

André Bruyère

Le Château des Tempêtes



PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions de
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Gazan
PARIS (XIV)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO DE LA MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.
:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::
Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les samedis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 4 en couleurs, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma des Enfants

Magazine mensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

LA MODE SIMPLE

Cet album, qui paraît quatre fois par an, chaque fois sur 36 pages,
donne pour **dames, messieurs et enfants**, des modèles simples,
pratiques et faciles à exécuter. C'est le moins cher et le plus complet
:: :: :: :: des albums de patrons. :: :: :: ::

c92645

LISTE PAR NOMS D'AUTEURS
DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION
"STELLA"

- Paul ACKER : 174. *Les deux Cahiers.*
- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 28. *Le Devoir du fils.* — 56. *Monette.* — 76. *Tante Babiole.*
- Antoine ALHIX : 40. *Chemin montant.*
- Jean d'ANIN : 107. *Laquelle ?*
- Henri ARDEL : 41. *Deux Amours.*
- M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grattenne.*
- Jean d'ARVERS : 156. *Madellne.*
- G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey.*
- Lucy AUGÉ : 112. *L'Heure du bonheur.* — 154. *La Maison dans le bois.*
- Salva du BÉAL : 18. *Trop petite.* — 160. *Autour d'Yvette.*
- Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
- Emile BERGY : 130. *Irène.*
- Baronne S. de BOUARD : 106. *Cœur tendre et fier.*
- BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
- Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
- André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre.*
- Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à ports.*
- Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.*
- Mme E. CARO : 103. *Idylle nuptiale.*
- A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
- Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
- CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Anceliso.*
- A. CHEVALIER : 114. *Mère et Fils.*
- Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.*
- Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.* — 170. *La Maison sur le roc.*
- Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
- Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour.*
- A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Angé.*
- Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence.*
- Jean FID : 116. *L'Ennemie.* — 152. *Le Cœur de Ludwine.*
- Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce pauvre Vieux.*
- Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aïmée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 54. *Romanesque.* — 63. *Carmenita.* — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout.* — 121. *Femme de lettres.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.*
- M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*
- Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
- Pierre GOURDON : 140. *Accusée.*
- Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 78. *De l'amour et de la pitié.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.*
- M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
- J.-Ph. HEUZEY : 126. *La Victoire d'Arlette.*
- Jean JÉGO : 109. *Sous le soleil ardent.*
- L. de KERANY : 16. *Le Sentier du bonheur.* — 131. *Pignon sur rue.*
- Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
- M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du Bonheur.*
- René LA BRUYÈRE : 105. *L'Amour le plus fort.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Pierre LE ROHU : 104. *Contre le flot.*
Mme LESCOT : 95. *Marriages d'aujourd'hui.*
Georges de LYS : 124. *L'Exilée d'amour.* — 141. *Le Logis.* — 162. *Les Raisons du Cœur.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de Foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-Jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MAITRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Ers PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
Lionel de MOVET : 164. *Le Collier de turquoises.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.*
Claude NISSON : 52. *Les Deux Amours d'Agnès.* — 85. *L'Autre Route.* — 129. *Le Cadet.*
Francisque PARN : 151. *En Silence.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le Savoir.* — 178. *L'Irrésoiue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* — 65. *Phyllis.* (Adaptés de l'anglais.)
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Guy de TERAMOND : 119. *L'Aventure de Jacqueline.*
Jean THIÉRY et Hélène MARTIAL : 120. *Mort ou Vivant.*
Jean THIÉRY : 88. *Sous leurs pas.* — 108. *Tout à moi !* — 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'idée de Suzie.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 102. *Le Coup de volant.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfusa.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du Moulin.* — 163. *Le Retour.*
André VERTIOL : 72. *L'Etoile du lac.* — 118. *Le Hibou des ruines.* — 150. *Mademoiselle Printemps.*
Camillo de VERZINE : 167. *Les Yeux clairs.*
Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Peures.*
Commandant de WAILLY : 101. *Le Double Jeu.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.*

EXIGER PARTOUT la "Collection STELLA".

REFUSEZ les collections similaires qui peuvent vous être proposées et qui ne sont pour la plupart que des contrefaçons ne vous donnant pas les mêmes garanties.

DEMANDEZ bien "STELLA". C'est la seule collection éditée par la Société du "Petit Echo de la Mode".

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS, ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

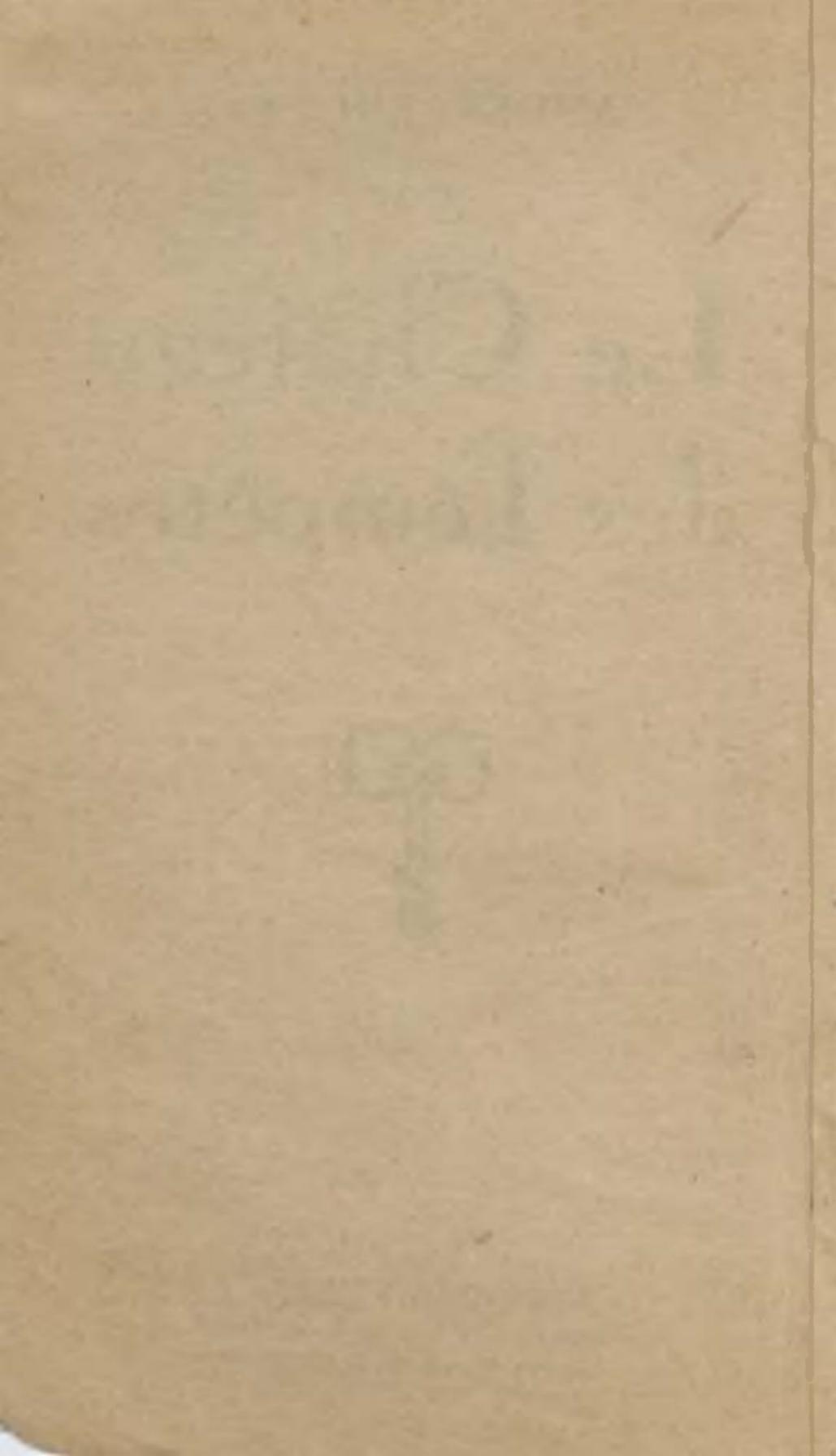
C92645

ANDRÉ BRUYÈRE

Le Château des Tempêtes



COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, Paris (XIV^e)



Le Château des Tempêtes

I

Nous vivons dans une tempête, le fait est normal chez nous, mais depuis quelques jours le tapage dépasse vraiment les proportions habituelles. Je plains nos voisins. Pauvres gens ! Comment peuvent-ils vivre dans le rayon auditif de notre maison ? Je crois que le sujet même de ce redoublement doit leur causer une vive satisfaction. Mon père va avoir sa retraite. Nous ne resterons certainement pas ici. La délivrance pour la rue Victor-Hugo tout entière, mais en particulier pour les numéros confrontant le terrible numéro 5 !

Et pourtant comme le principal locataire est paisible, effacé, délicat ! Mon père est un homme d'un caractère naturellement doux et que les émotions d'une vie difficile ont rendu encore plus concentré. Veuf tout jeune de ma pauvre maman, chargé d'enfants en bas âge, il se remaria croyant trouver un secours pour nous, un appui pour lui. Hélas ! sa seconde femme disparut assez vite aussi et il se retrouva seul au monde avec le troupeau d'enfants considérablement augmenté.

Il y a bien grand'mère, la seconde belle-mère de papa, une pauvre vieille dame qui s'use à nous aider, mais justement elle est « douée » d'un caractère peu commode qui aveugle tout le monde sur ses excellentes qualités. A soixante-dix ans

bientôt, elle garde la tête aussi chaude que ses terribles petits-enfants, et sa présence, pourtant bienfaisante, parmi nous est un élément de plus de virulence.

Pour le moment, la grande question de la retraite prochaine est à l'ordre du jour. Qu'allons-nous faire? Nous n'avons pas de fortune, ou guère, l'éducation de la plupart n'est pas achevée. Il faut trouver des ressources, prendre des décisions, assurer l'avenir. Oh! papa, que je vous plains, pauvre papa réduit à une maigre retraite et affligé de huit enfants! Vous avez été jadis un jeune homme de bonne famille, cultivé, raffiné, qui est entré dans la vie (et l'administration!) avec des ressources suffisantes, un esprit net et judicieux, minutieux aussi qui vous avait fait préférer l'enregistrement, puis les hypothèques aux joutes oratoires et aux retorseries forcées du barreau. Vous avez été d'abord un brillant sujet promis aux classes élevées, et peu à peu les charges de famille vous ont entravé, diminué, appauvri aussi. Et maintenant, arrivé trop tôt à la retraite, que ferez-vous, aux portes de la vieillesse, à l'heure du repos mérité, alors que huit terribles sangsues vous rongent comme une proie vivante?

Grand'mère nous a servi hier soir cette phrase magnifique qui couronnait un dessert insuffisant. Bien entendu, un hourvari véritable a suivi comme réponse des jeunes. Les grandes protestaient violemment, les petites étouffaient sous leurs baisers la pauvre « proie vivante ». Et moi je n'ai eu aucune peine à laisser à Charles, l'affamé, ma part de fruits. Quelque chose serrait ma gorge.

Cette impression persiste encore. Elle a raison, grand'mère, Mano comme l'appelle encore tout le monde, ainsi qu'au temps où les lèvres enfantines déformaient son nom de grand'mère Rose. Oui, Mano a raison. Nous dévorons papa. Il a droit au repos. Il est temps que nous, les grandes, nous cessions de l'accabler. Je vais essayer de raisonner celles qui peuvent, qui doivent l'aider.

Catherine d'abord. C'est l'aînée. Elle a déjà vingt-quatre ans, un esprit sérieux, un peu renfermé et absolu, en lutte ouverte avec Mano qui l'agace. Catherine ne veut pas se marier, dit-elle crument, parce qu'elle ne peut trouver rien d'assez bien à son gré. Evidemment, une réelle

beauté, une rare culture, des goûts raffinés et pas de dot!

— Et puis vous savez, dit-elle avec ce pli de sa belle bouche que nous connaissons tous, je n'ai pas la maridole, moi.

Mano bondit, c'est un mot de son pays d'Armagnac, un mot qu'elle nous sert familièrement (très bourgeoise, Mano, nullement grand style, mais d'un bon sens aussi sûr qu'amer). Elle ne peut supporter le persiflage de Catherine.

— Il te faudrait un archiduc, riposte-t-elle, et encore t'irait-il?

Donc, puisque Catherine ne peut se marier, il faut qu'elle cherche une autre voie. Elle n'a aucun goût pour le ménage, trop vulgaire; la cuisine l'écœure, elle vit dans ses livres. Elle a quelques grades, insuffisants à notre époque pour en tirer parti. Ses études ne doivent pas rester stériles.

Ma part à moi dans la vie nouvelle sera les travaux d'intérieur puisqu'aucune de mes sœurs n'en veut. Je ne suis pas jolie comme Gilberte, pas savante comme Catherine, mais j'ai très bonne santé, je suis majeure, aucune vocation bien décidée ne m'attire. A moi le balai et le fourneau.

Gilberte ne me les disputera pas. Elle est encore plus jolie que Catherine, plus vive, plus piquante, le moindre chiffon la pique, une vraie mondaine. Pour celle-là le mariage est la seule voie possible et le mariage riche encore. Elle ferait une vraie reine de salon. Or, pas de dot, un grain de paresse, deux d'insouciance, trois de vivacité... il n'y a que la Providence qui puisse résoudre cet insoluble problème.

Elle n'a que dix-huit ans heureusement et son cœur vaut mieux que sa tête.

Après elle, nous avons l'ineffable Gervaise. Celle-là rien ne peut la décrire. Il faut la voir vivre pour la connaître. Mano assure que la cohabitation avec elle dispensera du purgatoire tous les malheureux qui supportent ses caprices. Elle a pourtant des moments délicieux, cette pauvre Gervaise, trop longue et mince pour ses seize ans. Son intelligence hors de pair, son esprit remarquable en font une ressource pour notre petit cercle... quand les accès de sa terrible humeur lui laissent et nous laissent un répit. Je pense qu'elle a besoin de plus d'indulgence

qu'une autre, pauvre petite dont la santé précaire interrompt pour combien de temps, hélas ! de très belles études. Celle-là avait une vocation toute décidée. Elle marchait droit de succès en succès vers un avenir universitaire certain quand une croissance trop rapide l'immobilisa presque complètement, loin de tout travail. Il lui faut la vie végétative absolue, une bonne nourriture, le grand air. A ce prix-là, le danger s'éloignera. Sinon...

Pour comble de malheur, voilà Charles, notre sensationnel Charles, l'unique fils entre sept sœurs, un garçon de treize ans qui s'est mis, lui aussi, en juillet à grandir sans mesure et à maigrir en conséquence. Si les vacances n'avaient pas fermé le collège, on l'en aurait retiré tant nous redoutons le mal qui menace déjà Gervaise, son amie de cœur, sa sœur d'élection.

Mais nous sommes en août. Les grandes chaleurs passent. Gâté par toutes, Charles daigne manger, ses migraines disparaissent, assure-t-il, et il n'a guère plus de quatre ou cinq accrochages journaliers avec la pauvre Mano.

Celle-ci se lève chaque matin avec une mine de plus en plus renfrognée, profère tout haut des supplications tragiques vers le ciel, s'épuise en un dévouement extravagant et n'est écoutée de personne. Papa semble toujours sourd quand elle parle, les grandes témoignent une parfaite méconnaissance de son autorité. Charles la martyrise à plaisir, et chacun, tout en l'aimant au fond, s'empresse de la fuir.

Il semble que ses propres petites-filles devraient lui témoigner plus d'égards. Mais comme le soupire la pauvre dame, « celles-là, c'est le bouquet ». Trois friponnes bien portantes, bavardes, gourmandes, bruyantes, heureuses de vivre, Suzanne, Simone, Sybille, les Trois, dit Charles, les trois serpents, dit leur grand'mère, en réalité trois bons diables qui bouleversent sans cesse la maison d'un tapage sans frein, d'une humeur indomptable et des éclats d'une gaieté irrésistible.

Celles-là ont déjà réglé leur avenir !

— Nous ne nous marierons pas, les hommes sont trop sots, dit Suzon (onze ans).

— Nous gagnerons notre vie, ajoute Simone (dix ans).

— Et nous serons libres et heureuses (con-

clut Sibylle du haut de neuf ans à peine sonnés).

Leur assurance démonte absolument la pauvre Mano et je crois bien qu'elle déconcerte un peu papa. Charles est leur dieu, le roi (un roi constitutionnel et souvent bousculé), mais néanmoins reconnu et très aimé.

Il prend avec elles des mines de pacha, se fait servir, accepte leurs dons, préside leur clan et en revanche les défend envers et contre tous et toutes. C'est une association de bandits, si l'on en croit Mano; de roublards, ajoute Gervaise qui les estime; de bons petits gosses, complète Catherine, fort maternelle avec eux quand elle y pense.

Tout au long des jours, c'est un vacarme perpétuel, on rit, on crie, on chante, on pleure, les portes battent, les chaises tombent, grand'mère grogne. Papa soupire.

Pauvre papa! je crois que je ne suis pas la seule à le plaindre. Son vieil ami, le meilleur, le plus sûr, l'avocat Lauraue, un homme célèbre dans notre ville et de plus un rentier fort riche, ne lui adresse jamais la parole qu'avec un ton apitoyé.

— Pauvre Jacques, dit-il, tu es trop bon, il t'aurait fallu ma poigne pour mener cette horde.

La horde l'aime bien, malgré ce mépris affiché, et lui, la gâte. Il est d'ailleurs le parrain de Gervaise à laquelle il a donné son nom. C'est un homme charmant et égoïste, je crois, qui doit trouver son bonheur meilleur après contact de nos difficultés. Il gâterait volontiers sa filleule, mais il se trouve que la demoiselle ne le permet pas. Elle supporte mal les taquineries de l'éternel railleur et leurs relations sont souvent tendues. Ils s'accusent mutuellement de ne pas se comprendre.

— Parbleu, dit Charles, vos esprits sont aussi pointus l'un que l'autre. Vous vous piquez perpétuellement.

Charles adore donner son opinion sur toute chose et ne prend jamais la peine de l'habiller d'une forme courtoise. Mano l'appelle l'Aspic. Il accepte sans sourciller ce nom de guerre et continue sa guerre avec allégresse, peut-on dire. Je me demande ce que sera cet hiver s'il ne retourne pas au collège.

Mais où serons-nous cet hiver ? on ne peut songer à garder ce loyer trop cher, quand papa aura obtenu sa retraite. Son successeur au bureau le prendra probablement et nous irons planter notre tente ailleurs.

Le mieux serait que papa, recouvrant son cautionnement, achetât une maison dans la banlieue. Nous aurions plus d'air, Charles et Gervaise guéris pourraient continuer leurs études, les petites suivraient un cours et les grandes resteraient dans le milieu qui leur est cher. Catherine et Gilberte ont nombre d'amis et de relations qu'elles ne veulent pas sacrifier, Mano elle-même convient qu'il vaut mieux rester « dans le monde » en vue de mariages possibles.

— Même pour toi, m'a-t-elle dit péremptoirement, tu fais trop mine de sœur grise et d'apprentie vieille fille. Trop tôt, beaucoup trop tôt. On te dénichera peut-être quelque chose.

Gervaise a répondu pour moi :

— Entendez donc cette grand'mère. On dirait qu'elle a ses poches pleines de prétendants.

— Aucun pour toi, en tout cas, dédaigne Mano.

Une nouvelle querelle va commencer, je m'éclipse. Je crois que papa déteint sur moi. J'aime mieux passer mes journées entières dans la lingerie avec d'insipides raccommodages que vivre au sein de ma bouillante famille.

Ce soir, c'est intenable. La chaleur énerve tout le monde. Dans la cuisine, Mano morigène notre unique bonne, un de ces charmants échantillons qui se succèdent assez rapidement chez nous pour ne nous laisser de toutes qu'un souvenir vague mais désagréable.

Après un échange de propos vifs, Mano vient échouer sur un fauteuil auprès de nous.

— Inouï, nous dit-elle, je crois que je préférerais faire la cuisine moi-même que supporter plus longtemps pareille bécasse.

— Consolez-vous, chère dame, lance Catherine, au taux des réformes que nous annonce papa, nous n'aurons bientôt plus de quoi nous payer une de ces maritornes.

Un lamentable soupir de Gilberte.

— Quel malheur, la pauvreté !

Mano tourne sur nous son ressentiment.

— Quel malheur surtout d'avoir des idées pareilles. De grandes filles qui ne rêvent que bals et

chiffons. Vous ruinez votre père et vous ne trouverez pas de maris.

— Centième édition, murmure Catherine examinant un livre.

Mano la regarde de travers. Douze ans de cohabitation ne l'ont pas encore habituée à l'ironie voilée de celle-là. Je voudrais détourner la question, mais c'est impossible. Mano s'énerve, Catherine oublie sa correction habituelle, une sérieuse discussion commence. Et voilà que les trois serpens jugent à propos de mêler leurs voix à ce « concert familial ». Cela devient épique. Jusqu'à la nuit, cris, querelles et brouille sérieuse.

Et c'est au lendemain de ce soir tragique que papa montra au déjeuner une figure singulière. Si singulière que chacun pressentit quelque chose de grave. Dès le dessert, il quitta la table, sans un mot, et les adversaires de la veille se retrouvèrent amis pour discuter leur inquiétude.

— Il y a quelque chose, dit nettement Catherine.

Mano a un cri :

— Le propriétaire a dû lui donner congé de l'appartement.

C'est la grande crainte de tous. L'après-midi est morne. On s'est réuni dans la salle à manger. Il tombe une grosse pluie d'orage. On fait cercle autour de la chaise-longue de Gervaise. Seul, Charles manque. Catherine l'a exilé dans sa chambre avec des devoirs et son œil terrible surveille les trois petites assises sur le tapis et s'essayant à coudre.

Soudain, une tête ébouriffée entrebâille la porte.

— Hors d'ici, dit Catherine, nous avons assez de toi.

Mais Charles, sans souci de cette réception, achève d'insinuer sa longue personne et referme soigneusement le vantail. Il a une mine singulière.

— Ah ! si vous saviez, dit-il tout ému.

Et lâchant la nouvelle comme une bombe explosive :

— Papa vient d'hériter d'une fortune.

Tout d'abord des huées le bafouent. Mais il proteste.

— Non, non, c'est vrai. Le cousin Marc est mort, et c'est papa qui hérite.

Il a l'air si sérieux que nous commençons à le croire.

— Qui te l'a dit ? interrogent les voix.

Sans vergogne, il avoue.

— J'ai écouté papa parler avec M. Laurane. Ils donnaient tous les détails. Le cousin est mort il y a quatre jours. On n'avait même pas prévenu papa pour l'enterrement, car il y a des parents bien plus proches. Mais on a trouvé le testament et le notaire a écrit ce matin, ou plutôt papa a eu sa lettre ce matin. On l'avise qu'il touchera un legs de deux cents mille francs, tous frais payés par la succession.

L'effervescence grandit. On rit, on chante. Catherine dit seulement avec son grand air :

— Peuh ! divisé par huit, qu'est-ce que cela ? une paille.

On ne l'écoute pas. On fait des projets. L'une veut des robes, l'autre des poupées, une troisième une auto.

Papa tombe au milieu de ce tapage et nous confirme la nouvelle. Je l'embrasse d'un élan, rare chez nous, et il me sourit doucement.

— Oh ! père, que de soucis en moins !

Il ne peut me répondre. Les autres l'accaparent, Charles réclame une motocyclette et Mano se précipite pour préparer un menu triomphal.

Pendant trois jours, on n'entend que chanter et rire sur tous les tons. Les projets les plus hétéroclites s'échangent sans cesse. Gilberte a réclamé des robes d'une façon telle que papa a cédé, et depuis lors, des masses d'échantillons encombrant toutes les tables. Les petites veulent des jouets. Mano commande des rôtis substantiels.

— Halte, nous dit papa, de ce train-là vous dévoreriez la somme entière avant que je l'aie touchée.

Il faut se rendre à l'évidence. Je trouve qu'elle reste encore assez bonne pour nous charmer.

Voilà que notre aventure est connue en ville. Bien entendu, on amplifie la somme et, malgré nos dénégations, la légende s'accroît. Nous faisons maintenant figures d'héritières, ce qui nous amuse toutes, Gilberte en particulier. Je crains sérieusement que celle-là se prenne au mirage. Mais que faire ? Mano elle-même se laisse griser. Papa n'est pas là, en voyage chez le fameux cousin Marc. Il paraît que nos affaires marchent très bien. Le principal héritier, désireux de liquider la situation le plus vite possible, montre la plus courtoise des

bonnes volontés. Papa va toucher son legs sans retard. Toutes les têtes se montent. Cette grosse somme ajoutée au cautionnement nous paraît constituer une fortune formidable. Les projets s'amplifient, grandes et petites perdent un peu la tête. Le trio des serpents montre des exigences inouïes, Gilberte, Catherine même parlent de l'avenir avec l'assurance des millionnaires. Et Mano commande un chapeau neuf.

Seule je m'inquiète, mais je n'ose plus ouvrir la bouche, on m'appelle madame Jérémie et Gilberte me dit très sérieusement :

— Tu dois quitter ces mines éplorées, ma chère, tu nous portes tort. Tu ferais fuir...

Elle s'arrête net parce que Gervaise, du fond de son oreiller, la regarde, narquoise. Mais j'achève la phrase en moi-même. Je sais si bien ce que ma sœur a voulu dire.

Gilberte croit se marier avec un jeune officier de la garnison qui l'a toujours admirée et qui maintenant s'empresse encore plus. Il est très bien, le lieutenant de X***, bonne famille, bons sentiments, bel avenir, quelque fortune, c'est le parti en vue de la saison et Gilberte a bien des envieuses. Catherine qui, jusqu'à maintenant, haussait les épaules, approuve à son tour. Évidemment, l'héritage, le fameux héritage a tout changé, puisqu'il ajoute aux qualités de Gilberte la seule qui lui manquât : la dot. Ce calcul me répugne, mes sœurs le trouvent naturel.

— Tu retardes d'un siècle, me dit Catherine, tu en es au temps de la chaumière et du cœur. Plus possible à notre époque où même la chaumière vaut des prix fous. Ce très gentil garçon avait du goût pour notre sœur, mais il ne pouvait faire le sacrifice de la fortune. Maintenant tout change.

Mon cœur reste glacé sous le verdict formel. Mon Dieu, soyez béni de ce que, n'étant pas jolie, je passe inaperçue entre mes sœurs et qu'ainsi aucun parti ne me remarque. Je souffrirais cruellement d'être marchandée comme une belle chose trop onéreuse.

Gilberte, elle, est heureuse. Son beau visage respandit, elle chante tout le jour.

Ainsi passe le temps. Papa, qui devrait être déjà revenu, ne paraît pas encore. Nous commençons à nous demander ce que signifie ce retard. Mais

nulle inquiétude encore n'est venue nous troubler.

Cependant, un jour, Catherine s'impatiente et, fait incroyable, Mano l'approuve.

— Papa devrait être là. Il faut prendre une décision, l'hiver approche et notre bail finit. Le propriétaire va croire que nous partons.

Il faudrait savoir aussi que faire de Charles et des petites. Si le trio est resplendissant de santé, le pauvre « Aspic » me paraît plus maigre et long que jamais. Je crois l'avoir entendu tousser la nuit quelquefois. Je décide Mano à faire venir le docteur.

Celui-ci est un vieil ami à nous qui nous tutoie et nous traite sans cérémonie. Il ausculte soigneusement Charles et lui déclare :

— Tu as poussé trop vite, mon vieux, tu ressembles à une ficelle.

Charles est très vexé de la comparaison, mais, comme le docteur ne nous a rien dit, nous rions toutes de ce nouveau surnom.

Quelques jours passent. Le temps est superbe, dans nos esprits comme au dehors. Mano doit sans cesse accompagner Catherine et Gilberte dans le monde. Je reste avec Gervaise et les petits. Un soir, mes sœurs viennent de partir, nous les avons fort admirées dans leurs toilettes de soirée, toutes semblables et si différentes pourtant sur l'une ou sur l'autre. Catherine était vraiment magnifique, mais Gilberte semblait échappée d'un conte de fées.

Et la pauvre Mano, leur chaperon, paraissait plus vieille et démodée dans son éternelle robe de soie noire.

Quand elles ont été parties, Gervaise m'a dit pensivement :

— Gilberte nous reviendra fiancée, ce soir.

Nous sommes seules dans notre chambre.

— Crois-tu qu'elle l'aime? demandai-je avec inquiétude.

Ma perspicace cadette hausse les épaules.

— Bah! dit-elle de son ton intraduisible qui souvent m'effraye, elle l'aime autant (et lui aussi) que le permet le masque mondain. Tu me comprends, je veux dire cette espèce d'armature dans laquelle on se laisse enfermer. Il lui représente la vie qu'elle aime, elle flattera son orgueil. En voilà assez pour fabriquer une charmante idylle moderne.

Je proteste douloureusement.

— Oh ! sainte retardataire, riposte froidement ma jeune sœur, je me demande comment il existe encore un échantillon de ton espèce. Tu y crois encore, à l'amour, à la vie, à ces fariboles qu'il faut jeter bien vite par-dessus bord, le sot bagage !

— Oh ! Gervaise, à ton âge tu n'as plus confiance ?

— En quoi ? dit-elle amèrement. A l'amour tel qu'on le comprend autour de nous ? non, l'idéal de mes sœurs n'est pas du tout le mien, ma pauvre petite vieille, pas plus celui de Gilberte que celui de Catherine. J'avais choisi mieux, moi. Mais ce n'est pas la dot qui me manque...

— Tu guériras, dis-je vivement.

Un long soupir.

— Dieu t'entende, mais je n'y crois guère.

Le déchirement de cette voix si jeune et si triste... mon cœur se serre. J'ai mal de tout ce mal inavoué, trop bien caché. J'ose parler, moi la silencieuse. Il faut que Gervaise se livre, montre sa plaie, laisse ma tendresse la panser.

Et ce soir, je réussis, Gervaise parle. Ah ! non ce n'était point « un sot petit lieutenant ni rien de ce genre » qui habitait son âme fière. Le regret est plus haut, dit-elle, qui la fait pleurer. Elle voulait marcher seule dans la vie, travailler, étudier, arriver seule, « ne pas attendre mon pain et toute la vie d'un garçon quelconque, même gentil, peut-être mon inférieur. Tous les hommes sont des fâts qui se croient indispensables au bonheur des femmes. Rien ne vaut l'indépendance ».

Je ne retiens pas un rire.

— Eh bien, dis-je à ma cadette, comme moi non plus je ne veux pas me marier, nous nous associerons. Nous vivrons ensemble en ville quand tu seras un très savant professeur et je tiendrai ton ménage.

La petite finit par se calmer et rire aussi. Finalement elle me dit :

— Il me semble que je vais mieux, tu parais si sûre de ma guérison. Elisabeth, il faut que je te demande une chose sérieuse, la plus sérieuse de ma vie. Dès que je pourrai me remettre au travail, tu obtiendras de papa qu'il consacre la part qui me reviendrait dans l'héritage à mes études. Finalement elles ne coûteront pas plus cher que les robes à danser de mes sœurs.

Je promets solennellement et Gervaise s'endort enfin, apaisée, heureuse.

Dans le lit voisin, je ne dors pas. J'ai trop d'inquiétude. A cette heure, peut-être, Gilberte s'engage. Mon cœur bat...

Bon, voilà Charles qui tousse, rien qu'un peu d'abord et je me rassure. Mais cela reprend plus fort et je n'y tiens plus. Munie d'un bol bien chaud, je me glisse près de Charlot mi-assoupi, fiévreux, je le crains. Il boit sans se réveiller tout à fait, murmure un merci et retombe sur l'oreiller. Il a dû s'agiter, ses draps sont en désordre, j'efface les plis tant bien que mal, je remonte la couverture. J'attends un peu. Allons, il dort, je puis partir.

Mais quelle heure est-il donc? Voici que la porte s'ouvre en bas, Mano gémissante regagne sa chambre. Derrière elle, Catherine olympienne, Gilberte les yeux brillants, montent à leur tour. La cadette me rit au nez sans cérémonie.

— Ma pauvre amie, que tu es drôle, ce chignon défait, cette robe de travers. On dirait Cendrillon.

Elle s'engouffre dans sa chambre. Catherine est plus sérieuse.

— Laisse rire cette folle, je crois qu'elle a bien choisi, aussi fou qu'elle.

— Oh! Catherine, est-ce fait?

— Je l'espère, dit seulement notre aînée, il est d'ailleurs temps que cela finisse, cette comédie, sans quoi, Gilberte deviendrait ridicule. Je le lui ai dit. Toi aussi tu lui parleras demain.

Je fais un pas vers ma chambre.

— Mais pourquoi es-tu debout? il va être deux heures. Es-tu malade?

— Charles toussait, alors...

Le fier regard s'adoucit.

— Brave cœur, dit-elle, tu vaux mieux que nous tous ensemble.

Puis tout de suite, sans fard :

— Ce rôle de mère te convient, mais ne t'attends pas à la récompense. Je te préviens, tu nous habitues à compter sur toi, tu ne rattraperas jamais ta liberté.

Je secoue la tête.

— La liberté? est-on jamais bien sûr de l'avoir, et vaut-elle...

— La liberté est le meilleur des biens, dit sévèrement ma sœur.

— Catherine, il est deux heures déjà et...

— Bah! je ne m'endors pas. Écoute, Elisabeth, tu vas me faire une promesse. (N'aie pas cet air, tu parais avoir cinquante ans dans cette robe grise!) Dès que papa sera là, il faut que tu le décides à nous installer à Paris. Je sens qu'on ne peut vivre intellectuellement que là. D'ailleurs nous y serons tous très bien, les enfants pour leurs études, toi-même. Enfin, promets.

Je promets et il m'est permis de regagner mon lit.

Le lendemain matin, dans la cuisine où j'essaie un nouveau gâteau, Mano me dit très sérieusement :

— Petite, j'ai confiance en toi. Dès que ton père sera là, il faut que tu le décides à nous installer ailleurs qu'ici. Nous sommes trop connus, la ville est trop mondaine, tes sœurs ont trop de succès. Je ne puis plus les accompagner, ces nuits blanches me tuent.

Je n'ai pas le temps de répondre, le trio des serpents fond sur moi.

— Elisabeth, où es-tu? on te cherchait, on veut te dire. Écoute bien. Dès que papa sera là, décide-le à nous envoyer au lycée. Nous voulons travailler comme Charles...

Mais au mot de lycée, Mano bondit. Pour elle, il est synonyme de liberté fâcheuse, de dangereuse indépendance, toutes choses redoutables à des cervelles à l'envers. Les petites ripostent, cela devient violent. Grâce à Dieu, elles vont continuer leur discussion dans la salle à manger, et je reprends la pesée de mes proportions, dont la justesse est fort compromise.

Hélas! comme je commence à battre mes œufs, nouvelle interruption, nouveau couplet sur le même air. ●

C'est Gilberte, aussi fraîche et jolie que si elle n'avait pas dansé la moitié de la nuit. Le bonheur entrevu la pare d'un fard naturel éblouissant.

— Elisabeth, écoute, je veux te dire...

— Oh! Gilberte, tu es fiancée, quelle joie.

Une ombre à peine sur le radieux visage. Puis très vite :

— Pas encore, mais je crois bien qu'il n'attend que papa. Et, à ce sujet, il faut que tu me fasses une promesse. Intercède auprès de papa pour qu'il me donne une dot suffisante.

— Mais, dis-je interdite, il a huit enfants, il faut bien qu'il songe à tous.

— Oh! dit candidement la Beauté, les autres ne pressent guère, tandis que, s'il lésine pour moi, il peut compromettre tout à fait mon avenir.

Je verse d'une main fébrile la farine dans le lait. C'est tout le contraire qu'il faudrait. Ah! mon pauvre gâteau raté! Et Gilberte continue tranquillement :

— Papa doit faire un sacrifice pour m'établir et toi, tu dois le lui faire comprendre. Il ne s'agit pas de rater mon mariage, tu sais.

Je reste la cuillère en l'air. Oh! princesse des contes de fées, il me semble qu'un vilain nuage ternit votre délicieuse apparition.

— Mais, Gilberte, soupirai-je, s'agit-il d'amour ou bien d'argent?

— Ma pauvre sœur, l'un ne va guère sans l'autre.

Je n'écoute plus, j'essaie de m'absorber dans mon gâteau raté et j'ai peur que des larmes mal retenues ne viennent le saler de leur amertume.

Gilberte est partie, un peu de paix tombe sur moi. J'enfourne ma pâte si mal préparée et je m'assieds pour surveiller la cuisson.

La porte s'ouvre, c'est le docteur lui-même qui entre en familier et il me dit très vite :

— Tu es seule, tant mieux. J'ai besoin de te parler. Inutile de tracasser la grand'mère et d'affoler la bande des sœurs. Mais j'ai écrit à ton père et je te préviens. Charles a besoin de grand air et de repos, autant que Gervaise. Impossible de songer à le laisser travailler si peu que ce soit. Un an au moins d'air pur et de suralimentation. Allons, ne pleure pas, tu sais bien que tu es la seule à laquelle je puisse parler efficacement, la seule qui puisse aussi aider ton père. Décide-le à envoyer ces deux gamins à la campagne.

Après ce dernier coup, je ne sais plus à quel saint me vouer. Ce n'est plus ma pauvre tête qui souffre, c'est mon cœur qui bat trop fort. Je me prends à redouter le retour de papa autant que je le désirais tout à l'heure.

Et c'est justement ce soir-là qu'il revint, le cher papa doux et tendre. Il sourit presque sans paroles aux bruyantes effusions qui le saluèrent; on l'accapara, on l'accabla de questions, de dis-

cours et ce ne fut que très tard que j'eus mon tour.

Mais enfin tout le monde disparut et je me glissai dans son bureau. Il était assis, la tête dans ses mains, il paraissait fatigué, tourmenté aussi.

— Tu es là, enfin, me dit-il avec un soupir, et tu sais, n'est-ce pas? le docteur m'a dit.

Il a l'air si malheureux que vite je souris.

— Rien n'est perdu, cher père, il faut seulement obéir vite aux prescriptions. Voulez-vous que nous cherchions un petit coin au bon soleil? J'y mènerai Charles et Gervaise, je les soignerai, je ferai la cuisine, vous viendrez nous voir, et le temps passera vite.

Il me regarda profondément.

— Chère petite, me dit-il avec tendresse, tu es toujours prête à te sacrifier, toi. Mais je ne veux plus qu'il en soit ainsi. Je veux que tu aies ta part, que tu te maries.

— Vous êtes trop ambitieux, dis-je gaiement. Contentez-vous du gendre qui va vous arriver ces jours-ci.

De nouveau, l'ombre revient sur son front.

— Le lieutenant de X***? ah, oui, il pense que maintenant je pourrai fournir la dot qui achèvera de rendre Gilberte irrésistible. C'est un calcul qui me le rend particulièrement odieux.

— Allons, quittez vite cette triste mine, rions un peu. J'ai tout un sac de demandes à déballer. Oh! ce n'est pas grand'chose, vous savez. Mano veut la retraite, Catherine Paris, Gilberte une dot, Gervaise une bourse, les petites le Lycée...

Et papa ne parvient pas à sourire.

— Une seule chose compte, me dit-il, et tu peux être sûre que, celle-là, je te la procurerai sous peu : le moyen de guérir Charles et Gervaise. Mais...

Il passe sa main sur son front, un long silence, puis :

— Petite, toi qui es pieuse, prie pour moi. Je vais prendre une décision que je crois bienfaisante dans l'intérêt général, mais qui excitera bien du tumulte. Enfin, tu m'aideras.

Ce soir-là, il ne m'en dit pas davantage et, deux ou trois jours après, il repartit, nous annonçant que, cette fois, il ne tarderait pas à revenir.

— Il va toucher son legs, dit Catherine, j'espère bien, Elisabeth, que tu l'as convaincu de nous installer à Paris.

Gilberte se détourne avec humeur. Le lieutenant de X*** n'a pas reparu chez nous pendant le séjour de papa.

— Moi, cela m'inquiète, nous confie Mano.

— Pas étonnant, dit Gilberte boudeuse, Elisabeth n'a pas fait ma commission, je ne sais même pas si j'aurai une dot.

— As-tu besoin d'étaler le chiffre, fulmine Mano. Oh! cette jeunesse d'aujourd'hui m'éceüre.

Gilberte baisse la tête sans la réplique habituelle. Cela m'angoisse.

Le soir est triste, nous sommes tous agités. Les aînées refusent de sortir, chose inouïe, elles « laissent tomber » la Présidente, vieille dame acerbe mais mondaine dont le salon est le rendez-vous de la société.

Le lendemain, même chanson. Gilberte se détache du monde. Catherine proteste, elle, et Mano doit l'accompagner à un thé dansant. Gilberte reste avec moi, elle est un peu pâle et allègue une migraine. Mais nous sommes seules un moment et je lui dis :

— Est-ce que... tu t'es fâchée avec M. de X***?

Elle rougit un peu, détourne la tête. Mon cœur se met à battre durement.

— Ma pauvre Elisabeth, murmure Gilberte, si je te disais la vérité, tu te révolterais. Tu es si loin de nous, jeunes filles modernes, toi.

Et cependant Gilberte, jeune fille moderne, me découvre un coin de sa plaie.

— Je crois qu'il hésite encore. Il n'est plus du tout le même depuis quelques jours. On dirait presque qu'il me fuit, qu'il a peur... alors, moi aussi, je fuis. Je ne veux pas qu'il croie...

— Reste avec nous, dis-je vivement. Si vraiment il t'aime, c'est ici qu'il viendra te chercher et non dans le monde.

Gilberte soupire longuement.

— L'pauvre Elisabeth, redit-elle encore comme si c'était moi que l'on devait plaindre et non elle, tu y crois de tout ton cœur au vieux cliché, la jeune fille qui attend derrière la fenêtre en brochant son trousseau... enfin, quoi qu'il en soit pour le moment, je suis ton conseil, une petite retraite me fera du bien.

Elle a un rire forcé, sur son joli visage passe l'ombre du chagrin, puis, très vite, elle reprend :

— Oh! deux ou trois jours seulement...

pour que l'on voie clair en soi, moi... et lui aussi peut-être. Puis je retournerai sur la brèche et je tâcherai d'oublier. Tu sais, Elisabeth, en somme, il n'y avait rien entre nous et nous ne sommes plus au temps où l'on meurt d'amour.

Quelques jours après en effet, elle retourna dans ce monde qu'elle aimait tant. Il y avait garden-party à la Préfecture et l'on annonçait une fête très brillante. Je revêtis sans aucun empressement la tenue exactement semblable à celle de mes sœurs et, me voyant paraître à l'heure dite, Mano s'écria :

— Ma chère, tu es absurde de te cacher toujours. La toilette t'embellit singulièrement.

— Bah! opina Charles, elle n'est jamais si bien que l'aiguille ou le balai en main. Moi, je la trouve toujours épatante.

Mano nous entraîna sans répondre et quelques instants plus tard nous pénétrions dans les jolis jardins déjà emplis d'un joyeux tumulte. Mes sœurs furent tout de suite très entourées et je pus gagner un recoin assez calme en compagnie de quelques amies. Celles-là étaient comme moi de celles auprès desquelles on ne s'empresse point, nous eûmes d'agréables moments de tranquille causerie. Assez tard, je restai seule avec Germaine Deris, ma compagne préférée, une bonne fille brusque et franche comme un garçon. J'avais tout à fait perdu de vue mes sœurs. La très jolie et caustique Geneviève, la fille aînée du colonel, vint nous réclamer.

— Que faites-vous dans votre coin, ermites manquées. C'est trop dédaigner les pauvres mortels. Venez au moins féliciter les fiancés, ils sont si charmants dans ce nouveau rôle.

— Oh! tu y suffiras amplement et aussi à colporter la nouvelle, riposta Germaine.

Geneviève, vexée, tourna les talons.

— Que veut-elle dire, murmurai-je inquiète.

— Laisse donc jacasser cette pie malfaisante. Cependant, après tout, j'aime mieux que tu le saches. Le lieutenant de X*** se pose en prétendant officiel de Mimi Ribanc.

Je reste sans un mot, Mimi Ribanc, la fille de l'industriel millionnaire, le plus riche parti de la ville. Mais alors...

— Eh oui, ma chère, c'est comme ça, philo-

sophe Germaine bourrue. Ne prends pas cet air chaviré, Gilberte a plus de cran que toi, heureusement. A cette heure elle fait exactement la figure qu'il faut, elle danse et rit sans embarras aucun, et c'est très bien ainsi.

Moi, je sens que je déteste le monde plus que jamais. Le reste de la soirée m'apparaît comme un mauvais songe. Mano enfin donne le signal du départ.

— Adieu, dis-je à Germaine, si j'étais libre, ceci serait mon dernier bal.

(Je ne me doutais guère que mon souhait devait être exaucé.)

Le retour à la maison est morne. Mano paraît avoir cent ans.

— Est-ce vrai? demande-t-elle à Gilberte dès que nous sommes chez nous.

Le joli visage se durcit.

— Très vrai, dit-elle sans faiblir, et maintenant qu'on ne m'en parle jamais plus.

Le lendemain, Gilberte nous parut très naturelle, le visage calme, l'humeur tranquille. En revanche, Mano n'arrêta de tempêter tout le jour. Gervaise me dit :

— A la place de Gilberte, ce n'est pas le mari que je regretterais, mais de ne pouvoir quitter la maison. Mano devient impossible.

Gilberte resta sercine encore quelque temps, puis, subitement, la grande aventure fondit sur nous et, dans l'explosion des colères ou le déluge des larmes, ses résultats immédiats, bien des sentiments cachés trouvèrent leur soulagement.

II

Ce fut vers midi que cela commença. C'était un dimanche et Mano rentrait de la messe avec les trois serpents. Elle fut abordée par notre propriétaire, grosse dame rubiconde, qui lui dit :

— Ainsi donc, c'est fait, vous me quittez? M. Tramières m'a écrit ce matin qu'il ne gardait pas l'appartement.

Comme elle montrait la lettre de papa, la pauvre Mano ne put garder, elle, aucune illusion. Par un miracle inouï, elle se contint en public et regagna la maison d'un pas agité. Mais, dès la porte ouverte, l'accent de ses appels nous révéla la catastrophe.

Je renonce à décrire le repas qui suivit, d'autant mieux que grand'mère avait trouvé sous sa serviette une lettre où papa lui confirmait la nouvelle.

— Cet homme me fera mourir, soupira Mano.

Comme nous entendions la phrase dix fois par jour, avec cette variante : cette fille ou ce garçon, suivant qu'il s'agissait de Charles ou de l'une de nous, personne ne fut impressionné. Mais les dernières phrases de papa étaient chargées d'un mystère inexplicable.

— Qu'est-ce qu'il peut bien vouloir dire? répétait Mano, relisant sans cesse la dernière page.

Cette décision doit vous préparer à une autre beaucoup plus importante mais trop longue à vous expliquer ici. Je charge Gervais Laurane de vous en faire part. Il est au courant depuis le début. Puisse son bon sens vous aider tous à accepter la solution qui nous sauve. J'espère à mon retour vous trouver tous sinon satisfaits du moins raisonnables.

Pour le moment nous sommes surtout inquiets, et chacun se prend à désirer ardemment l'arrivée de M^e Laurane.

Il apparaît vers cinq heures et chacun se précipite vers lui.

— Hé là, nous dit-il narquois, pas tant d'empressement, mes amis. Gageons que, quand j'aurai parlé, vous regretterez le moment où vous ne saviez pas encore.

Notre curiosité s'accroît davantage et il doit céder. En quelques mots, il nous annonce :

— Votre père, désirant assurer la tranquillité de votre avenir, vient d'acheter un château à la campagne.

Tout d'abord c'est la stupeur, presque l'incompréhension.

— Eh bien, dit Catherine, c'est très acceptable,

en somme. Ce sera agréable, l'été au grand air.

— Mais oui, disent les petits, même Gervaise, nous aurons des vacances délicieuses.

Un instant l'avocat nous toise, mi-railleur, mi-apitoyé. Puis, très vite, le coup final :

— Pas les vacances seulement, mais toute l'année. Vous serez des campagnards désormais.

Devant le tumulte qui suit je comprends que papa ait préféré fuir ! Sa pauvre tête fatiguée aurait éclaté.

M^e Laurane, lui, reste impassible devant l'assaut furieux. Et sa voix, dominant tout, achève de tuer nos dernières illusions.

— Pas la peine de récriminer, tout est inutile. L'achat est fait. Votre père a employé toutes ses ressources dans cette affaire, excellente en somme. Vous pouvez commencer vos préparatifs.

— Ah ! jamais, déclare durement Catherine, on ne s'installe pas à la campagne en hiver, surtout avec des enfants malades.

— L'hiver est encore loin, ma belle, et d'ailleurs le docteur, consulté, a vivement approuvé votre père. Votre nouvelle habitation est très bien située sur la hauteur, dans les bois, le climat est doux, c'est l'idéal pour des enfants fatigués. Avant trois mois, Gervaise et Charles seront d'aplomb et vous-mêmes toutes enchantées.

Cela j'en doute moi-même tant les visages sont bouleversés autour de moi. A présent, c'est la réaction, on se tait, quelques larmes coulent.

Et l'on entend, pour la première fois, Mano qui répète comme un refrain depuis le début :

— Mon gendre n'est pas fou, pourtant.

— Mais non, ma chère dame, dit l'avocat d'un ton qui nous pénètre tous, c'est au contraire l'homme le plus sensé du monde, et il a eu une véritable inspiration en tout ceci : se voyant nanti d'une somme importante, mais insuffisante pour doter huit enfants, il a acheté l'abri stable qui manquait à tous, le toit où la vie matérielle est assurée, quoi qu'il arrive. Allons, réfléchissez un peu. Que serait-il advenu de vous tous au cas où votre père aurait disparu prématurément ? Vous auriez été de lamentables épaves ballottées au gré des hasards, mauvais le plus souvent. Maintenant vous êtes fixés. Quoi qu'il arrive, ni le foyer ni le pain ne manqueront jamais.

La sagesse de ces paroles entre en nous, mais elle est trop amère encore.

— Possible, dit Mano, un toit, du pain, même des légumes, très bon tout ça. Mais on n'enterre pas des jeunes filles de cet âge loin de tout parti. C'est la fin de tout mariage pour ces petites.

Le pauvre M. Laurane reste un instant défermé sous ce coup. Puis adroitement il insinue :

— Bah ! qui sait après tout ? châtelaines, cela sonne mieux que filles mal dotées en ville. Et puis, en somme, à quoi vous servira de tergiverser puisque vous êtes en présence du fait accompli.

Cette perspective réveille toutes les colères un instant assoupies, et du coup, l'avocat, jugeant qu'il a assez fait pour son ami, prend la fuite à son tour.

Je garde de cette soirée un souvenir trouble de tisanes et de calottes distribuées à tour de rôle suivant le genre des émotions. Bien entendu, si je me charge des premières, Mano a le monopole des autres et en use généreusement.

Au lendemain matin seulement la curiosité vient nous offrir son dérivatif. « En somme, nous ne savons rien de ce château de cauchemar, où il perche, comment il s'appelle ». Ayant ainsi résumé l'avis général, Catherine m'expédie chez M. Laurane avec prière de nous renseigner copieusement.

J'y vais donc et l'avocat m'accueille fort bien.

— C'est un repos que ta silencieuse présence après le hourvari habituel des tiens. Si jamais on me rattrape dans pareil guêpier... enfin, passons. Voici ce que tu saurais déjà si j'avais pu parler hier. Ton père, à cause de sa profession, est au courant de bien des affaires. Le hasard, ou la Providence si tu préfères, fit qu'au moment de son héritage, il apprit qu'un beau domaine campagnard était à vendre dans de singulières conditions. Le château, c'est un vrai château, paraît-il, et les métairies qui l'entourent, allaient être vendus à cause des dettes de leur propriétaire. Celle-ci, une vieille demoiselle, très noble, appelait le Ciel à son secours, endurant les pires tourments à la pensée que les tours ancestrales allaient passer en d'autres mains, quand ton père lui apparut comme l'ange sauveur. En effet, moyennant certaines conditions que je laisse à ce

cher ami à vous détailler, il s'est mis à son lieu et place, a remboursé les créanciers, dégagé le domaine.

Bref, désormais le Montcaïson est à vous. C'est assez loin d'ici, dans le département voisin, près des Pyrénées. La vue est superbe, il y a des bois magnifiques, l'habitation est très agréable, un peu solitaire, mais cet isolement est ce qui convient à noble demeure. A l'écart, les manants ! c'est très chic ; tu pourras dire cela à ta grand'mère, c'est une consolation qui la touchera.

(La pauvre Mano, en effet, de race pourtant bourgeoise et d'idées, d'allures, de ton encore plus bourgeois, professe au fond du cœur un culte pour tout ce qui est noble. Cela nous amuse, surtout l'avocat qui ne manque jamais une occasion de la railler. Et de quelle façon, fine et féroce à la fois.)

— Donc, ma chère, continue-t-il, se frottant les mains, voilà désormais les Tramières transformés en barons de Montcaïson ! Je ne sais si ton père a acheté le titre en même temps que le domaine, mais vous pourrez toujours l'emprunter, cela sonnera bien, et si vous trouvez que la ville la plus près est à cinquante kilomètres, que la société vous manque, peut-être le confort aussi, eh bien, vous penserez que vous êtes châtelains, les rois du pays et qu'il faut bien payer la gloire. Vous dormirez sous des créneaux, le vulgaire grand jour de la campagne n'arrivera jusqu'à vous que tamisé par des vitraux blasonnés et vous aurez, dans l'église, un hauc armorié. Cela vaut bien quelque petit mécompte !

Mais devant ma mine, il s'adoneit.

— Je ne parle pas pour toi, petite, mais, crois-moi, sers ces consolations à tes sœurs et tu verras qu'elles sont à la hauteur de les comprendre. Et puis, ma pauvre enfant, arme-toi de courage et de patience, car, tu peux m'en croire, tu en auras désormais plus besoin que jamais.

Là-dessus, il me renvoie sans rien vouloir ajouter et, munie de ce maigre bagage, je reviens vers mon effervescente famille.

— L'avocat se moque de nous, dit Catherine avec humeur.

Les autres cherchent dans les géographies locales. Charles finit par dénicher péniblement notre future demeure et, d'un ton de catastrophe, énu-

mère les détails. Le Montcaïson est bien noté sur les cartes d'état-major, mais il dépend d'un hameau, pas même d'un village, et la ville la plus voisine est bien plus loin que les cinquante kilomètres annoncés. De plus, c'est haut perché, sur un contrefort des Pyrénées : une vraie station d'altitude, essayai-je de dire pour calmer les esprits. Gilberte remarque amèrement que c'est plutôt : un enterrement de première classe. Et la soirée est lugubre.

Mes sœurs refusent de sortir, Mano ne se sent pas le courage nécessaire pour aller annoncer la triste aventure aux vieilles amies.

Notre retraite est heureusement interrompue par le retour de papa.

Oh! ce retour, je l'ai tant redouté pour lui. Il est si bon, si doux, si faible. Et il va se trouver en face d'une telle tempête. Cependant à quoi bon la révolte, puisque nous sommes en présence du fait accompli? mais, quand je redis cette vérité à mes sœurs, les visages se crispent et ce n'est pas l'apaisement que j'obtiens. Toutes lui en veulent davantage de cette mesure qui les blesse. Etant donné cependant leur caractère et le sien, c'était l'unique solution pour couper court aux larmes, supplications, colères.

... Comment supportera-t-il le choc?

O surprise! c'est un père inconnu qui nous revient, plus du tout l'homme timide et effacé qui fuit notre tapage. Il redresse la tête, son regard est assuré, il sourit même et, devant cette attitude effarante, on reste déconcerté, presque muet.

— Eh bien? dit-il gaiement, c'est tout ce que vous avez à me dire?

Charles trouve le mot juste :

— Cela vous va bien d'être le baron de Montcaïson!

Mais Mano n'entend pas que le drame tourne en plaisanterie.

— Mon cher, dit-elle très digne, vous ne nous avez pas jugés dignes de vos confidences. Souffrez que nous gardions l'attitude par vous imposée. Donnez vos ordres. Au jour et à l'heure dits, nous irons vers le château de vos rêves... sans une plainte.

Il y a deux mois encore, ce discours eût fait rentrer papa sous terre. Ce soir, il dit seulement :

— Le jour et l'heure sont plus prochains que

vous ne pensez, mais je suis moins tyran que vous paraissez le croire tous et c'est vers le bonheur que je vous mène.

Silence complet. Les petites baissent la tête, les grandes se détournent. Seul, Charles déclare :

— Oui, ce sera très chic, et j'ai hâte de partir, moi. Pour quelle date, papa?

— Dans quinze jours, au plus tard. Il faut profiter des derniers beaux jours qui vous fortifieront, Gervaise et toi. Tu m'entends, Elisabeth, et vous toutes aussi. Que chacun commence ses préparatifs.

Mano explose.

— Quinze jours ! oh ! impossible.

Et elle énumère des raisons péremptoires. Mais décidément, papa est changé. Il riposte avec une douceur inflexible :

— Vous emporterez le plus urgent. Je me charge du reste, ne pouvant partir avec vous. Mon successeur n'arrive qu'en novembre, vous me précéderez là-bas.

— Allons, dit sèchement Catherine, cédonz à l'inévitable... pour le moment du moins. Une diversion nous sera salutaire eu ce moment. Faisons-nous des âmes... de campagne.

— Moi, dit Charles avec sa verdure habituelle, je voudrais bien connaître un peu ma nouvelle vie. Cela m'ira assez : baron de Montcaïson. Pristi, Mano, oserez-vous bien encore calotter un baron?

Mais la grand'mère refuse de se dérider, Catherine est renfrognée, Gilberte anéantie, et tout le monde fait grise mine à ce pauvre papa.

A table seulement, le soir, la curiosité est plus forte que le dépit. On réclame des détails, la photo du fameux château et, finalement, toutes les langues se délient.

Nous apprenons que le Montcaïson est très ancien, qu'il a toujours appartenu à la famille de la Roche, autrefois puissante et riche, maintenant réduite à une pauvre vieille fille, M^{lle} Gillonne de la Roche de Montcaïson, incarnation vivante du passé.

C'est d'elle que papa tient tous les renseignements qu'il nous donne. En sa compagnie, il a exploré le vieux manoir de foud en comble. Il nous décrit la salle des Gardes immense, les vieilles cheminées surmontées de l'écu armorié, la tour octogonale et son escalier tournant, les por-

traits qui trônent encore sur les murs, les lits à baldaquins...

— Mais, interrompt Catherine intéressée, avez-vous donc acheté tout cela?

Papa incline affirmativement la tête. Oui, il a tout acheté en bloc, les terres, le château et tout son contenu, très curieux et très beau. Il y a même une chaise à porteurs, dont la seule perspective déride les fronts les plus nuageux.

— Hein? dit Charles, c'est ça qui sera beau, Mano arrivant à la messe en chaise à porteurs! Manants, laissez passer la châtelaine.

Il y a des fous rires, mais Mano redresse la tête. Le château de son gendre commence à lui apparaître acceptable.

Et papa continue le détail des splendeurs :

— Il y a de très vieux meubles qui ont de la valeur, certains sont moins bien, mais l'ensemble est suffisant pour nous loger tous. Un des salons est superbe, Catherine, je te recommande les vieilles éditions de la bibliothèque et il y a des miniatures qui enchanteront Gilberte. M^{lle} de la Roche m'a minutieusement conté l'histoire de chacune. Elle est singulièrement attrayante, cette pauvre vieille fille, si profondément attachée, enracinée plutôt à tout ce qui porte son nom.

— Mais comment a-t-elle accepté de vendre tout cela! s'écrie Gervaise. A son âge, puisque vous dites qu'elle a soixante-quinze ans, ne va-t-elle pas mourir en quittant tout ce qu'elle aimait.

— Mais elle ne le quitte pas, dit fort tranquillement papa.

Un silence tombe. Nous ne comprenons pas encore.

— Que voulez-vous dire? s'inquiète Catherine. Il ne peut y avoir deux propriétaires.

— En effet, dit papa, et c'est moi qui seul possède ce titre, mais jamais M^{lle} de la Roche ne quittera le Montcaïson, vécût-elle jusqu'à cent ans et au delà. C'est une des clauses de la vente et je l'ai acceptée de grand cœur.

Un court silence, puis le cri de Mano :

— Ça, c'est trop fort! s'exiler et puis encore supporter cette...

Heureusement, l'indignation étouffe les mots dans sa gorge.

De toutes parts les protestations s'élèvent, véhémentes. Je crains que ce soir la révolte ne l'em-

porte. Mais papa, décidément, a puisé dans le vieux Montcaison des forces insoupçonnées. Il nous explique, du ton le plus serein, toutes les conditions de son achat. M^{lle} de la Roche se débattait dans une situation inextricable, prise entre des créanciers pressants qui exigeaient une vente immédiate et son désir absolu de ne pas quitter le toit ancestral. Finalement elle allait être expropriée quand papa lui offrit le salut. Il achetait le domaine sous condition de payer les dettes et de garder l'ancienne propriétaire jusqu'à la fin de ses jours.

— Alors, dit Catherine, nous ne serons jamais chez nous. Cette personne se croira le droit d'entrer partout, nous traitera du haut de sa grandeur, finalement nous rendra la vie insupportable.

— Non, dit fermement papa, tu la juges mal parce que tu ne la connais pas. Elle n'est ni indiscreète ni si hautaine que tu le crois. Elle-même a spécifié l'appartement qu'elle doit occuper, une chambre ni la plus belle, ni la plus agréable, certes. J'ai même protesté sans d'ailleurs obtenir qu'elle se rendît à mes raisons.

— Une chambre seulement? mais alors et sa cuisine, et son service?

— Hélas! dit papa, il y a longtemps que la pauvre demoiselle est habituée à se passer de tout service. Quant à sa cuisine, inutile qu'elle en possède une puisqu'elle doit vivre avec nous. Les conditions sont formelles. Je la loge et la nourris.

A ce moment je comprends que l'avocat n'ait voulu que « préparer les voies », c'est-à-dire qu'il ait laissé à papa le soin de nous détailler « les circonstances accessoires ». Toute la famille est dans une telle effervescence que je me réfugie près de mon père et, la main dans sa main, j'essaie de lui faire comprendre au moins une sympathie.

Mais comme il supporte bien le choc! quel air a-t-il donc respiré là-bas?

Mano, lasse de fulminer, déclare :

— On m'enterrera avant la fin de l'année.

La révolte des deux aînées est plus inquiétante. Gervaise se tait, les yeux durs. Quant aux petites, au fond elles sont enchantées de cette excellente occasion de bruit.

Et papa domine tout cela, de cet air doux que nous lui connaissons, mais avec une voix dont le timbre nous dérouté.

— Personne ne mourra et tout au contraire les malades guériront. Catherine s'occupera des petites, aucune institutrice ne la vaudrait, Gilberte aidera Elisabeth, et les partis, puisque cela vous inquiète, ma mère, les partis ne seront guère plus rares qu'en ville. Je m'occuperai des terres dont le revenu nous fera vivre, il reste là-bas un vieux jardinier dont les conseils me seront précieux. Charles y prendra goût peut-être et ce sera pour lui une carrière toute trouvée.

Quant à M^{lle} de la Roche, vous serez, je n'en doute pas, pour elle les compagnes respectueuses que mérite son infortune. Si votre impatiente jeunesse tentait de s'oublier, le souvenir de ses malheurs vous retiendra. Elle a tout perdu, famille, fortune, santé. Laissez-lui sa petite place au coin du feu de ses ancêtres.

La voix de papa faiblit un peu. Il reprend très doucement :

— Moi aussi j'ai hésité, j'ai protesté comme vous... avant de la connaître. Mais, quand je l'ai vue si faible, si vieille, si dénuée, j'ai souscrit de bon cœur à ses pauvres demandes. Mes petites filles, pensez-y bien. Un jour elle fut comme vous, jeune et heureuse. Et maintenant... elle a dû implorer un petit coin de ce toit, votre toit, qui fut si longtemps le sien. Et moi, j'ai pensé que l'une de mes filles un jour peut-être aussi comme elle...

— N'a-t-elle plus personne au monde ? demandai-je émue.

— Peut-être, dit papa, et tenez, mes enfants, voici le plus beau de l'histoire et sa fin aussi, après cela je n'aurai plus rien à vous apprendre. M^{lle} de la Roche vit dans l'espoir de retrouver un héritier de son nom, un descendant d'une branche éloignée sur lequel elle a fait des recherches toute sa vie. Et j'ai promis, moi, non seulement de l'aider dans ses recherches, mais de rendre le domaine immédiatement et au prix qu'il m'a coûté à cet héritier s'il reparaît jamais.

— Ah ! dit Gilberte avec âme, ce que je vais faire des neuvaines pour qu'il reparaisse, celui-là !

Le temps passe vite maintenant. Il s'envole, semble-t-il, dans ces dernières semaines que nous passons en ville. C'est pourtant la période pénible, fatigues et regrets tout ensemble. Les amis nous entourent, toute cette foule d'amis

avec lesquels nous avons vécu ou plutôt dansé, causé, le monde enfin, les indifférents, les rares sincères, les hostiles, toute la façade qui paraît indispensable à mes sœurs, la figuration, le décor dont le regret les poigne et qui me semble à moi si vain.

Puis tout passe, tout finit. Cette page de notre vie s'achève et au début d'octobre par un jour radieux le train nous emporte tous, sauf papa, vers notre nouvel horizon, la lointaine Roche du Montcaïson.

III

Dans le wagon qui nous emporte, les mines sont singulières. Catherine et Mano rivalisent de maussaderie. L'exil à la campagne leur paraît un arrêt de mort. Quant à Gilberte, on la sent si désolée que personne ne met en doute la double cause de son chagrin.

Et une pensée domine tout le monde : la campagne à vie était déjà une épreuve effroyable, mais la présence, à vie aussi ! de l'ancienne propriétaire est franchement intolérable.

Ce que Mano, Catherine et Gervaise ont pu dire là-dessus est effrayant. Je n'ai même pas tenté de leur répondre. Je sais bien qu'aux yeux du monde, même du simple bon sens, la dite clause est imprudente, grosse de conflits... n'importe, mon cœur me dit que papa a bien fait. Aussi je laisse déblatérer ce soir plus que jamais et je m'isole dans mes pensées. Même dans ce wagon bruyant qui nous emporte pour toujours hors de la vie passée, j'arrive à oublier ce qui m'entoure.

Chose étrange ! chose que j'aurais dite incroyable hier encore, je me trouve pour la première fois en face de l'avenir, d'un avenir personnel plutôt. Hier soir presque à l'heure du coucher, papa tout ému m'a fait part d'une démarche me concernant. Oui, moi, Elisabeth, si effacée entre Catherine

superbe et Gilberte éblouissante, moi la Cendrillon, la bonne d'enfant, la laide, un homme m'a découverte ! et il m'offre de partager sa vie. Et ce n'est point du tout un laidéron, ou un vieillard ou quelqu'un d'impossible. Mano dirait même que c'est fort acceptable. Mais Mano ne sait rien, grâce à Dieu.

C'est un excellent garçon, sérieux, fortuné même, un des notaires de notre ville. Je le connais peu, il vit très retiré entre une mère quasi-infirmes et une étude importante. Il n'aime pas le monde, il n'est pas brillant, mais son visage est sympathique et il possède une adorable vieille maison sur les remparts de la ville. La maison est comme lui, simple, un peu triste et silencieuse, mais le jardin déborde de fleurs, et quand on passe au pied des vieux murs, l'odeur des roses tombe, d'en haut, comme une caresse exquise.

Je pourrais vivre là... je pourrais être heureuse entre ce compagnon, frère de mes goûts et la pauvre vieille maman délicate.

Où, ce serait possible, ce serait même très doux, le bonheur, le vrai bonheur comme jamais je n'aurais osé le rêver... mais c'est impossible pour le moment. Je suis indispensable à la Roche pour quelque temps encore et j'ai dit à papa :

— S'il veut attendre que nous ayons marié Catherine et Gilberte et guéri Gervaise, je dirais oui de bon cœur. Mais, comme je ne puis poser pareille condition, remerciez-le bien, papa.

— Tu as tort, me dit le cher homme, évidemment tourmenté, tu ne retrouveras jamais...

Je lui ferme la bouche en riant et lui demande seulement de taire l'aventure à Mano.

C'est impossible, évidemment, je me le répète depuis hier et cependant je n'ai pu dormir et aujourd'hui, il me semble que je ne suis plus la même. Qu'importent la campagne, l'isolement, la cohabitation même... puisque je puis fuir tout cela si je veux.

— Elisabeth, crient les petites, où es-tu donc ? Ne vois-tu pas qu'on descend !

Nous voilà tous sur le quai. Mais pas à destination. Nous devons prendre un autobus qui dessert les vallées adjacentes. Il paraît que nous sommes encore assez loin de chez nous. Nous nous empilons tant bien que mal dans la grosse voiture poussiéreuse qui traverse très vite un soup-

çon de ville (quatre rues autour d'un clocher, et ce sera désormais notre capitale!)

Maintenant nous entrons dans le désert vert et frais des hautes vallées. Mano soupire. C'est presque la montagne déjà, on est très haut, quelques rares villages de loin en loin et partout des arbres à perte de vue; dans le bas du vallon seulement, des fermes entourées de culture. Enfin l'autobus s'arrête et nous descendons. C'est en pleine campagne déserte, un chemin rustique s'offre à nous, personne ne nous attend, mais les voyageurs de l'autobus assurent que nous ne pouvons nous perdre en le suivant toujours puisqu'il ne mène qu'à la Roche.

Nous nous y engageons d'un pas résigné. Papa nous a prévenus que nous aurions à faire à pied « un petit bout de chemin ». Il nous a prévenus aussi que dans les premiers temps nous manquerions de toute sorte de moyen de locomotion. Nos bagages nous ont heureusement précédés, mais cependant nous devons transporter les menus colis indispensables au premiers jours. Bien entendu, aucune des « perles » que Mano a successivement dressées au haut style des bonnes maisons n'a consenti à nous suivre au désert et nous cheminons seuls sur la route montante.

A l'arrière-garde, Mano essoufflée brandit un parapluie tragique. Je remorque Gervaise, les trois serpents grognent en traînant, les aînées gardent un silence rageur, et la Roche de Montcaïson n'apparaît jamais! va-t-on marcher toute la nuit?

Enfin un cri de triomphe de Charles, son œil perçant vient de découvrir une silhouette monumentale au-dessus de nous. Chacun s'arrête, saisi. C'est vraiment beau, le Montcaïson! très féodal, moyenâgeux, bien conservé (du moins au dehors), mais comment allons-nous grimper là-haut? Le chemin est presque impraticable...

— Hein? lance Charles, la chaise à porteurs, ce qu'elle serait bath à cette heure, dites, Mano?

Mais Mano, suffoquée, reste muette. Comment escaladons-nous l'étroit raidillon qui mène là-haut? je ne sais, mais nous voilà dans une vaste cour au fond de laquelle un large et haut bâtiment lève sa façade trouée de fenêtres à croix de pierre. Une tour en bon état occupe le milieu, une autre plus haute flanque le nord.

— C'est superbe, s'écrie Charles enthousiasmé.

Les autres restent froides, même les petites sont épeurées. Et Mano tragique proclame :

— Vivre là-dedans ! sans service, sans voiture, avec plein de rats et d'araignées. En vérité, cet homme veut nous tuer.

Cet homme, son gendre, est loin heureusement, car la « horde » féminine tout entière fait chorus. Je trouve le courage de dire :

— Il faut bien entrer cependant à moins de coucher dans le bois.

Cette perspective calme les révoltes. J'entraîne les petites cramponnées à ma jupe. Charles déjà cherche la porte. C'est dans un angle de la tour qu'elle s'ouvre et nous franchissons le seuil de pierres énormes et centenaires.

— Drr ! dit Gilberte, qu'il fait noir là-dedans. J'ai peur, moi.

Celle-là est tout à fait découragée. Je crains de la voir s'effondrer de fatigue et de dégoût. Catherine, heureusement, fait meilleure contenance.

— Papa est inqualifiable, maugrée-t-elle, de n'avoir pas mieux préparé notre réception.

— Bah ! dit Charles, laisse donc, c'est bien plus drôle de partir à la conquête. Foin des intrus ! au nom de la tribu Tramières, je prends solennellement possession du Montcaison ! C'est nous qui sommes les barons maintenant.

Et il brandit le parapluie de Mano avec un hurlement de guerre.

L'effet est immédiat. On entend du bruit dans l'intérieur. Gervaise insinue que ce doit être les âmes des ancêtres éveillés par le sacrilège.

Mais ce n'est tout simplement qu'un vieux bonhomme digne et râpé qui nous apparaît. Il jette sur nous un regard soupçonneux.

— Bonsoir, patriarche, dit gracieusement notre ineffable frère, ouvrez vite la cambuse, on a mal aux jambes et des trous dans l'estomac.

Du coup le bon vieux se carre en travers de la porte.

— Hé là, poussez-vous donc, dit Gervaise impatiente, qu'on entre dans ce château de malheur.

— Ça, ce n'est pas sûr, riposte une voix furieuse. Et qui êtes-vous, s'il vous plaît.

— Les nouveaux barons, affirme l'impudent

Charlot, tandis que des rires fusent derrière lui. Les propriétaires, quoi!

L'homme secoue sa tête blanche.

— Pas possible, riposte-t-il, catégorique, nous n'avons vendu qu'à un monsieur si bien élevé, si doux.

— Papa, quoi, eh bien, voici ses enfants.

— Jamais.

Et il va refermer la porte.

— C'est trop fort, fulmine Mano, avoir tant pleuré de l'achat de ce vieux nid de chouettes et nous en voir refuser l'entrée! Ah! mais, je passerai, moi.

Cela menace de devenir épique... et ridicule. Je me hâte d'intervenir.

— Mon ami, dis-je doucement, laissez-nous entrer, je vous prie. Nous sommes fatigués, nous avons des malades.

— Vous, dit-il me toisant, vous encore, cela peut aller, vous êtes bien sa fille, mais les autres! On va voir ce que dit Mademoiselle.

Il disparaît dans l'obscurité et nous restons, interloqués, sur le seuil.

— Ça, c'est le comble, s'écrie Mano, mais je vais voir, moi aussi.

Elle s'élançe vaillamment sur les pas du cerbère et nous suivons, entraînés, dans la demeure inconnue. Une vague lueur de jour nous guide et tout de suite nous entendons des voix. Très distinctes les voix, on dirait même qu'on parle très fort... comme des sourds.

— Mademoiselle, il y a là de drôles de gens, comme qui dirait des sauvages, sauf le respect que je dois à Mademoiselle.

— Des sauvages? tu rêves, Toino.

— Si fait bien, vu qu'ils disent des choses impossibles. Toute une tribu de gitanos, quoi! et une vieille dame qu'est plus renversante que les autres. Je vais tirer les verrous, n'est-ce pas?

— Laisse passer ces gens, mon pauvre ami, ce sont les maîtres maintenant.

— Ah! bien vrai, j'ai bien le regret de dire à Mademoiselle que la vie nous sera impossible avec des gens de cette sorte, pas élevés du tout. Ils ont osé appeler notre château nid à hiboux.

— Hibou toi-même, malgré Mano entrant en scène.

Inutile d'essayer de la retenir. Le chapeau en bataille, elle s'élançe.

— De la lumière, commande-t-elle, il fait noir comme dans un tombeau ici. Ah! quelle réception! Il faut que mon gendre soit tout à fait fou.

La lumière n'arrive pas, et cela commence à devenir d'une drôlerie irrésistible cette virulente entre gens qui s'ignorent au physique comme au moral.

— Mais allumez donc, objurgue Mano, il n'y a pas une personne sensée dans cette maison. C'est inouï, recevoir ainsi les propriétaires!

— Mademoiselle me pardonnera, mais je persiste à dire que nous avons fait une mauvaise affaire en vendant à ce monsieur si doux. Il ne nous avait pas dit qu'il avait pour famille de tels saltimbanques.

Evidemment, ce substantif inattendu produit sur les nerfs de la pauvre Mano un effet foudroyant. Heureusement qu'une main agitée dépose sur une table voisine non pas une lampe, mais un antique candélabre fort beau, mais vert-de-grisé, et nous pouvons enfin regarder autour de nous.

Nous sommes dans une très grande salle carrée, qui paraît encore plus immense du fait qu'elle est vide. Une cheminée monumentale surmontée d'armoiries semble une immense gueule ouverte. Quelques lambeaux de tapisserie aux murs, une table vulgaire entourée de quelques chaises désassorties, c'est tout. Où papa avait-il vu des meubles superbes?

Mais voici que d'un recoin d'ombre se lève une apparition singulière et nous oublions tout ce qui n'est pas elle. Une femme âgée, petite, courbée, un visage émacié où brillent deux yeux bleus encore tout jeunes, des cheveux blancs très vaporeux, une robe noire usée, de petites mains presque diaphanes, c'est là M^{lle} Gillonne de la Roche du Montcaïson, jadis souveraine dans ces murs, notre commensale désormais.

Son aspect inattendu nous déconcerte. Mano, à côté d'elle, semble gigantesque, je commence à comprendre la décision de papa. Peut-elle être méchante ou difficile, cette pauvre petite vieille femme qu'un souffle renverserait! intantamment les attitudes changent.

— Soyez les bienvenus à la Roche, nous dit-elle d'une voix qui ne tremble pas.

Je ressens douloureusement ce que cette simple phrase doit lui coûter. Malgré tout, nous ne sommes pour elle que les usurpateurs et voilà déjà que Mano s'affirme.

— Bienvenus? ah! n'en doutez pas une minute, Mademoiselle, c'est tout à fait contre notre gré que nous sommes ici. Je ne tenais pas à être châtelaine, moi!

Un instant, elles se regardent, elles se mesurent plutôt et c'est tout à fait singulier cette vision, à la faible lueur d'une bougie tremblotante, de la transmission des pouvoirs, la noble et puissante famille abdiquant devant la bourgeoisie envahissante.

Gervaise me souffle à l'oreille cette malice et moi je ne vois que deux femmes au bout de leur vic et qui devraient oublier les passions humaines.

Mais elles paraissent tout à coup très vivantes encore, demoiselle Gillonne et dame Mano, la capote de l'une prend des airs belliqueux, les yeux de l'autre s'allument d'une flamme subite, et leurs premiers propos s'aiguisent.

— Ne dédaignez point si tôt l'état que vous ne connaissez encore, intime l'ex-châtelaine.

— Connaissance vite faite comme toutes les désagréables, riposte la nouvelle.

Aïe! aïe! cela débute mal. Catherine intervient, mondaine, et nous présente tous. La diversion réussit. M^{lle} de la Roche garde grand air malgré sa petite taille et la mesquinerie de ses vêtements. Elle nous accueille en vraie grande dame et règle toutes les questions délicates d'une seule phrase.

— Pour ce soir encore, permettez-moi l'illusion, c'est moi qui vous reçois. Dès demain, je suis votre invitée.

Et ce premier soir passe très vite. Nous sommes fatigués, affairés aussi. Nous dévorons en silence le repas que nous sert le précieux Toïno. M^{lle} Gillonne préside et je frémis en songeant à ce que sera demain cette question de préséance. Pour le moment Mano se cantonne dans un silence qu'elle juge très digne. On parle à peine. J'ai la prescience que demain sera difficile.

Nous nous quittons de bonne heure. La châtelaine en personne nous guide dans l'escalier tournant dont les degrés rongés d'usure montent la tour d'entrée. A l'arrière garde, Toino solennel porte une maigre bougie. On manque de tomber, Mano maugrée.

Nous sommes au premier étage et c'est là, comme en bas, pièces immenses et démeublées sauf des boiseries et des cheminées à hotte splendide. Mano se voit attribuer un lit à baldaquin dont la majesté semble calmer son irritation. Malheureusement il trône seul dans le désert d'une pièce presque vide. Une chaise boiteuse s'accote au mur, et la table de toilette est de toute évidence une de nos caisses d'emballage.

Charles a pour partage une superbe chaise longue Empire aux cuivres merveilleux dans une petite pièce bizarre aux recoins multiples. Mes sœurs et moi, un véritable dortoir du goût le plus singulier. Ce dut être autrefois la chambre des filles de la maison et elles durent être nombreuses, quatre lits en occupent les quatre coins, et quels lits ! Oh ! pas du tout moyenâgeux, ceux-là, à peine second Empire, de vilains cadres de bois peints et ornés avec quel goût ! De grands rideaux de mousseline jadis blanche, avec des baldaquins sur lesquels se détachent des cœurs de velours rouge !

Gervaise affirme que cela lui rappelle les romans de Walter Scott et que cette nuit nous verrons apparaître l'esprit de Douglas-au-cœur-sanglant. Les serpents ne savent plus si elles vont rire ou fondre en larmes.

Pas la moindre trace du confort le plus élémentaire. Gilberte est démoralisée, Catherine révoltée, Mano entame un chapitre sur les méfaits de son gendre, et M^{lle} de la Roche opère une retraite digne.

Pour laisser à Gervaise l'exclusivité d'un lit, chacune des aînées prend avec elle un des serpents et malgré larmes, récriminations ou menaces, on finit par s'endormir.

IV

Je n'oublierai jamais ce premier jour au Montcaïson. Dès le réveil, cela s'annonça tourmenté. Tout manquait, même les provisions indispensables. Les ordres de papa n'avaient pas été compris. La servante, engagée par lui, ne parut pas. Nos meubles n'arriveraient que dans une semaine. Et M^{lle} de la Roche semblait trouver fort déplacé que nous eussions tant de besoins. Evidemment, chez elle, l'esprit l'emporte de beaucoup sur la matière. Il y a des années qu'elle vit en ermite dans une pauvreté monacale. L'inéffable Toïno, de son vrai nom Antoine, consacrait tout son temps à un petit potager et une basse-cour aussi minuscule. Serviteur né du château, il partageait les vicissitudes de sa maîtresse avec un sang-froid ou une insouciance incroyables. Chaque année, les dettes augmentant, on vendait un meuble, un tableau, une tapisserie pour essayer de payer les intérêts, et l'on vivait de fruits et de laitage. La foi soutenait, la foi qu'un jour les descendants de Jacques-Adhémar reparaitraient et rendraient au vieux non la splendeur passée. En attendant, les toits s'effondraient, les murs se crevassaient, les volets partaient en miettes. Et Jacques-Adhémar ne paraissait pas. Et les créanciers devenaient pressants. M^{lle} Gillonne abandonna jusqu'à sa dernière pièce d'argenterie, son plus petit bijou, ne garda que les boiseries incrustées au mur, les portraits les plus chers et les meubles du salon, don du Grand Roi au la Roche de cette époque. Mais on ne toucha pas au domaine. M^{lle} Gillonne tenait bon.

Mais les créanciers furent les plus forts. Ils allaient sauter sur leur proie quand papa apparut, M^{lle} de la Roche vit en lui le sauveur. Ils s'entendirent en cinq minutes et depuis lors la châtelaine garde pour notre père un vrai culte.

En revanche, quelle chute ce matin, devant la horde envahissante des enfants d'un homme si bien. Huit heures n'ont pas sonné que de légères escarmouches annoncent les hostilités. Mano, qui n'a pas fermé l'œil de la nuit, est plus intraitable que jamais et, bien avant l'angélus, une constatation s'impose, évidente. M^{lle} de la Roche, malgré son apparence touchante, est aussi bien « douée » sous le rapport du caractère que Mano elle-même !

Il y a évidemment dans son cas bien des circonstances atténuantes. Tant d'épreuves, une santé délicate, la réaction inévitable aussi d'une tension trop cruelle... quoi qu'il en soit, le fait reste patent. J'en suis accablée.

— Cela manquait au tableau, dit Catherine, très sombre.

Gervaise refuse de quitter son lit, et Gilberte déclare qu'avant trois mois de ce régime, elle aura fui avec le facteur rural ou enlevé un gendarme, n'importe qui, n'importe quoi ! mais elle se sauvera de cet antre !

Ce programme établi, elle commence pour papa une épître fulminante. Les trois serpents, guidés par Charles, sont partis à la découverte et j'essaie d'organiser notre intérieur.

— Adressez-vous à Toino, m'a dit M^{lle} Gillonne, évidemment éceurée de mes goûts mesquins.

Je ne retrouve plus du tout en elle l'image douloureuse qui m'émut tant à notre prime abord. Le contact de Mano a pulvérisé toute douceur. Elles ont déjà nettement pris mine d'antagonistes et ce serait comique si ce n'était pénible de les voir, en assaut de dignité, entreprendre la visite détaillée du château.

Moi, je cherche Toino, mon unique ressource. Je le trouve écroulé dans la cuisine, contemplant avec stupeur la vaisselle de notre déjeuner.

Cela dépasse évidemment la compréhension de Toino et il monologue à son habitude.

— J'ai le regret de devoir dire à Mademoiselle que je crains que Mademoiselle n'ait fort mal vendu le château.

— Toino, dis-je, ce n'est pas à M^{lle} de la Roche que vous parlez.

Mais parmi les qualités dont est orné Toino, la surdité est, paraît-il, la plus remarquable. Une surdité complète, à de certaines heures surtout !

et ces heures sont légèrement facultatives; en revanche, Toino n'est jamais muet.

— Nous avons vendu à un monsieur seul, dit-il me regardant d'un air menaçant, et voilà que... il se multiplie par dix! j'ai le regret de dire que c'est bien ennuyeux.

Armons-nous de patience. L'avocat avait raison.

— Toino, dis-je aussi distinctement que je le puis, où vais-je trouver une bonne, puisque celle que mon père avait engagée nous fait faux bond? Puis-je compter sur vous?

Cette fois Toino m'a entendue.

— Moi, dit-il d'un air noblement détaché, je n'ai jamais rien compris au service de la bourgeoisie. Mais, si cette demoiselle veut s'adresser à notre bordière d'à côté, cette demoiselle pourra peut-être réussir. La Mario a été jadis chez un notaire, je crois, à moins que ce ne fût peut-être un marchand de casseroles; bref, elle peut être très utile.

J'ai bien envie de dire que peut-être M. Toino pourrait pousser la condescendance jusqu'à me conduire auprès de cette précieuse femme, mais je pense aussi que le pauvre vieux a sacrifié sa vie entière à une idole que nous avons mal traitée, et je me tais.

Alors Toino s'adoucit, car il daigne m'indiquer le chemin. Nous traversons la fameuse cour d'honneur, pour le moment royalement herbue, mousseuse et jonchée de tuiles et de pierres. Quelques pas dans ce qui fut une allée, un petit bois charmant et, tout de suite, bien cachée dans un repli du terrain, la fameuse métairie de Mario.

Et Mario la bordière, c'est-à-dire la métayère, est une brave femme ronde et réjouie qui m'accueille avec un mélange de respect et de pitié.

— Jamais je ne l'aurais cru! le château vendu, quoique à condition, et des gens qui osent venir l'habiter! et quelles gens! des femmes, des enfants.

— Mon Dieu, dis-je impressionnée, est-il donc dangereux? des bandits, des revenants...

Le joyeux rire de Mario fait envoler des suppositions si ridicules. Et puis la brave femme s'explique, oh! très abondamment, et moi, je ne garde plus d'illusion.

Le château est dangereux parce que les toits sont à jour et que, lors des pluies, les gouttières le transforment en lac. Les murs sont solides,

heureusement, car la réparation des toitures emportera une grosse somme. Les ouvriers doivent venir avant l'hiver; mais, cette question arrangée, il reste encore le problème difficile du ravitaillement. Le boulanger est à trois kilomètres et passe tous les huit jours. Pas de boucher plus près que la ville; l'autobus, à la rigueur, pourrait se charger des commissions, l'épicier du village fournira les chandelles et le sel, à la rigueur de la morue salée et du fromagé aigre. Quant aux légumes naturellement, comme nous sommes à la campagne, ils manquent totalement. Mario m'affirme qu'à part choux, pommes de terre et haricots, je dois renoncer à mieux fournir la table de famille. Ces trois articles, heureusement, je les trouverai ici même et dans les deux autres métairies dépendantes du château.

La bonne femme a pitié de ma consternation et s'emploie de son mieux à me servir. Elle appelle un de ses fils et l'expédie vers le château, traînant une grosse brouette copieusement garnie de rustiques présents. Je la remercie de tout cœur, mais je pense à la mine que fera Mano en voyant les énormes oignons rouges qui couronnent le tout.

— Quant aux ~~autres~~, continue cette Providence aux joues rebondies. Il ne faut guère compter sur Toino. Il n'avait jamais été bon à grand'chose; mais, depuis sa maladie d'il y a trois ans, il ne vaut plus rien du tout. Mais je puis vous donner une petite d'ici. Ce n'est pas la mienne, j'en ai déjà six, garçons et filles, mais celle-là quand même j'y tiens, vu que défunt ma sœur, sa mère, me la confia. Elle est un peu maigriote et ne vaut rien pour les champs, aussi mon homme crie après elle, et cela me fait gros cœur. Prenez-la, demoiselle, quand ce ne serait que par charité. Elle n'est pas lourde mais futée et, chez vous, je ne la perdrai pas tout à fait.

Pas lourde en effet, ma future bonne à tout faire. Sa tante l'ayant hélée d'une voix terrible, je vois apparaître un morceau de petite fille tout en bras et en jambes, un chat maigre qui me regarde avec défiance. Son oncle le bordier la suit. Il ne paraît pas méchant, mais il est évident que la pensée de se débarrasser d'elle l'enchanté. Séance tenante, je l'engage pour la nourriture et les habits.

Ainsi « munie », je rentre au château, une heure après mon départ. Je trouve la famille entière

réunie dans la cour d'honneur en un palabre agité. Les yeux de Mano flamboient. Il paraît que la visite domiciliaire a révélé des constatations effarantes. A part les fauteuils du grand Roi, la bibliothèque, les miniatures et les cheminées, tout est parti. Les meubles que papa trouvait suffisants pour une famille consistent en quelques lits, la table de la salle à manger et à peu près une douzaine de chaises boîteuses. En attendant que notre déménagement de la ville arrive, cela va être difficile.

Mais ce n'est pas tout. Toino, commandé par huit personnes à la fois, a carrément refusé de travailler. Il a même insinué, dans un monologue à haute et intelligible voix, que tant de femmes désœuvrées pouvaient bien balayer, tirer l'eau, allumer le feu, etc., etc., etc. Et, de plus, M^{lle} Gillonne, après une petite conversation « amicale » avec Mano, s'était retirée dans sa chambre, annonçant qu'elle ne reparaitrait qu'à l'heure du dîner.

— Bref, c'est très simple, me disent toutes les voix, nous manquons de tout, nous allons périr de faim et d'ennui et de colère dans cette ruine odieuse.

— Mais non, dis-je gaiement, j'apporte le secours.

Et, dans notre désespoir, il paraît précieux, le secours. Ma brouette de légumes, ma bonne à tout faire excitent bien rires ou surcroît d'indignation, mais Mano se reprend à la vie.

— Petite, je te dresserai, promet-elle; ce qui fait disparaître derrière moi ma chétive suivante.

Bref, ce jour-là passe comme un éclair. Nous organisons notre vie de Robinsons. La question des repas est l'écueil le plus cruel pour Mano et moi qui nous essayons à le conjurer, avec l'aide de Titi. Titi, c'est notre talentueuse bonne et, dès le premier jour, il a fallu lui apprendre à manger autrement qu'avec ses doigts, à distinguer un balai d'une ombrelle, et à ne pas se moucher dans son tablier. Mais comme Titi est intelligente et que, de plus, son estomac commence à connaître les douceurs de l'appétit satisfait, les progrès sont rapides. Elle ne met guère plus d'une matinée à balayer la grande salle, ne reste pas en contemplation éperdue devant les glaces, consent à ne plus tutoyer Charles et les serpents, bref se civilise à vue d'œil.

Mais les difficultés de cette éducation délicate

disparaissent dans le tumulte de nos jours. Nous nous débattons pendant les premières semaines dans les affaires de l'installation. Nos meubles sont arrivés, mais nous avons dû nous-mêmes les mettre en place tant bien que mal, avec l'unique secours des hommes de la ferme. Puis les ouvriers ont, grâce à Dieu ! réparé les toits. Il était temps, l'automne s'avance, Mano frémissait au moindre petit nuage menaçant. Il paraît qu'au temps des pluies le château se transformait en marécage intérieur. Désormais ce péril est écarté. Octobre, d'ailleurs, nous sourit tout en tiédeurs dorées. On nous prédit un hiver doux. Papa n'a pas encore paru, attendant son successeur.

Ainsi passe le premier mois, si agité. Charles reprend des forces à vue d'œil, malgré les sinistres pronostics de Mano. Le régime : choux, haricots, pommes de terre, coupé d'œufs et de laitage, lui réussit très bien. A peine connaissons-nous de temps en temps du veau trop rouge ou du mouton trop dur. Mario la bordière terrifie Mano en lui affirmant la nécessité d'élever de la volaille, voire un porc ! Toino, enchanté, appuie la motion.

Car Toino est là toujours. Il résulte d'une lettre de papa qu'il a aussi « accepté » Toino à vie. Du coup, Mano n'a plus écrit à son gendre !

Mais demoiselle Gillonne de la Roche du Montcaïson a, pour l'instant, disparu de notre horizon. Deux jours après notre arrivée, elle s'est envolée, elle a fui, assure-t-on. Elle est allée se retremper dans un monastère voisin où la Supérieure, sa cousine et amie, lui insuffle le courage nécessaire pour vivre avec nous. On commence à espérer qu'elle ne reviendra pas.

L'humeur de Mano s'est fort adoucie pendant cette bienheureuse trêve. Maintenant que le château est, sinon confortable, du moins installé à son gré, elle se plaît à son nouveau rôle et « éduque » Titi avec amour. Les mines florissantes des serpents la réconcilient un peu avec l'exil. Gervaise est moins déprimée, Charles transformé. Il n'y a plus à gémir qu'avec nos aînées sur les détresses de la solitude.

Car pour cet article-là, dit Charles, nous sommes servis à souhait. A part les ouvriers et les paysans des environs, nous ne voyons pas une âme. Catherine « tient » encore parce qu'en effet la bibliothèque est intéressante, c'est le seul des

avantages annoncés par papa qui se soit vérifié. Mais Gilberte est à bout de courage. Elle passe son temps à pleurer, dormir, ou écrire à ses amies des épîtres éplorées. Ses beaux cheveux, coupés courts, perdent, loin de l'artiste nécessaire, leur ondulation « naturelle ». Elle a dû abîmer ses jolis ongles aux travaux du début, indispensables pour ne pas mourir de faim et de froid. Et la désolation sans borne emplit son âme légère.

— Décidément, la campagne n'est pas son rayon, affirme l'Aspic. Si encore il y avait le moindre châtelain à l'horizon.

Il y a bien un autre « château » dans le village, mais on dit que le propriétaire frise la cinquantaine et ne l'habite que rarement.

Donc nous ne voyons jamais personne. Nos sorties consistent en promenades dans les bois et à l'assistance aux offices dans l'église du village. Le prêtre est un homme âgé, un peu frustré, qui déconcerte mes sœurs. Mano prend avec lui des airs de châtelaine qui m'amuse.

Gervaise se reprend à la vie. Elle dort mieux qu'en ville, sa langue se réveille parfois pour ces terribles boutades qui la rendaient si amusante... et dangereuse à ses inimitiés. Quant aux trois serpents, elles sont franchement heureuses. Catherine leur a donné congé jusqu'en novembre. Alors, pieds nus dans des sandales, vêtues de leurs plus vieux tabliers, les cheveux au vent, elles mènent, guidées par Charles, une passionnante vie au grand air.

Nos derniers beaux jours. Novembre est là. Tout est rangé, paré pour l'hiver. Le froid peut venir. Un apaisement tombe sur nous, le grand air de la campagne engourdit un peu les révoltes. Gilberte, elle-même, se laisse entraîner en promenade et nous rapportons d'immenses bouquets champêtres qui égayent le Montcaïson.

Un soir, nous sommes allés assez loin sur les hauteurs. L'air est doux. Le soleil brille, nous nous asseyons un instant sur la mousse chaude d'un vieux tronc renversé. D'ici le Montcaïson apparaît dans son cadre de verdure. Je me prends à le regarder avec amour.

— Notre maison, murmurai-je involontairement. Mais Gilberte a un cri de révolte :

— La prison !

Les serpents, qui nous ont accompagnées, pro-

testent violemment. Elles commencent à l'aimer de tout leur cœur, la maison de l'indépendance et du grand air. Elles ne regrettent plus la ville.

— Sauvages, dit Catherine, haussant les épaules.

Cependant elle dit plus douce :

— Peut-être n'y mourrons-nous pas de froid et de faim cet hiver, je commence à le croire.

C'est un grand progrès évidemment, et je me réjouis déjà quand Gilberte soupire :

— Moi, j'y mourrai de chagrin.

Gervaise hausse les épaules. L'exagération l'exaspère, elle déclare :

— Moi, je ne suis pas si tragique que toi, ni si emballée que les serpents. Je n'aimais pas follement la ville, puisqu'elle démolissait ma santé; mais, puisqu'il me fallait la campagne, j'aurais aimé quelque chose de plus moderne que cette vieille baraque. Une simple petite maison claire et gaie avec beaucoup de fleurs...

Je n'entends pas la suite, mon cœur s'envole. La petite maison des remparts au jardin embaumé... elle aurait pu être mienne, j'aurais vécu une douce vie entre le bon compagnon, la pauvre vieille maman.

Arrière, le rêve. Tout cela c'est le passé, fuyons les regrets superflus. La seule maison que je connaîtrai jamais, c'est le Montcaïson austère et ses devoirs multiples.

— Voilà Charles, crient les petites. Il apporte le courrier.

Nous l'avons en effet envoyé à la rencontre du facteur et il brandit un gros paquet. Chacun prend sa part et s'absorbe. Une lettre de papa pour moi, tiens... Je la lis dans ce rayon doré qui doucement me chauffe. Est-ce pour cela que tout me paraît si beau ?

Ma chère petite, ton vieux papa est bien heureux. J'avais transmis ta réponse à M. Pierre Debas et je la lui avais transmise littéralement, je croyais bien cette question à jamais enterrée quand aujourd'hui même, il est venu me trouver. Avec une franchise touchante, il m'a avoué ses sentiments pour toi, ajoutant, brave cœur ! qu'il t'attendra. Cette constance, si rare en nos temps, m'émeut et je te demande de la prendre en considération comme elle le mérite. Si j'en crois vos lettres différentes, on commence à s'acclimater au Montcaïson. Gilberte elle-même se rendra à mes raisons et tu pourras être heureuse, chère pe-

tite compagne de mes soucis. Quelques mois encore et tu pourras quitter ton vieux père. C'est ce que j'ai fait entrevoir à ce jeune homme qui me plaît tant.

La lettre tombe de mes mains. Serait-ce possible? le bonheur personnel viendrait-il à moi et pourrai-je le saisir sans manquer trop à...

— Non, ce que vous êtes roulantes, claironne Charles, moqueur. Après le courrier, Elisabeth rit aux anges, Gilberte pleure.

On s'empresse autour de l'affligée. Elle ne fait pas mystère de sa détresse. Elle avait demandé à papa de retourner en ville chez des amis, ne fût-ce qu'une semaine cet hiver, et elle vient de recevoir un refus catégorique. Pour cet hiver, nous devons accepter la solitude et l'économie la plus rigoureuse. L'achat de la propriété, les frais d'installation, de réparations, ont creusé des trous qu'il faut combler. Et papa s'adresse au cœur de Gilberte et à nous tous, demandant qu'on l'aide au lieu d'alourdir son fardeau.

Et si les cœurs ne restent pas sourds à cet appel, les esprits s'assombrissent. Catherine déclare la question enterrée définitivement. Gilberte, elle, croit entendre la porte d'un caveau funèbre se refermer sur elle.

Alors nous faisons assaut de folies pour la distraire. On l'entraîne en chantant et nous rentrons en trombe au château. Tout le soir, Charles brode sur ce thème : les enmurées vivantes; il monte une tragédie en nombreux tableaux dont les serpents sont les acteurs inspirés. Mano se déride au lieu de grogner et finalement il est très tard quand nous regagnons nos chambres.

Nous sommes bien installés maintenant. L'ampleur du château le permettant, Catherine et Gilberte ont pris possession de deux chambres contiguës. Charles, muni d'un vrai lit à présent que nos meubles sont là, leur fait suite (la fameuse bergère Empire est devenue la chaise-longue de Gervaise pour le jour). Mano trône toujours dans son lit majestueux, mais elle a copieusement garni le primitif désert de sa chambre de fauteuils doux et d'armoires commodes. Il reste encore une très belle chambre pour papa de l'autre côté de la tour du Nord.

M^{lle} de la Roche s'est réservé deux pièces, où

nous ne sommes jamais entrés, sur la façade opposée.

Gervaise et les serpents ont, en partage, la chambre aux cœurs sanglants. Ce surnom romantique lui a été conservé et ses habitantes en sont très fières. Quant à moi, j'ai adopté une charmante petite cellule entre mes sœurs, à portée de toutes. Je me plais singulièrement dans cette douce solitude. C'est peut-être une prescience obscure qui m'a fait choisir la plus étroite de nos pièces. Si je ne suis pas destinée à vivre dans un château aux majestueuses proportions... Je laisse mon esprit vagabonder un peu ce soir.

Et je m'endors joyeusement en pensant à la petite maison sur les remparts, là maison au jardin débordant de roses.

V

Un bruit inaccoutumé me réveille le lendemain. Mille petits doigts taquins frappent à mes vitres, le jour est bas, le vent gémit dans les couloirs.

— Il pleut, me crient des voix tragiques, qu'allons-nous devenir?

Toutes mes sœurs ont des visages consternés, grandes ou petites. Mano fait chorus. Ainsi commence notre hiver.

Le jour de la Toussaint, nous nous rendons en chœur à la grand'messe, même Gervaise. Il tombe des torrents d'eau, les chemins sont impossibles. Nous devons nous réfugier au presbytère où notre pauvre curé allume une immense flambée pour nous réchauffer. Il est bien plus de midi quand nous pouvons regagner le Montcaison glacial. C'est effrayant comme la température a changé en si peu de temps.

Nous passons un jour abominable. Inutile de songer à mettre le nez dehors. C'est un vrai déluge. Heureusement que le toit est réparé! mais les portes ferment mal et les cheminées ne

chauffent pas. Il faudrait une charrette de bois tout entière dans ces âtres immenses pour les alimenter convenablement. Nous brûlons une quantité de bûches considérable pour déglacer à peine la pointe de nos pieds et nos dos sont gelés.

— Il faut aviser, dit résolument Catherine.

Elle découvre que le salon est mieux fermé, la cheminée plus petite, on peut y adapter un poêle qui en ville chauffait puissamment la cage d'escalier. Instantanément, elle mobilise l'aspic, les serpents. Titi, Toino lui-même. Et nous voilà enfin autrement qu'à l'état de glaçons dans une Sibérie minuscule. On transporte la chaise-longue de Gervaise, la table de Mano, les jouets des petites.

Et tout cela dans le salon d'honneur, dans les meubles du Roy ! Toino s'enfuit d'horreur, et, réfugié à la cuisine, auprès de deux tisons fumeux, il monologue des choses terrifiantes.

Le lendemain, pluie et vent font rage de plus belle. Mais le poêle ronfle, il fait bon dans le salon où tous nos paravents étalés dressent leurs écrans protecteurs. Chacun choisit sa place. Une seule fenêtre, mais si vaste, nous donne un jour suffisant. Gervaise frileuse se blottit dans le recoin le mieux abrité, Gilberte lui fait pendant dans une merveilleuse bergère dorée, Catherine fouille la bibliothèque, Mano virevolte dans la pièce, harcelée par les petites. Charles est plongé dans un livre malgré le tapage ambiant.

L'annonce du déjeuner émeut tout le monde. Quitter la douce atmosphère pour la grande salle glaciale paraît pénible. On s'emmitoufle comme pour un voyage et nous nous asseyons à table.

Le dîner est assez calme, surtout pour la horde Tramières. Il n'y a guère que deux ou trois accrochages serpents-Mano au sujet d'une soupe exécrée. Titi évolue convenablement, ou presque.

Mais, comme on apporte le rôti, coup de théâtre; la porte s'ouvre et M^{lle} de la Roche apparaît. Mano en reste le couteau à découper en l'air.

— Que venez-vous faire ici ?

C'est tout ce qu'elle trouve à dire d'une voix étouffée.

M^{lle} de la Roche lui jette un regard écrasant.

— Je rentre, dit-elle, et pour toujours.

Silence glacial. C'est dangereux le silence chez

les Tramières. Je me précipite vers la voyageuse. Je lui offre ma place à table. Elle daigne accepter et le dîner reprend. Je n'ai plus faim du tout. Je redoute des scènes qui marquèrent nos deux premiers jours ici. Vont-elles reprendre? Mes illusions sont de courte durée. Pour meubler le silence inquiétant, j'ose demander.

— Votre séjour au couvent a-t-il été agréable, Mademoiselle?

— Comme peuvent m'être agréables toutes choses désormais, me répond-elle durement. Je crois décidément que le monde est mal fait, les gens aussi. Tout va de travers.

— C'est une opinion, riposte Mano tourmentant sa fourchette, le monde et les gens sont ce que nous les faisons.

A ce prélude plein de promesses, les yeux de Catherine brillent. L'esprit malicieux de notre aînée s'amuse à ce choc des deux autorités, également mal vues d'elle. Mais Gilberte a une explosion :

— Oh! oui, tout va de travers dans un monde renversé, sans quoi nous ne serions pas ici à périr de froid et d'ennui.

— D'autres qui vous valaient y ont été heureuses, riposte la pauvre demoiselle outrée.

— Moi, dit Gervaise en boutade, je me soucie pas mal de ce qui a été, mais ce qui est, est assez assommant sans l'aggraver encore. Oh! les langues de femmes!

Du coup, Mano et la châtelaine se retournent sur elles.

— De mon temps les jeunes filles étaient bien élevées, scande l'une.

— Ah! si tu n'étais pas malade, menace l'autre.

Mais la malade a repris son impassibilité dédaigneuse. D'ailleurs, à ce moment, les trois serpents déchaînent un orage en refusant avec ensemble une bouillie pas assez sucrée. Charles aggrave la chose en affirmant qu'on s'est trompé, que c'est de la colle à tapisserie et qu'il vaudra mieux l'utiliser sur les murs. Indignation, rires, réprimandes, répliques, c'est le train habituel de nos repas. Une voix le domine.

— Ces enfants sont moins mal élevés que mal dirigés. De mon temps, on se taisait à table et seule la personne qui présidait pouvait donner la

parole. Ces bonnes coutumes sont fâcheusement perdues.

Aïe! aïe! je devine le sens caché de ces paroles. Mano aussi, car elle se redresse plus fort au haut bout de la table. Je sens que notre paix, si relative est compromise à jamais. Dans les deux fameux premiers jours que M^{lle} Gillonne passa avec nous, une des pierres d'achoppement fut la présence à table. Mano y prétendant de tout son droit légitime, la châtelaine ne pouvant se résigner à la céder. Cela finit par un compromis. Sous le prétexte du brouhaha de l'installation, je servis à part la vieille demoiselle. Maintenant, que se passera-t-il?

Il se passe que chacun est gêné, guindé, maladroït. Très vite, on se quitte, heureusement, et notre commensale regagne ses appartements.

Ce soir-là est un peu agité. La réclusion rend les serpents féroces, Catherine annonce qu'elle va établir le programme des études. Charles réclame quelques répétitions qui, sans le fatiguer, le tiendront au courant. On installe l'école dans l'embrasure de la fenêtre. Le coin du feu est réservé aux malades et aux « gémissantes ». Gilberte assume seule cette charge, mais y suffit largement, et sa bergère est baptisée le Point des Soupirs.

Entre les deux groupes, ma chaise et ma corbeille à ouvrage. A mes pieds un tabouret pour Titi à laquelle j'apprends le catéchisme. Mano, armée d'un tricot, règne sur tous.

Ainsi occupés, nous représentons l'édifiant spectacle d'une famille au travail, mais le silence n'a jamais été dans nos moyens et nous représentons aussi l'image bourdonnante d'une ruche. Cependant, Mano s'écrie d'un air convaincu :

— Qu'il fait bon ici tous ensemble. C'est charmant. Je commence à me plaire au Montcaïson.

Piens, un des paravents remue. Un des chats sans doute, les gentils favoris qui nous ont suivis de la ville. Mais non, ce n'est pas une griffe, c'est une petite main sèche et impérieuse qui écarte le battant brodé.

— Tiens, vous êtes ici, remarque une voix pointue.

Mano se carre dans un fauteuil du Roy.

— Nous y sommes, clame-t-elle en chant de guerre.

Le livre de Charles tombe.

— Ça y est, la catastrophe, maugrée l'imprudent. Comment nous a-t-elle dénichés ?

— Vous avez du feu, dit M^{lle} Gillonne irrésistiblement attirée vers la flamme.

Gervaise sur sa chaise-longue, Gilberte dans sa bergère ne bronchent pas, et le fauteuil de Mano semble devenir large, large à tenir toute la place.

— Je sais que vous n'aimez pas vous chauffer, Mademoiselle, établit-elle, votre factotum nous l'a certifié.

— Moi ? j'adore le feu, établit encore plus nettement la voix fluette.

— On va vous en allumer, s'écria Mano. Elisabeth, allons, vite.

— Ne dérangez pas cette enfant, une chaise me suffira là, dans ce coin.

Mano, outrée, devient d'une politesse suprême,

— Je ne puis supporter cela, Mademoiselle, ces enfants prennent toute la place, et vous avez droit à une cheminée tout entière. On va aller préparer votre chambre, ou le petit salon, ou...

— Ne cherchez pas, je vous prie, dit suavement l'interlocutrice, celle-ci est la seule qui me convienne, la seule aussi qui marche convenablement.

— Je vais écrire en ville qu'on envoie un autre poêle...

— Oh ! je ne puis le supporter. Ce bon M. Trainières a déjà assez de charges sans y ajouter des exigences ridicules. Je suis très bien ici.

— Là, ça y est, elle s'incruste, me dit Charles, outré.

— Laisse donc, suppliai-je tout bas, ce n'est peut-être qu'une fantaisie passagère. Patientons.

On patiente aussi bien que sait le faire la horde Trainières. D'ailleurs le premier moment de gêne passé, chacun exagère sa liberté d'allures. La classe des serpents devient tumultueuse.

M^{lle} Gillonne a glissé une chauffeuse sous le manteau même de la cheminée, contre la plaque de tôle qui la ferme. « Elle va cuire là », assure Charles d'une voix féroce. Mais elle ne semble pas réaliser ce tragique pronostic. Elle s'épanouit à la douce chaleur, son maigre visage rosit un peu, ses mains effleurent d'une caresse la fonte émaillée qui paraît si ridicule ici et qui nous est si bien-faisante.

Gervaise la regarde de travers, mais elle n'en a cure et répète comme tout à l'heure Mano :

— Il fait bon ici.

— Ça y est, nous l'avons pour l'hiver, gémit Mano.

Je proteste.

— Elle a bien le droit de se chauffer, la pauvre femme et, en somme, elle a raison. Vous savez bien que notre provision est tout à fait insuffisante. Deux feux quotidiens l'épuiseraient avant Noël.

Mano soupire et se tait.

Un petit silence, on entend mieux la voix fûtée de Simone.

— Dis-moi, je te prie, Catherine, c'est pour mon devoir de style, peut-on appeler une personne catastrophe ?

— Je ne comprends pas, dit Catherine distraite en effet, tandis que des rires furtifs courent dans l'auditoire.

— Ben, si, quoi, appuie Suzanne, quelqu'un qui vous ennuie, qui vous gêne, qui fourre son nez partout, c'est bien une catastrophe vraiment.

Mais cette fois Catherine est à la page et, très éducatrice, riposte :

— Vous comprendrez mieux par l'image. Exemple : une catastrophe pour des écolières serait de goûter au pain sec.

Trois têtes ébouriffées replongent sur leurs cahiers. Au coin du feu, M^{lle} Gillonne déclare de son air inimitable :

— L'éducation moderne a des délicatesses qui dépassent mon pauvre entendement.

— Ah ! Mademoiselle, vous en verrez bien d'autres, promet Charles avec allégresse.

Celui-là, pas plus que les trois petites, n'a jamais pardonné à M^{lle} de la Roche certaine entrevue des premiers jours pendant laquelle le surnom de saltimbanques emprunté à Toino fut un des plus doux. Nos terribles cadets se sont sans doute juré de mériter les épithètes malsonnantes qui leur furent appliquées alors. Malheureusement, je l'ai déjà dit, M^{lle} de la Roche est à la hauteur de la situation. En son absence, tout notre petit monde, fermiers, rares voisins, fournisseurs, le pauvre curé lui-même nous ont édifiés sur ce caractère intraitable, cet orgueil démesuré, ce verbe insolent dont chacun se plaint.

Chacun s'accorde aussi à reconnaître que le cœur n'en est pas moins bon au fond et que, très probablement, M^{lle} Gillonne est plus aigrie que véritablement méchante.

Il n'en reste pas moins vrai que les « pointes » de son esprit vont encore compliquer notre situation. Dès ce premier soir, avec une aisance parfaite, elle s'établit dans la profession de critique « bienveillant ».

Elle commence avec Gilberte.

— De mon temps, les jeunes filles ne s'ennuyaient jamais, car elles savaient travailler.

La Beauté s'allonge plus nonchalamment sur ses coussins et réprime un bâillement.

— Que voulez-vous, Mademoiselle, il faut me pardonner. Je n'ai aucune des charmantes qualités de ce temps mémorable. Le tricot m'assomme, je ne sais broder, raccommoder me donne la fièvre. Je n'aime que les choses aimables.

Cette première prise de contact est relativement amène, Gilberte étant trop mondaine pour ne point garder toujours le gant de velours.

Mais voici que la pauvre demoiselle s'attaque à Gervaise.

— Et vous, mon enfant, n'aimez-vous que les choses aimables ?

— Ah ! certes, et les gens aussi !

Aïe ! aïe ! ceci a cinglé vertement. M^{lle} de la Roche se redresse.

— Petite, l'insolence sied mal à votre âge.

— Parbleu, les vieilles filles en ont le monopole.

Je frémis de terreur. Gervaise vraiment dépasse les bornes. Je jette un regard de détresse vers Mano. Heureusement celle-ci, perdue dans les savantes combinaisons du talon de son bas, n'a rien entendu.

— Madame, lui dit gracieusement notre hôtesse, on ne peut que vous féliciter de l'éducation raffinée de vos petites-filles.

La pauvre Mano croit à un compliment et se rengorge.

— Ah ! dit-elle avec âme, j'y ai apporté tous mes soins.

Du coup, un rire irrésistible échappe à mes deux sœurs. Et voilà que la contagion gagne aussi M^{lle} Gillonne.

— Que vous êtes gaies, lance Charles émergeant d'un thème.

— Je crois qu'elles se moquent de moi, dit Mano hérissée.

— Oh ! nous n'oserions, chère Dame, nous n'oserions, affirme la châtelaine.

Mais elle s'arrête net, en me regardant.

— Voilà sainte Elisabeth que nous scandalisons.

— Celle-là n'est pas ma petite-fille, commence Mano.

— Je m'en étais doutée dès la première minute, affirme l'antagoniste, la douce et silencieuse fille détonne si bien dans votre groupe.

— Merci, merci, dit-on de toutes parts.

— Vous n'avez pas fini, fulmine Catherine, si vous croyez que je puis faire la classe dans ce tapage !

A cet instant, le vent qui souffle en rafales depuis le matin se met de la partie. Sa grande voix gémissante couvre toutes nos querelles. On dirait qu'une armée de démons assiège la vieille demeure.

— Ecoutez, dit la châtelaine avec une singulière allégresse, c'est à faire peur, n'est-ce pas ? Mais le Montcaïson en a vu tant d'autres ! Il ne croulera pas pour si peu. Tempête au dehors, tempête au dedans, j'aime assez cela, moi.

— Eh bien, riposte Gervaise, cela ira bien pour nous : à nouveaux propriétaires, nouveau drapeau. Je propose qu'on rebaptise le Montcaïson, Château-Tempête.

Comme nous le méritons, ce nom, dans les jours qui suivent ! Je ne puis comprendre encore quel goût Mano et mes sœurs ont pour le tapage. Quant à M^{lle} Gillonne, elle revit littéralement dans cette atmosphère. Et elle ne nous quitte plus. En ce mois de novembre, le Montcaïson, battu du vent du Nord, voit s'établir une intimité singulière entre l'ancienne et les nouvelles châtelaines. Cent fois le jour, Mano et sa vénérable adversaire s'abordent, s'accrochent, marquent avantages ou défaites. Gervaise se mêle avec ferveur à la lutte, Catherine jette son mot, les serpents sifflent, Gilberte soupire, et Charles se moque de toutes.

Et moi, parfois, réfugiée près du fourneau ou de l'armoïre à linge, je me prends à songer à la petite maison qui m'attend là-bas. Oui, dans mon

esprit passe maintenant la tentation exquise, que dis-je? l'espérance légitime. Un jour je quitterai le Château-Tempête et son tapage perpétuel pour le doux silence, l'ombre parfumée du jardin sur les remparts. Encore un peu de temps, et l'installation terminée, tous les miens bien acclimatés, et je partirai.

Je reste songeuse devant cet avenir évoqué. J'ai peine à y croire. Cela me paraît si impossible : un mari, une famille, une maison, le lot d'Elisabeth Tramières!

Une maison surtout, une maison tranquille où l'on n'entendra pas sans cesse les portes battre, les escaliers gémir, les chaises tomber... comme dans le Château-Tempête. Et l'on n'entendra pas surtout les discussions, quoique mêlées de rires, le tapage incessant et cordial malgré M^{lle} Gillonne, les orages perpétuels du pauvre Montcaison livré à la horde turbulente, irritable et bonne enfant des Tramières en liberté.

VI

Papa nous rejoint fin novembre. Une joie véritable éclaire son pauvre visage fatigué. Il va goûter la retraite, le repos...

Hélas! il tombe en plein Château-Tempête. Un mois de cohabitation ont mis mes sœurs, Mano et la châtelaine sur un pied d'inimitié familière. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'elles ont toutes pris goût à la lutte. Cela panache la monotonie de l'hiver, affirme audacieusement Gervaise.

Gilberte, dans un besoin de réaction, s'est improvisée modiste et couturière, passant son « désespoir » sur les chiffons et rubans de la famille qu'elle transforme sans cesse.

Catherine, elle, dédaignant les chiffons, est plus que jamais princesse des livres. On voit sans cesse son fin profil penché sur quelque vieux bouquin poudreux. S'ennuie-t-elle, celle-là? appelle-t-elle

la mort de tous ses vœux comme Gilberte affirme le faire tous les jours? nul ne déchiffre le secret de ce beau front orgueilleux.

Et les trois serpents, commandés par Charles, vivent le bonheur parfait. Grandies, fortifiées, méconnaissables, elles passent dans le vieux château en tourbillon de vie. L'aspic est encore un peu blafard, un peu ficelle, mais ses progrès sont rassurants. Ces quatre-là trouvent la vie charmante, et le Montcaison un paradis merveilleux.

Quant à Mano, elle s'endort le soir en récapitulant ses griefs envers M^{lle} Gillonne et s'éveille en songeant aux combats futurs. A l'autre bout du corridor, l'antagoniste rouvre les yeux avec une ardeur semblable et les jours deviennent épiques.

Papa, ayant constaté cet état de choses, paraît se rembrunir un peu; mais, chose amusante, il devient le sujet de nouvelles discussions. M^{lle} de la Roche qui réellement lui a voué un culte, ne lui parle qu'avec vénération, un peu comme à un martyr, victime de sa famille. Mano, à cette insinuation bondit, s'inflige, s'afflige et, finalement, reconnaît à son gendre mille qualités insoupçonnées. Elles font assaut d'amabilités pour lui... et papa, épouvanté, s'enfuit.

Il reprend l'habitude de vivre à l'écart. Malgré le froid assez vif, il arpente sans cesse le domaine, se met au courant, visite les fermiers, inspecte les champs. Nous découvrons que l'homme précieux, sur les conseils éclairés duquel il comptait tant, n'est autre que Toino! et cette nouvelle illusion perdue s'ajoute à tant d'autres.

— Pourtant, je suis content, me dit le cher homme quand nous pouvons causer à part, j'ai fait une excellente affaire. Cette première année sera rude, mais nous avons l'abri et déjà quelques petits revenus. Cet été, cela ira bien tout à fait. Seulement, Elisabeth, si tu pouvais obtenir que tes sœurs soient moins agressives ou M^{lle} de la Roche moins acerbe...

Mais il s'en va sans attendre ma réponse, et moi je soupire.

Décembre arrive, le froid est vif, les jours courts. Dès quatre heures, la lampe brille sur la table ronde, et l'on s'assied en cercle autour d'elle. C'est l'heure charmante et terrible où tous les esprits s'avivent et se heurtent. Papa se repose à

côté du poêle. Nous travaillons toutes, prises d'une rage de tricot. La rude température et notre solitude nous font apprécier les épais chandails si pratiques. C'est la trêve des aiguilles, assure Charles. On l'a député en expédition à la « ville » voisine, un jour où le temps était presque clément et, quand il est revenu, sa bicyclette disparaissait presque sous le monticule des pelotes variées. Et quel goût dans son choix ! Le malicieux garçon déballe ses achats sous le feu des rires et des indignations. Les trois serpents dansent d'aise devant un rouge coquelicot qui les fera ressembler à des bohémiennes et agite la bile de Mano. Le teint nacré de Gervaise pourra seul supporter un vert audacieux. Gilberte saute sur un bleu doux délicieux. Catherine accepte sans broncher un pivoine qu'elle réussit à rendre chic sur son altièrre personne. Il reste pour Mauo et pour moi des gris variés, tout à fait « raplapla », assurent les serpents.

Et c'est ce soir orageux que j'ose émettre timidement la proposition de munir aussi M^{lle} de la Roche. Ce sont de véritables vociférations qui me répondent. J'ai peur que l'intéressée, absente un instant, n'arrive en coup de vent s'enquérir du tapage. Mais heureusement papa a une idée merveilleuse.

Oui, on tricoterà pour la vénérable ennemie. On va même commencer ce chandail-là le premier, et chacune y travaillera à tour de rôle avec un *pen-sun* de cinq tours pour chaque écolière en faute.

— Mais ce sera horrible, proteste Mano, toutes ces mains différentes paraîtront. Un gitano ne voudrait pas le mettre !

Alors, naturellement, chacune accepte d'emblée la proposition ! Mano consternée (elle est une travailleuse émérite, broderie, couture, grilles, tous les fins ouvrages de jadis sont un jeu en ses mains de virtuose), Mano, dès le premier soir, contemple avec dégoût l'ouvrage des quatre plus jeunes. Désormais, nouvelle Pénélope, elle défait la nuit les méfaits du jour passé et, finalement, se donne toute la peine pour son ennemie.

Le jour de Noël, avec un compliment bien choisi, c'est elle qui offre, au nom de toutes, l'ouvrage des enfants ! M^{lle} Gillonne, frileuse comme une chatte, daigne accepter et, depuis lors, Mano, grelottante sous un châle, contemple avec dépit

le premier chandail fini par ses mains expertes.

Et janvier passe, lumineux, très beau, mais très froid.

Puis février est lugubre, glacé, neigeux même. Cela, c'est la dernière catastrophe aux yeux des aînées. Gilberte me confie d'une voix lugubre qu'elle fera n'importe quoi pour ne pas vivre un second hiver à La Roche. Les chemins sont impraticables, aller à la messe le dimanche devient une véritable expédition dont Gervaise doit même se passer parfois. Nous sommes véritablement des Robinsons.

Le salon du Roy devient le centre de l'ouragan domestique. Papa, résigné, lit auprès de la fenêtre ou fait travailler Charles. Catherine et Gilberte rapprochent leur détresse commune. Mutuellement, elles ondulent et raccourcissent leur courte chevelure et, subitement, deviennent d'une élégance étourdissante, mettant sans cesse leurs belles robes de la ville : puisqu'il faut périr, mourons en beauté. Voici leur nouveau refrain. Charles compose sur cette donnée des poèmes fantastiques qui dérident l'auditoire.

Moi, je plains sincèrement mes sœurs si belles, si cultivées et condamnées à un sort si triste... Et puis, toujours, ma pensée s'envole vers la maison qui m'attend, la maison où je goûterai le bonheur dans la paix. Oui, quand les esprits irrités s'accrochent sans cesse, quand la pluie bat plus fort, que le vent gémit plus âpre, je pense au petit logis sous les remparts.

Le Carême vient de s'ouvrir et l'on dirait que ce saint temps de pénitence marque pour nous un surcroît de difficultés. Plus de provisions, sauf les plus grossières, plus de sorties, sauf pour l'église et au prix de quelles difficultés ! Mano établit la coutume du chapelet en famille, et papa prétend que c'est le seul moment calme du jour. Et puis la cohabitation forcée devient encore plus étroite, notre bois diminuant à vue d'œil. Nous ne pouvons plus allumer le poêle que dans la soirée.

Un soir de février finissant, je suis seule au salon, préparant le feu qui va nous réunir tous. Mais le vent qui souffle et rabat la fumée rend ma besogne difficile.

— Pauvre Cendrillon ! me dit une voix tendrement railleuse.

C'est Catherine qui vient d'entrer. Sa silhouette

harmonieuse se profile sur le jour gris. Je me prends à l'admirer. Elle est si belle et elle paraît si bien à sa place dans le salon du Roy. Quel dommage qu'un sort obscur l'attende.

Et voilà qu'elle se prend à dire :

— Pourquoi faut-il que la seule heure chaude du jour nous ramène notre dragon et les discours sur Jacques-Adhémar !

Je souris, amusée. C'est la marotte de la châtelaine, maintenant, de nous parler sans cesse de ses espoirs toujours déçus, toujours vivaces.

Jacques-Adhémar, représentant d'une branche collatérale, disparut en 1830. En discussion avec sa famille au sujet de ses idées politiques, il ne donna jamais de ses nouvelles. On apprit seulement, au cours des années suivantes, qu'il s'était marié et qu'il avait eu plusieurs enfants. On l'oublia. La branche aînée était, à ce moment-là, puissante et bien fournie d'héritiers. Jacques-Adhémar n'offrait plus aucun intérêt.

Puis le temps passa. La guerre de 70 ne laissa debout au Montcaïson que le frère le plus jeune de M^{lle} Gillonne, Louis-Dieudonné. Celui-là eut trois enfants morts en bas âge. Lui-même fut emporté de bonne heure, sa femme le suivit de près. Il ne resta qu'un vieillard, son père, qui épuisa ses dernières forces à rechercher les descendants de la branche cadette. Après lui, sa fille Gillonne reprit la tâche sacrée, mais ce fut en vain. Manqua-t-elle de ressources ou bien cette passion, tournée en manie, l'égara-t-elle en démarches maladroitesses ? elle ne trouva rien.

L'espoir la soutient encore cependant, malgré la vente forcée du château ancestral, malgré ce sacrilège, sans nom à ses yeux, des Tramières s'installant en maîtres du sol sacré. Presque chaque soir, elle nous entretient de Jacques-Adhémar, frère de son grand-père.

— Il reparaitra, nous dit-elle avec ferveur.

— Mais il serait centenaire, lui fait-on remarquer.

— Qu'importe s'il a laissé des fils ! Il revit en eux.

— *Amen*, s'écrie Mano avec ferveur. Croyez, chère demoiselle, que nous lui céderons la place avec un vif plaisir.

Au fond Mano serait très vexée de n'être plus châtelaine, et le retour de Jacques la contrarierait gravement.

Mais paraître céder à M^{lle} de la Roche est au-dessus de ses forces et, presque chaque soir, elle demande, amène :

— Eh bien, Mademoiselle, Jacques-Adhémar est-il ressuscité?

— Moi, je ne peux plus entendre ce nom, m'a confié Charles hier. Vois-tu que ce vieux fabricant de rasoirs reparaisse et nous chasse!

J'ai tremblé que sa noble cousine n'entendît l'épithète ignominieuse, mais, à cet instant, Gilberte proposait d'un air inspiré :

— Et si vous mettiez le Ciel dans vos intérêts, Mademoiselle? Oh! je pense bien que vous n'avez pas attendu mon conseil pour cela, mais on pourrait vous aider. Toute la horde Tramières faisant une neuvaine pour le retour de Jacques-Adhémar!

— Pas moi! ont crié les serpents d'une seule voix.

M^{lle} Gillonne les couvre d'un regard d'ineffable mépris, mais, à cet instant, Catherine, olympienne, assure :

— C'est à saint Antoine de Padoue qu'il faut s'adresser, lui qui rend les objets perdus.

De tout autre que notre aînée, M^{lle} Gillonne n'aurait pas supporté l'impertinence, mais j'ai bien deviné que Catherine est la seule de la tribu à laquelle la châtelaine rende hommage. La grande allure de notre sœur, sa culture, son éducation doivent avoir dissipé ses préventions. J'ai souvent lu dans son regard que « cette petite-là était bien au-dessus de son milieu ».

Je la regarde ce soir, la belle Catherine qui, dédaigneuse de m'aider, feuillette déjà un in-folio vénérable. Une phrase de notre ami l'avocat remonte dans ma mémoire : « Cette splendide créature détonnerait dans un sort vulgaire. Je la vois très bien femme de ministre, tenant un salon. Elle ferait honneur à n'importe quelle grande situation ».

Hélas! elle est ensevelie au Montcaïson et le vent qui gémit, la pluie qui tombe, semblent célébrer la tristesse de cette belle vie perdue. Qui donc viendra la délivrer!

— C'est inouï, crie Simone arrivant en trombe, nous avons encore des haricots rouges pour dîner. Et pour dessert, du fromage aigre!

— Oui, appuie Sibylle indignée, c'est pire que le couvent, la prison, la caserne.

-- Charles en maigrira, pauvre petiot, décide Suzanne, maternelle.

— Chic, personne autour du poêle, s'écrie le trio endiablé. A nous, les bergères.

Seulement, à peine sont-elles installées que les légitimes propriétaires arrivent et les délogent, d'accord pour une fois. Après une lutte assez vive, Gilberte, Gervaise et la châtelaine reprennent possession de leur bien.

Charles qui accourt détourne la dispute, et de quelle façon!

— J'apporte le courrier, et il y a des lettres pour M^{lle} de la Roche et des lettres importantes. Voyez donc!

Il remet à la châtelaine une large enveloppe presque carrée, au coin de laquelle s'étale en grosses lettres le mot : *Sénat*.

Cri général. Ce doit être des nouvelles de Jacques-Adhémar.

— Peut-être, dit sèchement la vieille demoiselle, cherchant son lorgnon. Cela n'aurait en effet rien d'impossible. M. Marfont s'étant parfois occupé de cette affaire.

— Oh! lisez vite, supplie-t-on sans vergogne.

Mais elle nous regarde d'un air narquois.

— Hein, s'il fallait décamper au plus vite!

Mano arrive sur ce mot.

— Que dit-elle! murmure-t-elle, le souffle coupé.

On se hâte de lui expliquer le cas. L'émotion cramoisit la pauvre femme. Papa, plus calme, attend. Il me semble pourtant que ses mains tremblent un peu.

Mais M^{lle} Gillonne rejette la lettre avec dépit.

— Ce n'est que cet imbécile de Marfont qui se croit obligé de me féliciter.

On respire, cependant Mano s'écrie :

— Mais vous féliciter de quoi?

M^{lle} de la Roche lui décoche un regard aigu.

— D'habiter avec vous, chère Madame. J'avais totalement négligé de lui apprendre la vente du château. Il l'a su, je ne sais comment, et se permet de m'en faire compliment.

— C'est un homme bien élevé, dit Mano gracieuse.

M^{lle} Gillonne se tait pour une fois. La pauvre Mano, enchantée de ce succès, se prend à demander, amène :

— Mais quel est donc ce M. Marfont dont vous nous parlez, Mademoiselle ?

— Oh ! pas grand'chose, répond-t-elle froidement, quoiqu'il occupe une haute position dans le gouvernement actuel, évidemment pour justifier le proverbe : au pays des aveugles... bref ce borgne-là, que toute la sotte population d'alentour admire parce qu'il est sénateur, ministre parfois aussi, n'est autre chose que l'arrière-petit-fils du valet de chambre de mon arrière-grand-père. Et c'est « cela » que la France actuelle choisit pour la diriger.

— « Cela » ne doit pas être le premier venu, remarque Catherine sans trop accentuer le pronom méprisant.

— Oh ! il a des gros sous en quantité, sa famille est riche depuis longtemps et, Dieu merci ! je n'ai jamais cherché à savoir d'où venait tant de fortune. Bref, celui-ci compte pour quelque chose dans la République actuelle. Il l'a même, Dieu nous pardonne, représentée parfois à l'étranger comme plénipotentiaire ! N'est-ce pas comique, ce descendant du vieux Jacquot faisant mine de haut personnage ! Enfin, il est superflu de s'étonner de rien dans ce monde renversé.

Charlot se permet de chançonner :

— Cette histoire nous prouve... Et ran tan plan, tire lire en plan ..

Les trois serpents clament victorieux :

— Que le mérite arrive au premier plan.

M^{lle} Gillonne leur jette un regard noir.

— Oh ! puisque ce produit de notre régime parlementaire vous intéresse, vous pourrez rassasier votre curiosité. Il vient ici sous peu. C'est à lui cette absurde bicoque blanche que l'on décore du nom de château.

Les *Aubépines* ! leur propriétaire est donc l'homme important que M^{lle} Gillonne vient de nous décrire à sa façon. Nous connaissons bien de vue la vaste villa moderne qui est, dit-on, munie de tout le confort possible. Nous l'avons vue souvent en nos promenades, mais les gens du pays nous disaient que le « Monsieur » ne l'habitait jamais, retenu par ses affaires à Paris. De la nature de ces « affaires » on ne nous avait jamais parlé.

— Et il vient bientôt ? demande papa intéressé.

— Il me dit qu'à la suite d'une grippe il a be-

soin d'air et qu'il préfère le village natal à toutes les stations à la mode. C'est, d'ailleurs, assez politique, raille la vieille demoiselle, jouant sur le mot, il viendra quelque peu réchauffer ses électeurs, et puis, c'est une marotte chez lui que l'amour du pays et de la culture, une étiquette évidemment. Enfin, quoi qu'il en soit, vous pourrez l'admirer bientôt.

— Êtes-vous donc en relations avec lui, Mademoiselle? s'étonne papa.

— Oh! pas très intimes, évidemment, mais enfin, je suis une personne raisonnable, je sais qu'il est inutile de se battre avec les moulins... et que les meuniers ont droit à tous les égards. Je reçois donc de mon mieux le sénateur Jean Marfont et toute sa gloire et je tâche d'oublier ses origines. Je dois, d'ailleurs, reconnaître qu'il a des manières et puis, en somme, son père fut avocat, son grand-père notaire. Trois générations honorables, c'est plus qu'il n'en faut à notre siècle. Je ne serais pas étonnée si le futur ambassadeur épousait quelqu'un de convenable.

— L'arrière-petite-fille de Jacques-Adhémar par exemple, insinue l'aspic, mais elle serait peut-être un peu jeune...

— Pas tant que vous, mon petit ami, tout au moins en ces graves questions. Mais, si vous voulez marier le sénateur, pensez donc à vos sœurs tout simplement.

— Ah ben, dit l'aspic effaré, c'est elles qui seraient trop jeunes.

— Quelle erreur. Jean Marfont n'a guère que la cinquantaine. Ce n'est rien pour ses hautes fonctions; ainsi, Catherine ou Gilberte n'épouseraient, en somme, qu'un très jeune ministre.

— Merci, dit précipitamment Gilberte.

Catherine ne daigne pas répondre.

— Je pense, Mademoiselle, dit papa, qu'ayant sous la main une puissance d'action aussi importante que celle de votre voisin, vous avez dû la solliciter pour vos recherches.

— Non, je ne sollicite personne, mais je dois reconnaître que le sénateur s'est fort gracieusement mis à ma disposition. Évidemment, il croyait me faire une grande grâce. Au fond, je suppose qu'un peu d'hérédité le guidait, peut-être l'esprit de son ancêtre Jacquot, si dévoué à nos intérêts... Quoi qu'il en soit, c'est à lui que

je dois la certitude de l'inutilité de toute recherche...

— C'est évidemment un ami sincère! assure Catherine sans rire.

— Ma petite, ne le méprisez pas. Grâce à lui, je sus qu'un des fils au moins de Jacques-Adhémar se maria et fit souche. A cette époque, ils habitaient dans le Var, mais des intérêts les appelèrent en Tunisie, et là, on perd leurs traces.

— Si Jean Marfont avait moitié moins d'âme que la dernière pantoufle de son ancêtre Jacquot, il se ferait immédiatement nommer Gouverneur du pays des moukères et des bouffricots et, sûrement, il retrouverait Jacques-Adhémar et...

— Charles, interrompt papa, il est temps d'étudier ton grec, mon ami.

— Sans quoi, conclut serpent n° 1, tu resteras un ignorant et jamais tu n'arriveras au premier rang.

Au lendemain de cette conversation, la pluie redoubla et nous fûmes confinés trois jours durant au Montcaïson.

Le dimanche matin, j'allai à la première messe avec les serpents. Le reste de la famille se réserva pour celle de dix heures. Au moment où l'on sonnait les cloches, une éclaircie permit à Gervaise d'essayer ses forces, et ils partirent tous, y compris la châtelaine.

Les trois serpents s'amusant dans leur chambre, j'entrepris un gâteau. Blotti sur les tisons, Toïno me regardait faire d'un œil bienveillant. Il m'honore d'une certaine estime, et nos rapports sont moins tendus qu'au début. Il m'honore aussi de ses discours-monologues, et ce matin-là, sa voix chevrotante me berce comme le ronron familier du chat sur ses genoux.

— J'ai bien le regret de dire à cette demoiselle (Mademoiselle est exclusivement réservée à la châtelaine) que cette demoiselle a une famille bien ennuyeuse.

Cela c'est le *leit-motiv* habituel de Toïno.

— Mais cette demoiselle pourrait avoir des jours meilleurs. Seulement il faut marier les grandes sœurs et vite encore. A ce sujet, je dirai à cette demoiselle que le riche monsieur de la petite maison est arrivé avant-hier soir avec tous ses

bagages. Or il a toujours deux ou trois blancs-becs avec lui, des apprentis ministres qu'on dirait, de la jeunesse qu'a toujours de beaux habits et pas quatre sous dans la poche, la langue bien pendue et la cervelle à l'envers. Tout ce qu'il faut, quoi.

Le monologue de Toino s'éterniserait, mais voici le retour de la messe. Des parapluies ruisse-lants, des souliers boueux et des airs enchantés.

— Nous l'avons vu, il est arrivé.

Je ne demande pas qui, mais seulement, étonnée :

— Va-t-il donc à la messe ?

— Certes, ma chère, il a de très bonnes idées. Il est très bien, tu sais.

— Un peu défraîchi, lance Gervaise, mais bien habillé. Et son secrétaire, ah ! lui par exemple !...

Le sénateur Jean Marfont occupe les conversa-tions du jour. Dans l'après-midi, M. le curé vient nous voir. Tout de suite on le questionne, on le somme plutôt de dire tout ce qu'il sait sur son paroissien de haute volée. Et le saint homme s'exé-cute volontiers.

Il nous dit que M. Marfont est un homme gé-néreux, un esprit ouvert à toutes les idées nobles et bonnes, un bon riche, malgré le monde. Une seule ombre au tableau, il ne s'est jamais marié, et M. le curé n'aime pas les vieux garçons. Mano s'enquiert de la raison de ce célibat, mais il pa-raît qu'il n'y en a pas. Absorbé par la vie in-tense, M. Marfont a laissé passer le moment, et c'est bien dommage.

— Jamais trop tard pour mal faire, lance M^{me} de la Roche.

— Oh ! il est trop vieux, près de cinquante ans, proteste M. le curé.

— Bah ! qu'est-ce cela quand on est doré sur tranche, reprend notre terrible ennemie.

Mais une entrée sensationnelle de Titi lui coupe la parole.

Notre bonne à tout faire tient encore à la main une poêle où fument des châtaignes et son air ahuri est plus intense que jamais.

— Y a un homme, dit-elle, un homme qui veut entrer.

— Quelque voisin, sans doute, va voir, Cathe-rine.

— Bah ! quelque mendiant. Tiens, donne-lui cela.

Et ma sœur tend quelque menue monnaie à Titi effarée.

— Oh! Demoiselle, je n'oserai. Venez-y voir, il a un air et des habits!... que je me suis sauvée.

— Est-il donc si effrayant, ce pauvre loqueteux?

— Oh! Demoiselle, il a du poil partout, même sur la tête!

A cette description effrayante, Catherine s'élance. Les trois serpents la suivent. La nuit tombe déjà. On distingue mal une silhouette sur le seuil.

— Tenez! mon brave homme, et si vous voulez une bonne soupe chaude...

Mais la belle voix de Catherine s'arrête net dans un cri de détresse et une autre voix lui répond, sonore et bien timbrée.

— Merci, Mademoiselle, je ne suis pas un mentant.

A cet instant, j'arrive avec une lumière et je peux jouir de la scène. Les trois serpents ébouriffés, tout à fait bohémiennes en chandails rouges, rient à belles dents sans vergogne.

Et Catherine, plus princesse que jamais, regarde d'un air moitié mortifié l'homme auquel elle a offert cinq sous et de la soupe chaude.

C'est un bel homme, plus très jeune, mais imposant, le ton et l'allure aisés. Il porte une longue pelisse et un bonnet fourré, luxe inconnu au village, et qui a complètement effaré Titi. Catherine est évidemment furieuse de sa méprise. Mais elle a déjà repris son grand air.

— Veuillez m'excuser, Monsieur, vraiment j'étais stupide... et mes sœurs aussi.

Folle joie des serpents. Et voilà que le monsieur rit à son tour.

— Ne vous excusez pas, Mademoiselle. Ces rires sont délicieux et je n'aurais osé espérer si charmant accueil.

Puis avec une aisance parfaite :

— Permettez-moi de me présenter : le sénateur Marfont, une vieille connaissance de M^{lle} de la Roche. Je désirais offrir mes hommages à ma vénérable voisine sans oser me flatter de rencontrer les jeunes châtelaines. Permettez-moi de me féliciter de l'aubaine charmante.

Les trois serpents du coup plongent en un salut

correct. Hélas ! cela se gâte vite. M. le sénateur leur a dit :

— M^{lle} de la Roche a vraiment bien de la chance d'être tombée sur pareille société.

— Ben, pas nous, s'écrient sans détours les deux plus jeunes.

Et Suzanne, crûment :

— Comment peut-on supporter pareil tison !

La lampe tremble dans ma main, mais Catherine dit tranquillement :

— Suzanne, tu t'oublies. Veuillez nous suivre, Monsieur. Les difficultés de l'hivernage nous forcent à cohabiter avec notre ancienne propriétaire, et vous allez la trouver entre mon père et ma grand'mère.

— Très heureux de leur être ainsi présenté.

La présentation en effet vient tout naturellement. Le salon du Roy, chaud et brillant, fait un heureux contraste avec le dehors brumeux. M. le curé cède la place à l'imposant visiteur malgré ses protestations.

C'est moi qui reconduis notre pasteur jusqu'à la porte et, quand je reviens, je trouve M. Marfont en train de faire la conquête de toute la famille.

Il paraît que M^{lle} Gillonne lui a dit, à sa manière, gracieusement pointue :

— Vous le voyez, mon cher, je n'ai même plus un coin à moi pour vous recevoir. Veuillez en accepter tous mes regrets.

Il a protesté d'une façon si cordiale que Mano, elle-même, l'a jugé irrésistible; prenant son plus grand air, la chère femme a dit :

— Nous vous cédon's la place, Mademoiselle. Vous avez à causer avec M. Marfont.

— Laissez donc, Madame, le sénateur n'a pas accoutumé de faire longues visites à une vieille femme désagréable comme moi.

Leurs relations doivent être plus amicales qu'elle ne veut l'avouer, car il répond très gaîment :

— Mais, aujourd'hui, vous serez forcée d'être aimable, malgré vous. Je vous apporte des nouvelles.

A ce mot tout le monde est en effervescence.

— Oh ! mon Dieu, gémissent les serpents, il va falloir partir.

— Impossible, dit Gervaise les yeux brillants.

Le sénateur ne comprend rien à notre émoi. Il

faut que papa de sa voix mesurée lui donne l'explication nécessaire.

— Je suis désolé, dit-il, d'avoir été la cause, bien involontaire, d'un tel effroi. Mais, rassurez-vous, Mesdemoiselles, il n'est, malheureusement pour M^{lle} de la Roche, rien de sûr encore, quelques probabilités seulement, et je...

— Ne bafouillez pas, dit aimablement la châtelaine. Eh, mon cher, vous n'avez pas besoin d'ouvrir de grands yeux. A vivre avec les loups, on apprend à hurler comme eux; les enfants m'enseignent l'argot. Passons. Je comprends sans peine que vous préférerez les voir sourire, même si je dois pleurer.

— Vous n'êtes qu'un peu excessive, reproche-t-il doucement.

— Bah! mon cher, c'est la vie, cela, repart-elle. Maintenant que vous savez que ces petites tiennent à « leur » Montcaïson, je sens que vous vous désintéresserez de mes pauvres démarches.

— Vous le mériteriez bien un peu, dit-il avec cet air de bonté qui me plaît.

A cet instant, nous sommes interrompus par une autre entrée. Cette fois Titi, instruite par la récente mésaventure, amène tout droit le nouveau visiteur.

Celui-ci est tout jeune et très bien. Je devine sans peine le secrétaire décrit par mes sœurs, ce matin. M. Marfont se hâte de nous présenter « Paul d'Armont, un jeune ami qui a bien voulu partager sa cure de solitude et d'hivernage ».

Et Paul d'Armont est plaisant à voir, dira plus tard Mano, un charmant bon garçon, très gai, quoique un peu timide. C'est un érudit, paraît-il, et le sénateur explique qu'il compte employer son congé au classement de certains papiers pour lequel la minutie et les talents spéciaux de son compagnon lui seront précieux.

Pour le moment, il paraît que M. le secrétaire s'était attardé à contempler le paysage sous la brume et certain rayon vert, invisible aux yeux vulgaires, assure le sénateur taquin. Le secrétaire rougit comme une jeune fille, et cela achève de me le rendre sympathique.

Le pauvre garçon, toujours distrait, se demande évidemment comment, au lieu d'une vieille fille revêche, il tombe sur toute une joyeuse famille. Les rires de mes sœurs le rassurent un peu.

La glace va fondre peu à peu entre nous tous.
Mais M^{lle} Gillonne veillait.

— Eh bien, mon cher, dit-elle aigrement au sénateur, quand il vous plaira de me donner les renseignements pour lesquels vous êtes ici.

À cette mise en demeure formelle, le sénateur répond, un peu hésitant :

— J'ai eu quelque vague indication... d'Armont, vous avez les lettres sur vous... bien merci, mon ami. Voici, Mademoiselle, mais, au fait, je vous les communiquerai un de ces jours, car rien ne prouve, en somme, qu'il s'agisse bien des Adhémar de la Roche.

Les sourcils de la terrible demoiselle se froncent terriblement.

— Que signifient ces réticences? craignez-vous donc tant de troubler des combinaisons que vous ignoriez il y a une heure! Je n'attendais pas moins de votre dévouement.

Poussé à bout, le sénateur conte rapidement ses démarches.

Ayant appris incidemment qu'une famille Adhémar habitait la frontière franco-italienne, il s'était renseigné à l'ambassade. Mais il n'avait pu savoir que peu de chose, cette famille étant très nomade d'habitudes. Venue de Tunisie assez récemment, elle avait déjà habité plusieurs villages, paraissant, on ne savait pourquoi, ne se plaire nulle part. Tout ce qu'on savait, en somme, d'eux, était qu'ils se disaient d'origine française très noble.

— Dieu soit loué! s'écrie M^{lle} Gillonne. C'est lui! Ce sont eux! pas de doute. Ah! je savais bien... je vais écrire...

— Doucement, chère Mademoiselle, prie M. Marfont, rien n'est moins sûr, je vous le répète. Vous vous trouveriez peut-être en face d'une déception; pire encore, d'intrigants qui chercheraient à vous extorquer...

— Allons donc, bon sang ne peut mentir. Je suis sûr qu'ils sont gens très bien, dignes de nous, du nom.

— Je crois, dit le sénateur d'un air gêné, qu'il vaut mieux être prudent. Pour moi, j'hésite, car enfin... voyons, Mademoiselle... vous m'aviez dit que Jacques-Adhémar était riche?

— Ah! certes, dit-elle avec emphase, nos papiers font foi, il emporta sa part du patrimoine,

une très grosse part, je ne sais combien de milliers d'écus d'or. Ses descendants doivent être au moins opulents.

— Les hasards de la vie sont si grands, Mademoiselle, les malheurs des temps...

— Bref, dites la vérité. Ils sont pauvres?

— Plus que pauvres, ils gagnent leur vie, oh! très honorablement! mais enfin cela même me donne des doutes sur leur origine. Ils ont tour à tour choisi de singuliers métiers, le dernier aurait fabriqué des... des pâtes alimentaires.

Un silence complet d'abord, puis la voix de je ne sais lequel de nous :

— Jacques-Adhémar, marchand de macaroni!

Cette fois M^{lle} Gillonne bondit comme une capulte.

— Jean Marfont, dit-elle rudement, on vous considère généralement comme un honnête homme, et la République a fait de vous un ministre, mais, moi, moi, je vous le dis, vous ne serez jamais qu'un triste individu.

Elle disparaît en éclair, et nous nous regardons ahuris. Puis, tout à coup, le sénateur part d'un fou rire irrésistible... et contagieux.

— Hé bien, mon cher, dit-il à son secrétaire quand on peut reprendre haleine, voilà qui vaut les meilleures disputes parlementaires.

Sa franche hilarité nous gagne tous, même papa. Cette fois la glace est rompue, brisée, à tout jamais, et quand nous cessons enfin de rire à pleine gorge, nous sommes de vieux amis.

Papa et M. Marfont enfourchent le dada agricole, cher à tous les deux. M. d'Armont se dégèle tout à fait, et ce n'est que la pendule qui va nous rendre au sens de l'heure.

— Je crois, nous dit le sénateur de sa voix cordiale, que cette soirée nous rapproche autant qu'un an de relations. Puisque nous avons brûlé les étapes, je demande que l'on vive désormais en bons voisins. Je vous attends demain, Monsieur, ainsi que ce grand garçon. Nous visiterons ma propriété, je vous mettrai au courant de tout ce qui vous intéresse et, si vous avez la moindre difficulté, mon régisseur et tout mon personnel sont à votre entière disposition.

Coupant court aux remerciements de papa, il s'incline devant Mano.

— Puis-je espérer, Madame, qu'un beau jour,

un jour clément, en vérité, vous daignerez visiter un solitaire? Mes serres sont assez remarquables, et je serai heureux si vous vouliez bien honorer mes fleurs d'un regard.

Mano, cherchant un compliment à la hauteur, reste coite une seconde; alors il ajoute très vite :

— Et peut-être permettez-vous à ces demoiselles de vous accompagner. Hélas, je suis assez vieux pour réclamer les privilèges de l'âge.

— Vieux, s'écrie Mano indignée, vous paraissez un enfant à côté de mon gendre!

Ce cri du cœur déclenche encore une volée de rires.

— Ah! soupire Mano, notre tapage vous lassera vite. C'est affreux.

Il proteste galamment en phrases bien tournées, d'où il ressort que le Montcaison est devenu une cage d'oiseaux chanteurs, un palais de la jeunesse et de la gaieté. Et tout cela sur un tel ton que l'hyperbole devient sympathique et son enflure sans ridicule.

— D'Armout, vous vous mettez au service de ces dames, ma bibliothèque est à leur entière disposition. Apportez-leur le catalogue et qu'elles choisissent. Je possède nombre de mémoires historiques qui, paraît-il intéressent l'une de vous, Mesdemoiselles, m'a dit notre bon curé.

Catherine à ces mots a un sourire irrésistible, mais, avant qu'elle ait pu remercier le visiteur, les trois serpents l'entourent et demandent d'une voix inquiète :

— Dites, Monsieur, c'est pas vrai qu'il va revenir, le marchand de macaroni?

Les autorités protestent contre le sans-gêne des petites. Mais M. Marfont les rassure paternellement :

— Non, certainement, il ne reviendra pas. Il est mort d'ailleurs, il y a longtemps, et même, s'il a laissé des descendants, il n'est point sûr du tout qu'ils soient vraiment la lignée de Jacques-Adhémar.

On se quitte sur ces mots et l'on se quitte les meilleurs amis du monde. La porte est à peine refermée que Mano s'écrie :

-- Cet homme est charmant!

Chorus enthousiaste. Seule Gilberte reste froide.

— Moi, dit-elle, je le trouve trop timide. C'est ridicule avec cette taille.

Stupeur, puis rires fous.

— Tu parlais du secrétaire, et nous du potentat, dit papa déridé.

Gilberte ne s'émeut pas.

— Bah! dit-elle, le potentat est trop vieux, et le plunitif trop enfant. C'est bien ma chance que les seuls hommes qui aient mis le pied ici depuis quatre mois ne me plaisent pas!

VII

Le lendemain matin, bien avant midi, je trouvais la châtelaine blottie auprès du poêle. Gervaise, en face d'elle, la regardait d'un air singulier. J'eus l'impression irrévérencieuse, mais très nette, de deux chattes aiguissant leurs griffes.

Tout de suite, un autre souci me prit. Le poêle allumé de si bonne heure et par un jour assez doux encore!

— T'en fais pas, me dit ma cadette, comme papa parlait tout à l'heure, un mot de M. Marfont est venu nous rassurer toutes. Il paraît que le bûcher des *Aubépines* est si amplement fourni que l'aimable châtelain peut céder à notre père la quantité nécessaire.

— C'est du dernier galant, assure M^{lle} Gillonne d'un air pincé.

— N'est-ce pas? riposte Gervaise redressée.

Je les laisse à leur tête-à-tête aigre-doux, et le ménage m'absorbe comme de coutume. Toino n'apparaît qu'un petit quart d'heure avant le dîner, mais il daigne me dire :

— J'ai bien le regret de dire à cette demoiselle que M. le sénateur ne tient nullement à se marier. Il me l'a dit lui-même ce matin.

Je prends cela pour une boutade rageuse et je me fais sourde à l'instar de mon interlocuteur. Hélas! que ne le suis-je pendant le déjeuner! La nécessité m'ayant obligée d'offrir en place de légumes un plat de nouilles, M^{lle} Gillonne y voit

une allusion moqueuse à l'aventure de la veille!

Elle se lève et, dignement, opère sa retraite vers sa chambre.

Papa et Charles partis aux *Aubépines*, nous avons donc le salon pour nous seules. La classe ayant eu lieu le matin, on sort tous les ouvrages et les langues s'agitent à qui mieux mieux. La visite de la veille (et surtout les visiteurs) fait l'objet de commentaires éperdus. La pensée de Titi recevant un sénateur, une poêle à la main, fait dresser les cheveux sur toutes les têtes. On convoque immédiatement la coupable et on lui fait tout un cours de bon maintien.

Mais Titi, ahurie de tant de conseils à la fois, perd la tête et pleurniche.

— C'est pas bien la peine, allez. Le monsieur ne veut pas se marier avec vous autres.

Indignation ou rires.

— Laissez cette sottise, dit Mano, elle invente à plaisir des mensonges affreux.

La véridique Titi redresse un front injustement accusé.

— Oh! non, j'invente pas, allez. C'est Toino qui me l'a dit que, ce matin, le monsieur y lui avait dit lui-même : « Va mon bon ami, tout ça c'est de la mauvaise viande. »

Je n'essaie pas de décrire le tumulte qui suit. Je garde seule un peu de calme avec Catherine et nous questionnons Titi, si répugnant que cela nous paraisse. Mais avec cette histoire mal débrouillée Mano tomberait malade.

Et nous finissons par comprendre que Toino s'est rendu le matin même aux *Aubépines*, chargé d'un message de sa maîtresse. S'étant acquitté de sa mission, l'important *factotum*, encore enhardi par la bienveillance du sénateur, s'est permis un petit discours-monologue.

— Et, je vous jure, Mademoiselle, que le monsieur de Paris y a dit...

— Cela suffit, coupe Catherine, rentre à la cuisine et tâche de garder ta langue, sans quoi...

Titi n'attend pas son geste et se sauve à toute allure. Derrière elle, les commentaires vont bon train, quand Mano se plaint du courant d'air.

— Cette sottise de Titi n'aura pas refermé la porte.

— Ah! bien, dit Suzanne importante, elle a manqué la faire sortir de ses gonds, tant elle l'a

poussée fort. Qu'est-ce que j'aurais ramassé, moi, pour un coup pareil!

Mano soupire les yeux au ciel et nous dit vertueusement :

— J'espère que Catherine trouvera, dans la bibliothèque du sénateur, le secret du beau langage à apprendre à ses sœurs. Mais fermez donc cette porte.

Avant que personne ait pu se lever, la porte se ferme d'elle-même.

— Ce n'est que moi, nous dit une voix sèche.

Et la châtelaine fait son apparition.

— Vous aviez froid là-haut, s'enquiert Mano.

— Je regrettais encore plus votre société, est la réponse.

Mais quel ton bizarre! Je regarde la vieille demoiselle avec inquiétude. Elle me paraît pâle et fatiguée.

— Etes-vous souffrante? demandai-je, inquiète.

— J'ai mal dormi.

La voix chevrotte. Elle paraît très vieille, très malheureuse, et puis, tout à coup, elle se redresse, et, d'un accent intraduisible :

— Les émotions sont nuisibles à mon âge, dit-elle, et j'ai eu hier soir un vrai chagrin. La souffrance m'a rendue dure et hautaine. J'ai dépassé la mesure, j'ai insulté gravement un vieil ami dévoué, et le remords m'a tourmentée.

— Bah! dit rondement Mano émue, il n'y pense même plus, allez. C'était une boutade.

— Non, dit fermement la châtelaine, c'est mon indomptable humeur que soixante-quinze ans d'épreuves n'ont pas abattue. Enfants, que mon exemple vous serve. Apprenez à réparer vos fautes. Je n'ai été tranquille ce matin que quand j'ai eu envoyé mes excuses au sénateur.

— Il a dû être enchanté, dit Catherine, seule maîtresse d'elle-même. Mademoiselle, je crois qu'il vous estime sincèrement.., comme tous ceux qui vous connaissent.

— Parfaitement, dit Mano révolutionnée, et tenez, pour vous, Mademoiselle, il ne faut pas vous imaginer, parce que nos têtes sont chaudes, que les cœurs sont mauvais. Ce n'est que le caractère, comme vous, voilà tout. Dieu nous fit ainsi, il faut nous supporter mutuellement, c'est bien simple, en somme. De la bonne volonté seulement! Aussi, vous allez voir.

Et, tournée vers les serpents :

— La première qui parlera macaroni!...

— Mais vous commencez, crie le trio outré.

Mano, comme toujours, sent trop tard sa gaffe, et, moi, je crains que toutes les bonnes volontés ne sautent en miettes.

Non, grâce à Dieu, la main de Gervaise se pose sur le fauteuil de la châtelaine.

— Mademoiselle, dit-elle d'une voix émue, pardonnez-nous toutes nos sottises. Nous avons la tête à l'envers, c'est vrai, mais pas le cœur.

Tout à fait les mêmes mots que Mano, pas du tout le même ton. Mais la sincérité de toutes est si évidente que M^{lle} de la Roche s'adoucit un peu, et notre soirée est ensuite presque cordiale. A la nuit tombante, rentrée de Charles et de papa, enthousiasmés de leur visite aux *Aubépines*. Ils nous content monts et merveilles. Non seulement le domaine est superbe, mais la villa est grandiose, meublée avec goût, pourvue de tous les raffinements modernes. Quant aux serres, on préfère ne rien dire. Il faut les voir.

— Et vous en aurez bientôt un échantillon, Mesdemoiselles, nous dit Charles. M. le sénateur a demandé à papa la permission de vous envoyer des fleurs... en remerciement de la soupe chaude et des cinq sous.

Catherine ne daigne même pas rougir sous les rires.

— J'aimerais mieux le catalogue des livres, dit-elle du bout des lèvres.

Charles ricane.

— Le tout pourrait bien arriver sous peu.

Tout événement, si minime soit-il, prend de telles proportions dans notre solitude que je ne serais pas étonnée si mes sœurs dormaient mal cette nuit.

Au réveil, serpent 1 dit aux autres :

— C'est le jour des fleurs aujourd'hui.

Pourtant la matinée passe sans que rien paraisse. Tout de suite après le déjeuner, Charles et les serpents découvrent un jeu délicieux : on grimpe au sommet de la tour sur la plate-forme. Suzanne passe la tête dans un créneau et, derrière elle, les autres soupirent : « Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir? »

Suzanne répond, féroce :

— Je ne vois que la pluie qui pleuvoie et pas de sénateur qui barbottoie.

C'est passionnant, et cela pourrait durer. Mais il fait froid là-haut, très froid même, et la pluie qui fait si bien dans la chanson, mouille beaucoup au naturel. On redescend et l'on recommence la scène dans le salon du Roy sans souci des oreilles.

Hélas! le sénateur qui barbottoie paraît enchanter M^{lle} Gillonne, mais il offusque profondément Mano. Une scène s'amorce.

Heureusement, Toino, en personne, daigne introduire un visiteur. Ce n'est pas le sénateur non barbottant, c'est le secrétaire chargé d'un tel fardeau que Mano s'écrie :

— En vérité, Monsieur, vous nous apportez le printemps.

Un printemps opulent : camélias, lilas précoces, jonquilles, narcisses, jacinthes, un éblouissement de couleurs, une vague de parfums capiteux.

Quelle fortune représente ce luxe! je devine cette pensée derrière le front de mes sœurs. Un instant, la magicienne dorée les éblouit au passage. Mais, moi, je sens mon cœur s'évader vers un petit jardin niché sur des remparts sévères, un petit jardin sans prétention où s'épanouissent pourtant des roses si embaumées. Le souvenir de leur parfum me rend fade tout à coup ce printemps factice, orgueilleusement étalé devant nous.

En revanche, mes sœurs se partagent jalousement les fleurs de luxe, et M. d'Armont s'amuse franchement de leur vivacité. Il oublie sa timidité, il présente à Catherine un livre soigneusement relié et notre aînée rougit de joie : le catalogue de la bibliothèque.

Elle le feuillette déjà d'une main fiévreuse, elle oublie tout, Catherine, même le visiteur qui la regarde d'une façon singulière. Mais d'autres yeux que les miens suivent cette petite scène. Gilberte, amusée, se prend à questionner le jeune secrétaire. Elle babille avec lui, elle est charmante, sans coquetterie aucune, et je sens si bien que son esprit, pas plus que son cœur, ne s'engage dans la voie périlleuse. Evidemment, Gilberte ne voit pas en Paul d'Armont un mari possible. Mais elle le trouve gentil et cause avec lui gentiment.

Comme tous les timides, il est bavard quand il se sent à l'aise. Et notre petit cercle de fa-

mille le détend. Il nous parle de sa famille à lui, une vieille grand'mère, une sœur très jeune. On le sent fort attaché à ce doux foyer, il nous le décrit, en mots brefs mais émus, émouvants aussi.

Le jour passe très vite, et je me crois autorisée, quand sonne l'heure du goûter, à ajouter une tasse de plus.

Mais, à ce moment, Catherine descend de l'Olympe et daigne inscrire la liste des livres qu'elle désire et, subitement perdant toute sa verve, M. d'Armont redevient le secrétaire discret et un peu gourmé qu'on nous présenta un jour récent encore. Puis il s'en va très vite, il s'enfuit presque, ce qui déconcerte un peu tout le monde.

— Ma chère, tu l'as glacé, reproche gaiement Gilberte à Catherine.

Celle-ci hausse imperceptiblement les épaules et Gervaise souffle à mon oreille :

— Je crois qu'elle l'a plutôt enflammé.

Cette pensée me suit pendant plusieurs jours, me suit agréablement d'ailleurs. Il me plaît, il nous plaît à tous, cet excellent garçon que nous voyons souvent à présent. Il vient fréquemment sous des prétextes, ou sans prétexte, et il me semble que la phrase de Gervaise se confirme. Il garde devant notre aînée une attitude que chacune, je le crois, remarque en son for intérieur. Papa devine-t-il ? si oui, il doit être satisfait. Il est très sympathique, Paul d'Armont. Le sénateur en fait un éloge sensationnel. Il donne même des renseignements que j'écoute avec intérêt, papa aussi d'ailleurs. Il paraît que ce timide est un vrai érudit, un lettré appelé à un avenir sérieux, sinon brillant. Il n'a guère de fortune, mais il est d'excellente famille et il se créera très certainement une bonne place au soleil.

Cela ferait un très bon parti pour Catherine. Ils ont des goûts communs qui les rendront très heureux, et comme elle possède cette énergie et cette décision qui lui manquent un peu, ils se complèteront parfaitement.

Je me réjouis sincèrement de la chance inattendue qui s'offre à notre aînée, car très certainement, elle s'offre. M. d'Armont paraît sans cesse chez nous et, s'il ne se déclare pas encore, c'est sans doute à cause de sa modestie. Il la regarde

avec des yeux épris, mais combien humbles. Cela nous amuse follement, Gilberte, Gervaise et moi. Mano, indulgente et ravie, nous dit :

— Vous êtes des étourdies qui voyez des romans partout. Ce jeune homme ne pense peut-être pas à se marier. Et puis il est si distrait, il vous confond toutes. Il appelle sans cesse Gervaise, Gilberte ou Elisabeth.

— Soyez bien sûre qu'il ne confond l'aînée avec aucune autre.

C'est M^{lle} Gillonne qui répond ainsi de sa voix nette, avec son sans-*façon* habituel.

D'ailleurs, nous sommes maintenant tout à fait intimes, c'est-à-dire que près de six mois de vie commune ont créé entre nous une familiarité forcée. Or la châtelaine n'est ni sourde, ni aveugle, et, de plus, je crois que cette petite comédie l'amuse.

Mano répond aigrement :

— Oh ! si vous aussi laissez galoper votre imagination ! je ne vois en sonne rien d'anormal, moi. Si ce jeune homme vient ici, c'est qu'il s'ennuie, tout seul, à la campagne. Et, après tout, son puissant patron vient presque aussi souvent que lui.

Cela, c'est vrai. M. Marfont nous honore de fréquentes visites. Papa et lui se prisent fort l'un l'autre et se lancent dans des conversations ardues, tandis que la jeunesse s'amuse.

C'est étonnant ce que le carême passe vite. Pâques va arriver. Les jours sont longs, presque doux. On abandonne le salon du Roy pour une terrasse bien abritée. Cependant, au coucher du soleil, peu à peu tout le monde regagne le foyer tiède. On forme des petits groupes. C'est charmant.

— Hélas ! soupire parfois M. Marfont, le temps passe trop vite. Je me remets si bien qu'il faudra bientôt reprendre le harnais politique.

En effet, sous l'influence de l'air natal, il a repris santé et vigueur, jeunesse aussi je suppose, car, maintenant, le naïf compliment de Mano, le premier jour, apparaît vrai. Le sénateur est un jeune homme à côté de papa. Son pas sonne aussi alerte que celui du secrétaire, sa voix est aussi sonore, plus joyeuse aussi. Il fait assaut de vitesse avec Charles pour grimper le fameux sentier en pente de la cour d'honneur.

Je les regarde, un soir. M. Marfont donne à Charles quelques notions d'exercice physique. Professeur et élève semblent s'amuser autant l'un que l'autre.

— Un vrai gamin, murmurai-je, me croyant seul.

— Non, dit une voix posée, il n'a rien d'un gamin, mais c'est un homme très jeune, évidemment.

A ces mots, je m'aperçois que Catherine était près de moi. Je ne sais quel vague malaise m'envahit. Je ne puis parler, exprimer ce que je ne déchiffre pas.

Mais, derrière nous, une voix s'élève, une voix discordante et aiguë comme celle d'un corbeau.

— J'ai le regret de dire à ces demoiselles que le sénateur n'est qu'un faux jeune homme. Monsieur le secrétaire, oui, bon œil, bonnes dents, cheveux pas teints, ah! oui, je puis dire à ces demoiselles que...

— Moi, j'ai le regret, monsieur Toino, dit lentement Catherine, de vous prier de vous occuper de vos affaires personnelles. Le service de la bourgeoisie n'est pas dans votre compétence. Allez éplucher les pommes de terre.

Cette voix, si suavement nette, dompte la surdité de Toino, et le bonhomme, quoi qu'il pense, regagne la cuisine sans protester. J'ose à peine regarder Catherine.

Ce fut justement ce soir-là que Mano accepta enfin l'invitation du sénateur. Jusque-là, prétextes ou raisons sérieuses aidant, elle n'avait jamais voulu nous conduire aux *Aubépines*.

En somme, pourquoi nous refusait-elle une chose si simple? Malgré les apparences, M. Marfont a bien l'âge canonique.

Ce fut M^{lle} de la Roche qui emporta les derniers scrupules.

— Eh, mon Dieu, que craignez-vous donc? dit-elle avec malice. A force de résister à ce malheureux, vous lui donnerez des soupçons.

Des soupçons! Mano se hérissa.

— Et de quoi, s'il vous plaît? il doit avoir, grâce à Dieu, l'esprit mieux fait que vous, et je n'hésite plus. Nous irons quand il voudra.

Ce fut une explosion de joie générale. Le sénateur, apprenant la nouvelle, rit comme un tout jeune homme. Quant à M. d'Armont, il en devint

muet et n'osa plus regarder Catherine de la soirée. Gervaise vit là une preuve certaine d'amour.

— Cesse donc de ridiculiser ce gentil garçon, répondis-je.

Nous étions avec Gilberte et elle en un coin tranquille.

— Bah! dit-elle, il est trop confit, cela le dépare, et Catherine ne le prend pas du tout au sérieux.

— Que dis-tu là? fis-je inquiète.

Gilberte appuya notre cadette.

— Elle le regarde à peine, affirma-t-elle.

— Pourtant, défendis-je, il vient tous les jours et elle l'attend avec impatience. Elle lui parle même très aimablement.

— Parce qu'il lui apporte des livres. C'est eux qu'elle regarde, et non pas lui.

Je reste perplexe tout le soir. Est-ce que réellement Catherine resterait insensible à un sentiment si délicat? Ce serait laisser passer le bonheur sans étendre la main pour le retenir. Peut-être devrais-je parler à papa?

Mais je suis si bousculée que les heures passent, et nous voici tous sur le chemin des *Aubépines*, alors que je n'ai encore pu lui dire un mot. M^{lle} Gillonne est avec nous, le sénateur et elle étant redevenus les meilleurs amis du monde.

On s'est mis en route de bonne heure. Le temps s'est gâté après une série de beaux jours, il fait aigre, la pluie menace.

Après ce dehors hostile, les *Aubépines* nous apparaissent plus accueillantes, et le maître des *Aubépines* plus cordial. Avec un fort bon air, il nous fait les honneurs de chez lui. La ridicule maisonnette aux murs de carton est en réalité une belle villa moderne, spacieuse et bien aménagée. Un grand hall aux recoins amusants, un vaste salon suivi de la fameuse bibliothèque, recéleuse de trésors, une salle à manger aux proportions grandioses, nous visitons tout cela avec intérêt. Point de fausse note, un luxe de bon aloi, un confort remarquable surtout; les *Aubépines* sont bien la maison de campagne d'un riche, heureux de se retremper dans la paix des champs sans rien perdre des raffinements de la ville.

— Délicieux, répète Mano convaincue.

Et papa, sincère :

— Comment vivre à Paris et dans la politique quand on possède ceci !

M. Marfont rit de ce grand rire large que je commence à connaître. Il y a tant de choses dans ce rire, entre autres, l'assurance de ceux qui tiennent en main la clé d'or, la clé qui ouvre tout.

Tout? je commence à me le demander. Je ne sais pourquoi une petite angoisse me prend dans ces *Aubépines* si faussement rustiques. Plus que jamais, j'évoque intensément la petite maison qui m'attend là-bas.

Pourquoi me semble-t-il respirer ici un air lourd, dangereux presque?

Et voici que M^{lle} Gillonne ajoute à mon malaise. Elle connaît bien les *Aubépines*, elle, et, dédaigneuse d'une visite générale, elle s'est installée dans un bow-window du hall. Paul d'Armont lui tient une compagnie un peu mélancolique, dirait-on. Je les ai rejoints depuis un moment, quand le maître de maison revient vers nous.

— Eh bien, mon cher, vos visiteuses sont enchantées, me semble-t-il. Un vrai palais des fées, n'est-ce pas, Mesdemoiselles?

Et avant que mes sœurs aient pu répondre :

— Mais il manque quelque chose à ce palais, la fée elle-même.

— Hé, Mademoiselle, répond spirituellement le maître de maison, c'est surtout le Prince Charmant qui manque ici.

M^{lle} Gillonne daigne sourire à la réplique.

— On le trouve assurément beaucoup plus difficilement que les fées.

Mes sœurs s'éloignent sans affectation. Le sénateur tient tête.

— Allons, ne me regardez pas avec ces yeux féroces, jeunes hommes, aussi naïfs l'un que l'autre, homme d'état ou secrétaire. Les fées Carabosses ont du bon, parfois, pour ouvrir les yeux des humains.

— Ou des humaines, peut-être aussi! dit Paul d'Armont avec amertume.

La vieille fille le regarde avec une pitié un peu moqueuse.

— Moi, dit-elle nettement, je n'aime ni les aveugles ni les indécis. Il faut savoir tenter la chance.

Je m'éloigne, un peu blessée. Elle me fait peur, la terrible demoiselle à la langue trop bien pendue.

M. Marfont, qui me suit, semble deviner ma pensée.

— Très en verve, ce soir, notre douairière. Sa vitalité défie les années. Je crois que, jusqu'au dernier souffle, elle sera la suzeraine du Château-Tempête.

Ce nom familier, connu de tous maintenant, amène un faible sourire sur mes lèvres. Déjà le sénateur reprend :

— Quoi qu'il en soit, notre vieille ennemie a raison sur un point. Il faut savoir tenter sa chance.

Sur ce mot, il me laisse, et j'échoue dans un recoin charmant où je suis seule. D'ici, par une immense baie vitrée, on a une vue merveilleuse sur les fameuses serres. Elles méritent bien tous les éloges qu'on nous en avait faits. Par ce jour brumeux et froid, elles sont un tiède paradis tout parfumé d'odeurs grisantes. Il y a là des centaines de fleurs printanières écloses. Mes sœurs, ravies, errent par groupes. Papa est resté dans le hall avec M^{lle} de la Roche. De ma place, je vois tout d'un coup d'œil. Mais mon esprit n'est pas assez libre pour admirer tranquillement les œillets ou les mimosas. Je me demande ce que M. Marfont a bien voulu dire tout à l'heure. Il est impossible qu'il parlât de lui-même. Dans ce décor luxueux où tant de choses rappellent, d'ailleurs, les hautes fonctions souvent occupées par lui, il n'a pu songer qu'à une... chance toute politique.

M. Marfont nous offre un thé magnifique. Chez ce célibataire, le moindre détail est raffiné comme si la plus minutieuse des maîtresses de maison l'avait surveillé. Tous les charmants petits accessoires, artistiques et coûteux, nous amusent. Mais, laissant mes sœurs les admirer en connaisseur, je vais à la recherche de Catherine qui a disparu depuis un moment.

Elle est bien dans la bibliothèque. Le jour mourant qui tombe des hautes fenêtres éclaire sa belle tête couronnée de boucles courtes. Elle semble bien à sa place ici, dans le décor sévèrement luxueux qui la fait paraître plus hautaine et raffinée. De ses longs doigts minces elle tient encore un livre à la riche reliure, mais elle ne lit pas, elle regarde, de quel singulier regard ! celui qui est devant elle.

Paul d'Armout lui parle à voix basse, mais ce

qu'il lui dit ne doit guère l'intéresser. En me voyant, elle ne paraît pas gênée, elle dit seulement d'une voix nonchalante :

— Nous oublions l'heure, je crois. Voici sainte Elisabeth qui nous appelle.

Il se redresse vivement. Je n'ose regarder son visage. Je souffre pour lui.

Mais Catherine reprend, toujours souverainement indifférente aux vulgaires mortels :

— Très sympathique, votre programme. Je souhaite de tout cœur que vous puissiez un jour le réaliser.

Et je devine très bien que ces froides paroles sont l'inexorable réponse à une demande éperdue, à l'offre suppliante d'un cœur sincère et profond.

Mais je ne saurai jamais, ni moi, ni personne ce qui s'est passé. Nous passons déjà sous la lourde portière du grand salon, ou nous appelle. J'ose murmurer :

— Oh ! Catherine, qu'as-tu fait ?

Elle a un imperceptible mouvement d'épaule.

— Laisse donc. Tous les mêmes, ces sots petits jeunes !

Avec une assurance parfaite, elle revient vers le hall, accepte une tasse des mains du maître de la maison.

Elle est calme et souriante pour tous en mondaine sans souci. Mano lève la séance. On nous charge de fleurs, de livres, voire de bonbons. Puis, comme l'heure a passé, que la nuit est tombée et que le mauvais temps reprend, l'aimable sénateur fait chauffer son auto qui emmène papa, les dames et Gervaise. Nous allons les suivre à pied. On s'emmitoufle.

C'est alors que j'entrevis la petite scène, si courte et si grosse d'événements pourtant. J'étais restée un peu en arrière, cherchant les gants qu'une des petites avait perdus. Sur le seuil, Catherine et le sénateur attendaient. Lui avait déjà revêtu la pelisse qu'exigeaient l'humidité du soir et sa récente maladie. Elle, insoucieuse du froid, n'enroulait même pas autour de son cou l'écharpe souple de son manteau. Sous le petit chapeau de satin noir, son fin visage paraissait plus régulier, presque de marbre, mais un marbre très vivant.

Il se mit à dire très bas, il croyait bien n'être entendu que d'elle :

— Merci d'être venue.

Une ferveur passait dans sa voix. Elle répondit, toujours impassible :

— Cette maison est vraiment délicieuse, un rêve.

— Les rêves peuvent devenir des réalités.

Qu'aurait-il ajouté? je ne le saurai jamais. A cet instant la voix pointue de Simone s'écrie, triomphante :

— Je les ai.

Et serpent n° 2 émerge d'un recoin obscur où, à quatre pattes, elle cherchait les fameux gants.

— Eh bien, partons, dit simplement Catherine. Ainsi finit notre journée aux *Aubépines*.

VIII

Presque tout de suite après, les événements, se précipitant, nous bouleversèrent. C'était le printemps maintenant, et il nous paraissait si beau que nous nous évadions sans cesse du Montcaïson, laissant Mano en compagnie de M^{lle} Gillonne et justifiant toutes deux le renom du Château-Tempête.

Un jour, nous descendîmes dans un pré en bordure du ruisseau. Livres et ouvrages furent déroulés pendant que les enfants s'amusaient.

Nous travaillions depuis un moment, quand Gervaise nous dit :

— Savez-vous que je trouve tout beau maintenant, même le Montcaïson. C'est parce que je suis guérie peut-être, mais le vieux château commence à m'être aussi cher qu'aux petites.

— Et moi tout au contraire, dit Gilberte, reprenant le ton des premiers jours. Je crois que je n'aurai pas la force d'y passer un second hiver.

Et sur un ton à la fois comique et désolé :

— Oh! Catherine, Catherine à la chance sans pareille! dire que tu repousses délibérément la main bienveillante qui voulait t'en arracher.

Jamais Catherine n'a soufflé mot de la petite scène de la bibliothèque aux *Aubépines* et, cependant, chacune de nous l'a devinée.

— Oui, appuie Gervaise, c'est bien cela, la vie. Repousser ce qui ferait le bonheur d'une autre. Un gentil garçon bien né, bien élevé, un avenir agréable.

— Oui, jauge Catherine, la médiocrité pas même dorée, un petit ménage d'universitaire et, à bref délai, le sacrifice de mes études aux besognes de l'intérieur. Non, j'aime mieux encore une chambre au sixième et la vie d'étudiante. N'en parlons plus.

Puis, malicieuse, ce qui la rend très jeune et séduisante :

— Consolez-le, puisque vous le trouvez si bien.

— Chut, dis-je vivement, le voici.

Paul d'Armont, en effet, apparaissait au bout de la prairie. Ses yeux myopes finirent par nous découvrir et il vint droit à nous.

— Quel bon vent vous amène? lui dit-on.

Il a toujours gardé avec nous le même ton. Il doit croire d'ailleurs que nous ignorons son aventure. Il répond presque gaîment :

— Le vent du départ.

— Comment? dit vivement Gervaise, mais hier soir encore M. Marfont disait qu'il ne quitterait pas les *Aubépines* de fort longtemps.

— M. Marfont et moi ne sommes pas liés, Mademoiselle, dit Paul d'un ton gourmé. Quand je m'engageai à le suivre, il n'avait spécifié qu'un séjour de trois mois.

Trois mois déjà! comme ils ont passé vite.

— Vous vous ennuyez à la campagne, dit Gilberte sympathique.

— Nullement, Mademoiselle, mais je ne puis y oublier le souci de ma carrière.

— Dommage, dit Gervaise sincère, on vous regrettera.

— Vous êtes gentille, dit-il un peu ému.

Puis, tout de suite, il reprend cet air un peu gourmé sous lequel il croit cacher sa timidité et nous adresse ses adieux. Il part le lendemain. Il vient du Montcaïson où il a salué les autorités. Maintenant, il allègue les derniers préparatifs et nous quitte très vite.

Il a serré toutes les mains tendues, il n'a pas paru faire la moindre différence entre les quatre

sœurs. Nous voyons sa haute silhouette raide disparaître sous les arbres.

— Et voilà, conclut Gervaise, le chapitre est fini. Tu ne regrettes rien, Catherine?

Catherine ne répond même pas.

Papa paraît trouver naturel le départ de M. d'Armont. Mano serre les lèvres sur des réflexions amères et, à part les serpents, personne ne parle plus du jeune homme.

C'était bien le lendemain, je crois, que je préparais un gâteau quand M^{lle} de la Roche vint m'honorer d'une petite visite. Par ce jour de printemps si beau, si gai, elle m'apparut plus vieille et ratatinée que jamais, toute la vie réfugiée dans ses yeux brillants. Elle s'installa presque sur les tisons et me regarda tourner la pâte. J'avais l'impression du génie familier du logis, blotti sous l'âtre.

— Ainsi donc, le petit secrétaire est parti, mais le grand homme est resté. Que pensez-vous de cela, Elisabeth?

— Mon Dieu, tout simplement que l'un n'a plus rien à faire ici...

Elle rit d'un rire aigu.

— Et que l'autre a toutes les chances? ah! chère naïve, je ne vous le fais pas dire...

— Mademoiselle, vous donnez à mes paroles un sens que je n'y attachais pas.

— Mais que la vie se chargera d'y attacher, riposte-t-elle vivement. Allons, petite sainte, ne rougissez pas ainsi. Elle n'a rien fait de mal, votre sœur. C'est très naturel, très mondain et très sage, en somme. Le mariage est la grande affaire de la vie. Il ne faut pas s'y lancer à la légère. Voyez-vous la belle Catherine dans un appartement mesquin, raccommoquant les chaussettes d'un petit professeur érudit et mal payé? Ridicule, voyons.

Elle part encore d'un rire qui me fait mal. J'ai peine à retenir des larmes sous mes paupières. Instantanément, le ton change.

— Elisabeth, n'ayez pas de peine, bon cœur toujours inquiet. Catherine a raison. Elle est au-dessus d'un sort vulgaire. Elle mérite mieux. Elle sera une splendide femme de ministre, voire d'ambassadeur. Et il ne faut pas mal la juger. Il n'y a aucun calcul mesquin en elle. Je la connais mieux que vous. Elle agit suivant sa tête parce qu'elle

a plus de tête que de cœur, mais celui-ci, néanmoins, est bon.

Je regarde avec stupéfaction l'ennemie, victime transformée en défenseur sincère. M^{lle} de la Roche parle sérieusement, son regard s'adoucit en me fixant.

— Non, je ne puis croire que ma sœur épouse ce quasi-vieillard.

— Vous allez trop loin, c'est un homme dans la force de l'âge, et elle a vingt-cinq ans. Ils feront une admirable association d'intérêts. Et je vous prédis qu'ils feront aussi un excellent ménage sans sottes querelles.

Je crois que mon gâteau de ce jour-là ne valut rien du tout.

M. Marfont parut vers le soir. Il apportait une proposition qui mit Charles hors de lui, de joie et de gloire tout ensemble.

— Puisque d'Armont m'a abandonné, voulez-vous me prêter ce gamin? demanda-t-il à papa. Il me rendra service. ne fût-ce que pour mon courrier.

Les serpents manquèrent en choir d'admiration. Le frère bien-aimé monté si vite en grade! Mano, du coup, se précipita sur un catalogue pour commander des cravates neuves à l'intéressé.

On convint que Charles entrerait en fonctions le lendemain. Et ce fut notre dernier soir tranquille. Le pauvre Montcaïson, château des Tempêtes, allait subir l'assaut de la plus redoutable.

Notre frère partit vers ses nouvelles fonctions suivi de tous les regards, comme s'il allait s'embarquer pour le Nouveau Monde. Mano n'avait pas dormi de la nuit.

— Cet enfant peut se troubler, soupira-t-elle, il est si jeune et il a une si mauvaise orthographe. Si on allait nous le renvoyer! mon Dieu, que ferions-nous?

Nos rires la rassurent. On s'installe au dehors.

Comme le jour est beau. Le ciel est bleu, le soleil brille, les oiseaux chantent. Au-dessus de nous, le vieux Montcaïson, plusieurs fois centenaire, semble moins rébarbatif, plus majestueux seulement.

On vient de déjeuner, papa est parti dans les métairies. On déroule les ouvrages. Mano sommeille au fond d'un fauteuil, M^{lle} Gillonne lit un journal.

Un vrai tableau de paix domestique.

Tout à coup, l'œil perçant de Gervaise découvre un point mobile dans l'allée.

— Charles revient, dit-elle.

— Mon Dieu, dit Mano, soudain éveillée, il se sera fait renvoyer.

On rit de sa mine, mais on reste inquiet, au fond, de ce retour anormal. Charles ne devait revenir qu'à six heures. Les serpents vont s'élançer vers lui, mais il est déjà près de nous en quelques bonds.

— Qu'y a-t-il? es-tu malade?

Il ne sourit pas, son visage est bouleversé.

— C'est pire que tout. Où est papa? le sénateur va venir.

— Que se passe-t-il? gémit Mano, évoquant une série de catastrophes épouvantables. (Charles se sera mal conduit à table, ou bien M. d'Armont exige par huissier que Catherine l'épouse.)

La voix de notre frère prélude à la catastrophe.

— On croit que Jacques-Adhémar est retrouvé.

Un grand silence d'abord, puis deux cris.

— J'en mourrais, dit Mano.

— Enfin, je vais vivre enfin!

M^{lle} Gillonne est transfigurée. Elle s'accroche à Charles.

— Parlez, je le veux, je dois tout savoir.

Charles proteste.

— Mais je ne sais rien, j'avais même promis de ne rien vous dire, je ne vous avais pas vue...

— Ne rien me dire, à moi, moi l'intéressée, la seule qui ait le droit de savoir.

Ses yeux flamboient, elle est menaçante. Charles se défend :

— On craignait votre émotion, Mademoiselle.

— On craignait de me tuer? Allez, mon petit, la joie ne tue pas. Ah! j'avais droit à ce jour! tant d'années d'attente, de misère! Que Dieu soit béni!

Elle retomba dans un fauteuil; un instant je craignis une syncope, mais le sang des de la Roche est vigoureux. Maintenant, rajeunie, redressée, elle vit intensément l'heure merveilleuse.

Autour de nous l'on s'agite. Les serpents ont couru à la recherche de papa. Elles le ramènent au moment juste où M. Marfont nous rejoint.

— Vous savez déjà? dit notre ami, ému sous sa correction.

Papa a un geste.

— Est-ce bien vrai ?

— Je crains que oui.

M^{lle} Gillonne, heureusement, n'a pas entendu. Elle regarde ceux qui arrivent et ses yeux brillent. Assise sur un fauteuil de paille, sous la tonnelle, elle a l'air, malgré ses pauvres vêtements, d'une reine sous son dais attendant les ministres dévoués qui vont déposer à ses pieds leurs victoires.

Et c'est vraiment la victoire, la revanche.

— Eh bien ? dit-elle simplement.

Le sénateur exhibe les terribles lettres. Elles émanent des meilleures sources. Il est établi d'une façon incontestable que la famille Adhémar dont il s'agit descend en ligne droite de Jacques-Adhémar de la Roche du Montcaïson, émigré de France à la suite de troubles politiques. La filiation est établie jusqu'à l'année 1875, où un Robert-Louis-Henri épousait, dans un village italien, la fille d'un industriel (fabricant, en effet, de pâtes alimentaires). Après cette date, on n'avait que de vagues données. On savait que deux enfants étaient nés de ce mariage, puisque leur baptême est enregistré dans le même village. Mais la famille partit en Tunisie, et le consulat de ce pays fait attendre les renseignements. Cependant une des lettres arrivées aujourd'hui affirme qu'il existe des Adhémar vivants, qu'on les a vus, qu'ils sont prévenus et que leurs papiers vont arriver, eux-mêmes peut-être aussi. Une autre porte les noms des fameux héritiers : Marie-Amélie, Jacques-André, Henri-Arnaud-René, ces deux derniers, officiers, croit-on, dans la légion étrangère.

— Bon, dit M^{lle} de la Roche d'un ton joyeux, voilà qui est dans nos traditions de gens d'épée.

Le sénateur conclut :

— Il ne reste donc qu'à attendre les derniers papiers. Ils ne peuvent guère tarder.

— Que m'importent les papiers, dit-elle superbe. Il me faut les héritiers, et tout de suite. Je ne puis mourir sans les avoir vus.

Après ce cri du cœur, un silence contraint. Nous sommes tous atterrés, même celles qui ont le plus décrié l'achat du Montcaïson. Papa dit pourtant, très fermement :

— Dès que la vérité sera établie, nous partirons.

— Non, dit M^{lle} de la Roche, vous avez été l'ami des heures mauvaises, davantage même, le sauveur du Montcaïson, puisque vous l'avez préservé

du morcellement fatal, de la vente ignominieuse. Vous resterez avec nous jusqu'à ce que vous soyez établi ailleurs à votre gré.

Cette noble réponse ne fait qu'ancrer la certitude du malheur dans l'âme des trois serpents, et voilà les pauvres petites qui éclatent en sanglots.

Cela fait diversion, heureusement. S'évertuant à les consoler, Mano se ranime. Les autres restent sombres. Papa, qui ne dit rien, est le plus consterné.

Alors M. Marfont a presque une révolte.

— Mais c'est absurde, dit-il, de se désoler avant que le fait soit accompli. Tant d'événements peuvent arriver auxquels nous ne pensons pas.

Il dit nous comme si la question le concernait aussi, il fait cause commune avec les Tramières, et M^{lle} de la Roche, indignée, lui reproche vertement sa défection. Dans l'exaltation de l'heure, elle perd un peu la mesure, les jeunes aussi; des réponses volent, cinglantes. Heureusement que papa et Catherine réussissent à nous entraîner loin de la tonnelle.

Et, maintenant, commencent les pénibles heures du doute et du chagrin. Nous passons des jours cruels, échangeant nos regrets. Papa essaie de faire bonne contenance.

— Nous recommencerons ailleurs, dit-il parfois.

Et pour complaire aux aînées, il ajoute :

— Nous choisirons un endroit moins solitaire.

Mano perd courage en pensant à tous les ennuis à subir : déménagements, recherches d'un nouveau logis, cela peut durer très longtemps, un an peut-être.

— Allons, dit Charles encourageant, vous avez encore le temps d'assassiner la châtelaine à coups d'épingles.

La situation est devenue très tendue entre les deux camps. Papa, d'ailleurs encouragé par M. Marfont, a pris le parti de nous séparer. La saison s'y prête, grâce à Dieu; juin commence : il fait chaud même dans les grandes salles. M^{lle} de la Roche vit désormais dans son appartement.

Toino triomphe. Il a fallu le ramener à un juste sentiment des convenances. Mano prétend l'avoir trouvé, un matin, qui commençait à déménager nos meubles!

Plus que jamais, le Montcaison est le château des Tempêtes. Irrités, chagrinés, nous nous accro-

chons les uns les autres. On recommence les projets divers : les unes demandent Paris, les autres encore la campagne, et moi je vois reculer, presque disparaître à l'horizon, la petite maison perdue sous les roses. Comme elle doit être fraîche et paisible en ce beau mois de juin. Hélas ! quand pourrai-je l'habiter ?

Papa m'a dit un soir, tristement :

— Je devrais écrire à M. Debas.

J'ai un cri d'effroi.

— Père, de grâce, laissons ce sujet dormir encore. Nous avons tant à faire.

Il soupire.

— Où irons-nous ?

Il ne sort plus en longues courses à travers le domaine. Il ne veut plus faire acte de maître. Les premiers jours, M. Marfont lui a reproché cet excès de délicatesse.

— Et puis, ajoutait-il, personne ne sait, en somme, si les héritiers du nom voudront accepter la lourde charge du Montcaison grevé de votre remboursement. Leur fortune ne leur permet peut-être pas cette décision.

Papa s'était attaché d'abord à cet espoir, mais M^{lle} de la Roche répète triomphalement que sa famille est très riche, et le bruit se répand dans le pays que les héritiers sont de vrais Crésus. On cite des chiffres, on donne des détails effrayants. Comment les contrôler ? M^{lle} Gillonne ne reçoit pas de nouvelles, et M. Marfont n'est plus là.

Les *Aubépines* sont, à nouveau, désertes. Les événements politiques ont ramené le sénateur dans son milieu habituel. Il nous a dit adieu très cordialement, disant qu'il espérait revenir souvent, mais il n'a tenté aucune démarche particulière, et voilà mes sœurs tout étonnées de cette plate fin du roman inventé. Catherine ne trahit aucune émotion, je ne sais pas déchiffrer en elle le moindre regret. Avons-nous donc toutes rêvé ? Cependant M. Marfont ne nous oublie pas. Il envoie fréquemment quelques mots à papa, demandant à être tenu au courant de notre aventure, offrant ses services, prétendant que, même au milieu du tourbillon de là-bas, notre situation reste son grand souci.

— Un ami vrai, dit Gervaise étonnée, mais rien de plus, en somme. Bah, après tout, cela prouve que la solitude nous montait la tête. Un homme de

son âge, de sa situation, c'était à la fois trop beau et un peu ridicule pour Catherine.

Juin passe ainsi, tourmenté de soucis. Nous voyons à peine l'adorable saison des roses étendre sur nous son enchantement. Maintenant nous avons hâte d'être fixés sur notre sort.

Un soir enfin, deux lettres arrivent, du sénateur toutes les deux. Elles informent M^{lle} Gillonne et papa que, suivant le désir véhément de la châtelaine, les héritiers se sont mis en route pour la rejoindre. On peut les attendre sous peu.

— Et voilà, dit Mano furieuse. Sans même savoir qui va arriver, ni qui on va trouver, on se précipite les uns vers les autres. On est la Roche, et cela suffit. Et nous, alors? il va falloir supporter les moments pathétiques. Ah! bien, j'espère qu'il sera au moins bossu, le fameux héritier.

On n'a pas le courage de rire du souhait charitable. Les deux ou trois derniers jours sont impossibles. Le bruit de notre aventure remplit le pays. On nous témoigne généralement des regrets, mais l'éblouissement que cause l'énorme fortune des héritiers nous fait paraître mesquins, presque négligeables.

— De braves gens en somme, mais pas le sou.

Gervaise croit lire cette impression sur tous les visages, et son humeur augmente. De plus, justement, sur cette entrefaite, une lettre de son parrain, l'avocat, porte le comble à son exaspération :

« Je comptais aller te voir dans ton beau château, écrit en substance le terrible railleur, mais il paraît que ce n'était qu'un château de cartes et, patatras! le voilà par terre ».

Voilà aussi la lettre malencontreuse en l'air. Gervaise, furieuse, refuse d'achever l'épître vexante, Papa plus calme la ramasse et l'achève. Elle contient des détails intéressants. On raconte en ville (notre ancienne ville) que le nouveau châtelain est un fort gentil garçon tout jeune encore. Des officiers récemment arrivés dans la garnison l'ont connu jadis au Maroc. Il ne portait que le nom d'Adhémar, mais parlait quelquefois de son origine et des titres de sa famille.

« Bref, conclut l'avocat, un vrai prince charmant que tu pourras épouser ou, sinou toi, du moins tes sœurs. »

— Charmante idée, nous dit Charles. Comment ne l'ai-je pas eue encore? Voilà qui sauverait tout.

Et, sur ce thème, il réussit à nous dérider les derniers soirs. Oui, nos rires comme autrefois font résonner les murs de la grande salle. M^{lle} Gillonne, intriguée, vient voir ce qui se passe.

— Mademoiselle, demande gravement Charles, comment s'appelle celui que vous attendez?

Le bonheur tout proche la rend débonnaire.

— Je ne sais au juste si c'est Jacques-André, ou Arnaud-Henri-René.

— En somme, vous le connaissez très peu, continue Charles.

— Non, je ne le connais pas du tout, mais peu importe. Qu'il soit blond, brun, vicieux, jeune...

— Il est jeune et charmant, il était au Maroc en telle année...

Et Charles, d'un air grave, débite les renseignements fournis par l'avocat. La châtelaine prodigieusement intéressée, parle d'écrire immédiatement au parrain de Gervaise. Gilberte demande tout à coup :

— Mais, Mademoiselle, vous ne parlez jamais de Marie-Amélie, l'aînée cependant, je crois.

— Ma petite, dit vertement M^{lle} Gillonne, elle, comme moi, doit disparaître devant ses frères, les représentants du nom.

Puis adoucie, elle daigne ajouter :

— Je ne sais, d'ailleurs, si elle est leur sœur ou leur cousine. Il y a un peu de confusion dans les renseignements. Je sais seulement, Jean Marfont me l'a confirmé, que Robert-Louis eut deux enfants, ce qui créa deux branches à la génération précédente.

— Espérons qu'on enverra ce qu'il y a de mieux, dit Charles sans rire.

M^{lle} de la Roche opère une sortie digne et Gervaise dit :

— Moi, je vote pour Jacques-André.

— Moi, pour l'autre, celui des trois noms, c'est bien plus beau, assure Gilberte moqueuse.

— Bah! bah! s'adaises que tout cela. Pierre ou Paul, il faut l'épouser, et voilà tout; cela arrangera très bien nos affaires, dites, papa?

Papa essaie de sourire au babil de son grand gamin. Le bon Charlot, navré de nos mines (les serpents fondent littéralement de chagrin), le bon Charlot veut nous dérider.

— J'ouvre un concours, annonce-t-il. Allons, Mesdemoiselles, laquelle de vous se dévouera. Un peu de générosité, voyons. Moi, je me charge de Marie-Amélie, eût-elle soixante ans. Je l'épouse les yeux fermés. A qui les autres? Catherine, tu es l'aînée.

— Merci bien.

— Gilberte, tu voulais te faire enlever, enlève-le.

— Hé, mon cher, qui sait? Non, je le passe à Gervaise.

— Les enfants sont fous, dit Mano. Ah! mon pauvre Jacques, quelle aventure, où irons-nous planter notre tente, cet hiver?

— Le monde est vaste, répond papa, mélancolique.

Mano et lui se rapprochent dans le malheur. C'est une bonne âme que Mano. Si un phono indiscret avait enregistré ses cris, il n'y a pas un an encore, à l'achat du Montcaïson, et qu'il les lui répétait maintenant, elle resterait saisie de stupeur. Elle se trouvait bien ici maintenant. Pas une minute, elle n'a songé à reprocher à papa d'avoir accepté la clause singulière qui nous met dehors maintenant. Elle songe seulement à se lamenter sur un nouveau mode. Elle se sent très vieille et annonce sa mort prochaine.

M^{lle} de la Roche, elle, a rajeuni littéralement. Ce dernier jour qui nous sépare encore du grand événement, nous la voyons accourir telle une jeune fille vers papa. Elle tient une lettre en main.

— Voyez donc, cher Monsieur, c'est le consul italien qui m'écrit de Tunisie, fort mal d'ailleurs, j'ai eu peine à déchiffrer ce griffonnage. Et quel style! Il me dit que, suivant ma volonté, il m'envoie immédiatement... je ne sais lire le nom, mais dites-moi, on dirait qu'il s'agit d'un paquet!

— Il connaît mal le français sans doute, dit papa, indulgent.

Le soir même, un télégramme.

— Ils arrivent, nous dit M^{lle} Gillonne palpitante. Ah! c'est bref, mais clair, très militaire en somme. Un mot seulement : « Arrivons », et la signature. Ah! que Dieu me fasse la grâce de ne pas mourir avant demain matin.

Je crois que personne ne dort cette nuit-là au Montcaïson.

IX

De bonne heure nous sommes tous debout. On n'est pas fixé sur l'arrivée exacte de l'héritier, ni sur la façon dont il arrivera sous le vieux toit de ses ancêtres. Un homme si riche ne peut évidemment se contenter de l'autobus vulgaire. Nous ne sommes donc pas étonnés si le premier qui passe vers onze heures du matin ne dépose aucun voyageur sensationnel. En revanche, il apporte à papa une lettre du sénateur. Notre ami ne peut arriver comme il le désirait. Un contre-temps le retient à Paris.

« J'en suis d'autant plus désolé, dit-il, que cette affaire me paraît embrouillée singulièrement. Je redoute que notre terrible amie n'ait des ennuis inattendus, j'ai peur de son caractère violent. »

— Mes enfants, nous dit Charles gravement, ça y est. Jacques-André doit être un affreux che-napan ou Arnaud-René un loufoque et, somme toute, je retire ma proposition d'hier soir. Jusqu'à nouvel ordre, pas de mari. Je veux le voir avant de lui confier une de mes sœurs.

Mais quand allons-nous le voir ? Les heures passent et il ne paraît pas ! M^{lle} Gillonne arpente la cour d'honneur d'un pas saccadé.

Et le jour coule, le beau jour doré de juillet. La nuit va tomber.

Nous sommes tous dans la grande salle, laissant le salon du Roy aux effusions de la famille. Mais, je crois que, pour ce soir, nous en serons pour nos frais de discrétion. Le dernier autobus est passé depuis longtemps et personne n'a paru.

M^{lle} Gillonne est à bout de patience, je suppose, car, au lieu de venir se reposer au salon, elle court s'enfermer dans sa chambre.

Nous sommes perplexes. Que signifie cette abstention ? Mille suppositions s'échangent.

— Allons, dit brusquement Mano, pas de ro-

man. Il a manqué le train, il arrivera demain et voilà tout. Mettons-nous à table.

— Est-ce bien convenable? demande Charles. Ne devrions-nous pas descendre la chaise à porteurs au bas du sentier, et remonter l'héritier à la sueur de nos fronts?

— Tais-toi, aspic, tu nous agaces, dit Mano. Allons, Gilberte manque. Où peut-elle être?

— Elle guette l'héritier pour l'enlever, insinue un des serpents.

— Le voilà, clame une voix triomphante.

C'est Gilberte qui accourt, rose essoufflée.

— Je jetais un dernier regard sur l'avenue. Je l'ai vu, il arrive à pied...

— Que personne ne bouge, commande papa, ce qui immobilise la tablée entière. Je défends qu'on fasse la moindre manifestation.

— Comment est-il? est-il seul? est-ce bien lui?

Les questions pleuvent sur Gilberte. Elle répond vivement :

— C'est lui, c'est bien lui, j'en suis sûre; il est grand et brun, pas trop mal, en civil, l'air étranger. Je l'ai regardé un bon moment. Il paraissait hésiter sur le chemin à suivre. Je me suis sauvée comme il arrivait dans la cour.

A cet instant d'ailleurs, des pas retentissent dans le corridor; on entend M^{lle} Gillonne descendre en tourbillon, ouvrir la porte du salon, puis plus rien.

L'émotion est à son comble. Personne ne peut manger. Gilberte doit recommencer cent fois la description.

— Enfin est-il bien? demande Catherine impatientée, l'air chic?

Gilberte réfléchit son verdict et conclut :

— Genre américain sur un fond italien.

— Je vois, dit Gervaise, rasé, la peau mate?

— Plutôt olivâtre.

— Rastaquouère, un peu?

— Oh! non, quelconque plutôt.

— Quelle chute, soupire-t-on.

— En vérité, dit Mano outrée, vous le détaillez comme hête en foire. C'est inconvenant. Taisez-vous immédiatement. D'ailleurs il est temps d'aller se coucher.

Cri général. Pourrait-on dormir? et puis, enfin, il faudra bien qu'ils s'arrachent à leurs trans-

ports, qu'ils se réconfortent. On ne peut les abandonner à Titi qui d'ailleurs dort déjà à poings fermés.

— Attendons, dit papa résigné.

Cependant onze heures sonnent et rien ne paraît.

— La joie nourrit, dit Mano les lèvres pincées, mais, moi, je n'en peux plus. Bonne nuit. Je vous laisse les enfants, Jacques.

A cet abandon inusité, papa ne résiste pas.

— Nous montons tous, dit-il. Toino est là, après tout, pour servir ses maîtres.

Sans fracas, nous gagnons le premier étage. On a préparé la belle chambre de réserve pour l'héritier. On en avait même préparé une seconde pour le cas où ils auraient été deux. Nous nous retirons chez nous. Mais, à peine les portes sur le couloir fermées, on se rejoint, toutes nos chambres communiquant entre elles.

— Il y a quelque chose d'insolite, prétend Charles.

— Il n'y a rien du tout, dit Catherine, ils doivent être seulement gênés de se retrouver, alors que le manoir ancestral est plein d'étrangers.

— Pourquoi pas de croquants? dit Gilberte très vexée. Tu sais, ma chère, je trouve que nous valons tous les Arnaud-René de l'Armorial.

Catherine se refuse à une discussion et rentre dans sa chambre. La curiosité nous tient encore éveillés quelque temps; puis, un à un, chacun regagne son lit. Et le silence nocturne tombe sur le Montcaïson.

Comme je descends le matin de bonne heure, je rencontre papa. Il a l'air préoccupé.

— Petite, me dit-il, je redoute le tapage inconvenant qui pouvait se supporter au temps où le Montcaïson était à nous. Je veux, pour ce premier jour du moins, une tenue correcte. Va éveiller tout le monde, je les emmènerai en excursion et nous ne rentrerons qu'à midi. Tu resteras pour le cas où M^{lle} de la Roche te demanderait.

Je me hâte d'exécuter ces ordres. La proposition de papa paraît plaire à tous. On fait diligence, et je les vois disparaître par la porte du Nord.

Je reste seule. Comme le Montcaïson me semble grand et vide sans sa tribu habituelle. J'envoie Titi aux provisions et je m'assieds dans la grande



salle. On n'entend rien que le bruit de mes aiguilles. On dirait un château enchanté. Est-ce que, par hasard, ils seraient tous morts dans la joie du revoir? Toino lui-même a disparu. Un grand silence règne. Je ne sais pourquoi il me paraît funèbre. Je n'ose bouger. Un monde de pensées tourbillonne dans ma tête. Je songe à tous ceux qui vécurent ici, à ceux qui y vivront désormais. Quel bizarre caprice de la destinée nous fit un instant les habitants de ce vieux manoir! Regrettai-je le Montcaïson? Mais non, en somme j'ai toujours su que je n'étais pas destinée à y vivre ma vie, même si ma famille l'avait gardé. Je n'étais ici qu'une éphémère. Les aînées, mariées, Gervaise guérie, je serais partie vers la chère petite maison des remparts. Mon destin n'est pas d'être châtelaine, et, dans toute cette aventure, je regrette surtout le souci de papa.

La pendule sonnait dix heures me fait sursauter. Êt toujours ce grand silence? Mais qu'y a-t-il donc?

Titi m'arrache à mes réflexions. Elle rentre du village courbée sous le poids d'un gros panier. Elle commence à déballer ses achats et les énumère à pleine voix.

— Plus doucement, lui dis-je, tu vas réveiller le monsieur.

— Le monsieur? ah bien, il y a longtemps qu'il est parti.

— Que dis-tu là? fais-je saisie.

— Oh! Mademoiselle, je ne mens pas, allez, Toino, ce matin à six heures, l'emmenait par le sentier du bois. Il comptait rejoindre le premier autobus.

Je reste abasourdie. Que signifie cette fuite? Mais non, c'est tout simplement une invention de Titi qui a mal interprété les événements, ou qui les a créés de toutes pièces au gré de son imagination féconde.

Je la laisse à sa besogne après une sévère admonestation, et je rejoins ma corbeille à ouvrage. Mais, en passant devant le salon, je ne sais quel instinct me pousse à y entrer.

Il est tout éclairé de grand soleil, le salon du Roy; personne ne songea hier soir à refermer les volets. Un ordre parfait y règne, mais tout de suite mon cœur bat. Je découvre la châtelaine effondrée dans un fauteuil.

Je m'approche vivement.

— Etes-vous malade, Mademoiselle?

Elle lève sur moi un regard morne, son visage est émacié, un cerne borde ses yeux. Je ne peux retenir une question.

— Que se passe-t-il? Jacques-André...

— Il est mort.

Je m'assieds, les jambes fauchées.

— Mais il était là hier soir! protestai-je.

— Ce n'était pas lui.

— Mais alors c'était son frère ou son cousin; mais enfin, Arnaud-René...

— Non, dit-elle encore de sa voix éteinte qui me fait peur, celui-là a disparu. On ne sait rien de lui depuis des années.

— Et leur sœur, leur cousine.

— Morte aussi.

— Et le monsieur d'hier soir qui donc était-il?

— C'était un mandataire de la famille qui venait m'annoncer...

— C'est trop cruel, dis-je, les lèvres tremblantes, comment vous a-t-on fait espérer un héritier, puisque tous sont morts?

Elle ferme un instant les yeux, puis reprend, d'une voix sourde :

— Il en reste un, une fille!

Pauvre M^{lle} Gillonne! comment va-t-elle supporter sans mourir un pareil coup du sort. Tomber de l'espoir le plus doux, de la certitude presque, dans la surprise la plus ironiquement féroce?

Un grand silence. Je souffre pour elle. Elle me paraît si vieillie, si touchée de cette blessure? J'oublie ses railleries, son humeur, toutes les piqûres qu'elle nous infligea. Je voudrais la consoler, et je ne sais que dire.

C'est elle qui parle la première. Elle rouvre les yeux et me regarde un instant.

Puis soudain elle étend la main.

— Petite, vous êtes bonne. Vous n'avez même pas souri devant ma chute. Votre cœur a compris ma misère. Merci.

Très émue, je prends la pauvre petite main si maigre et si flétrie et mes lèvres s'y posent. Elle essaie un faible sourire.

— Sainte Elisabeth, murmure-t-elle, ils vous ont bien nommée. Vous êtes le cœur de la famille. Je vais tout vous dire, vous m'épargnez les explications auprès d'eux.

Elle pâlit un peu encore, puis se reprend et, d'une voix ferme :

— Dieu m'éprouve, que son saint nom soit béni. Tous les la Roche ont disparu, sauf une pauvre petite-fille de quatre ans, orpheline, la fille de Marie-Amélie, morte toute jeune et veuve déjà. Dieu punit mon orgueil. Alors que j'attendais un héritier, celui qui relèverait le nom et la fortune, il m'envoie une enfant plus pauvre que moi. C'est l'effondrement complet.

— Mademoiselle, dis-je doucement, c'est encore une la Roche.

Elle me regarde singulièrement.

— Non, dit-elle brusque, pas même. Sa mère s'était mésalliée. Elle s'appelle tout vulgairement Ginette Bernard.

Cette fois, je n'essaie pas de répondre. M^{lle} Gilonne me regarde durement.

— C'est complet, n'est-ce pas ? on aurait voulu me basouer qu'on n'aurait pas inventé mieux. Ah ! ils vont rire tous, et il y a de quoi. N'est-ce pas du dernier comique ? Ce sera le sujet de délicieuses conversations pendant de longues années. J'entends les quolibets. Personne ne songera qu'on piétine le cœur d'une vieille femme, pas même Jean Marfont.

— Oh ! Mademoiselle, dis-je vivement, comme vous vous trompez. Hier encore il écrivait à papa, il s'inquiétait de vous. Il trouvait quelque chose de singulier à cette histoire.

— Elle est pourtant très simple, en vérité, dit amèrement la vieille demoiselle. En réclamant instamment les derniers représentants de mon nom, je comblais les désirs de gens embarrassés. Puis-je leur en vouloir ? c'est trop naturel, vous le comprendrez vite. Il paraît que cette malheureuse Marie-Amélie, se sentant seule à la mort de ses parents, il y a cinq ans, épousa un compatriote, ce Bernard, jeune homme bien élevé, dit-on, mais sans aucune fortune. Elle-même n'avait qu'une mince dot. Elle devint veuve presque tout de suite et, quand sa fille naquit, fut trop heureuse de se réfugier chez des amis. Ceux-ci, braves gens mais vulgaires, ont de nombreux enfants. Quand la petite Bernard fut complètement orpheline, ils la gardèrent presque par charité, attendant toujours que quelqu'un de sa famille la réclamât. Or vous pensez si mes lettres pressantes ont dû les satis-

faire. Ils ont envoyé immédiatement leur fils aîné.

(Et, hier soir, nous l'avons pris pour l'héritier des de la Roche du Montcaïson!)

— Et la petite fille? demandai-je.

— Eh bien, il l'a emmenée avec lui; mais, comme il a senti tout de même la nécessité de m'informer, il l'a laissée en ville hier. Maintenant il est allé la chercher pour me la montrer.

— Mais vous la garderez, m'écriai-je.

Elle a un cri de détresse.

— Le puis-je? le pain que je mange est celui d'un étranger. Oubliez-vous nos conventions?

— Mademoiselle, dis-je, je ne crois pas que mon père vous fasse un reproche à ce sujet.

— Ma pauvre Elisabeth, il a huit enfants déjà.

Je baisse la tête. Je me souviendrai toujours de ce long silence dans le salon du Roy, où le soleil entraît dans toute sa splendeur.

Puis, un peu avant midi, nous entendîmes un bruit dehors, un bruit léger, joyeux, le rire de mes sœurs qui rentraient. Les yeux de M^{lle} Gilonne devinrent à la fois durs et désespérés.

— Mademoiselle, dis-je, soyez tranquille, je me charge de tout.

Je me précipite vers ma famille en effervescence.

— Eh bien, me dit-on, que se passe-t-il? Cet héritier, ce prince Charmant?

— Venez tous avec moi sur la terrasse du Nord, dis-je prudemment.

La dite terrasse est assez éloignée pour que nul éclat ne parvienne aux oreilles de la pauvre demoiselle.

Tous me suivent fort intrigués. Je me hâte de conter l'aventure.

Sur le premier moment, les fôlles têtes de la jeunesse ne peuvent retenir un sou rire. Cela leur paraît d'un comique irrésistible, cette chute des hautains la Roche du Montcaïson en quenouille, et bourgeoise encore. Je ne puis retenir mon indignation.

— Vous êtes sans cœur, dis-je, cette pauvre vieille femme souffre le martyr.

— Bah! dit Mano bouleversée, chansons que tout cela! puisqu'elle aimait tant sa famille, elle n'a qu'à être heureuse tout simplement puisqu'elle la retrouve. Après tout, fille ou garçon, noble ou roturière, c'est son sang!

— Mano, dit Catherine amusée mais attendrie, vous jugez en bonne grand'mère et vous oubliez tout un monde d'idées.

— Que je ne comprends pas, que je ne comprendrai jamais, grâce à Dieu!

Le cri de Charles emporte toutes les discussions philosophiques :

— Le Montcaïson est à nous! vivent les Tramères.

C'est évidemment le nœud de la question pour nous, et l'allégresse la plus sincère emplit tous les cœurs, même celui de Gilberte.

— Il ne faut pas leur en vouloir, me dit papa, rajeuni lui-même. Ne t'offusque pas de leur gaité, ma pauvre petite. C'est là réaction inévitable après le terrible émoi des jours passés.

— Père, je le comprends, mais cette pauvre vieille demoiselle souffre tant.

— T'en fais pas, promettent les jeunes, on saura se tenir, nous, va.

— Et même mieux qu'elle, nous dit Gervaise, hautaine. Elle nous a écrasés de sa victoire supposée, nous ne lui rendrons pas blessure pour blessure, sois tranquille. On ne lui parlera de rien et la vie va reprendre comme avant ce curieux intermède.

— Mais, dis-je, vous oubliez la petite fille.

A ce nom, ils s'arrêtent tous, un peu saisis. Mano soupire :

— Pauvre petite, c'est elle, évidemment, la victime de l'événement.

— Que va-t-on faire d'elle? demandent les serpents très intéressés. Sa tante la gardera, sans doute.

— Mais elle ne peut pas, dis-je vivement, à cause de nous. Le contrat avec papa stipule qu'on la nourrira, elle, mais pas d'autre.

— Alors, on va la renvoyer? et où? et à qui?

Les questions s'entrecroisent. Les visages se rembrunissent.

-- Après tout, dit Mano d'un ton qui veut être dégagé, elle reprendra sa vie comme avant et, à son âge, elle ne peut comprendre la souffrance.

— Heureusement, soupire-t-on.

Midi sonnante nous ramène vers la salle à manger. Charles chantonne :

— C'est nous qui sont les barons!

— Tais-toi, Aspic, commande Mano, vous êtes tous plus fous les uns que les autres.

Et, pointant un index vengeur vers Gilberte :

— Quand je pense que celle-là trouvait je ne sais quel chic américain à ce pauvre petit garçon de banque sans sou ni maille.

On rit au nez de Gilberte, mais elle-même sourit de sa méprise sans trop la défendre.

— Mais, dit-elle, c'était de la bienveillance, uniquement. On m'avait annoncé à cor et à cri un authentique descendant des la Roche. Je m'évertuais à lui trouver quelque chose de bien. Au fond, il n'est pas trop mal pour un petit employé.

M^{lle} de la Roche m'a dit que les amis de la pauvre Marie-Amélie étaient de fort honnêtes gens, mais aussi pauvres d'argent que riches d'enfants. L'aîné gagne déjà sa vie depuis plusieurs années dans un mince emploi, et c'est lui qu'on a envoyé avec la petite orpheline. J'ai pu donner tous ces détails à ma famille et leur expliquer aussi que le jeune homme est allé à la ville voisine chercher l'enfant et qu'il va la ramener sans tarder.

Ainsi, bientôt, la dernière descendante des hauts et puissants barons de la Roche du Montcaison va rentrer dans le château de ses ancêtres... pour apprendre que son unique parente ne peut la nourrir et qu'il faut repartir bien vite vers la misère et l'abandon.

Que fera-t-on d'elle là-bas? On la placera sans doute dans quelque institution charitable, on lui apprendra un métier...

— Pauvre petite, soupire papa. Ah! si j'étais plus riche...

— Ah! dit Mano avec âme, ce petit morceau de bébé eût été bien plus agréable à garder que sa tante.

— Hélas, dit papa, la solution de ce problème me paraît si cruelle que je n'ose y penser. Décidément, la vie a de ces retours à l'amertume desquels je ne m'habitue pas.

— Eh, mon Dieu, dit Mano, elle nous tourmente assez nous-mêmes, la vie, sans que nous y ajoutions les malheurs de l'humanité tout entière. Oublions cette petite, puisque nous ne pouvons rien pour elle, et songeons aux nôtres.

Mais après cet étalage d'une sagesse élémentaire, je l'entends qui soupire.

Aucun de nous n'est gai, d'ailleurs, et Charles, toujours l'orateur public, résume la pensée générale :

— Si on m'avait dit que je ne serais pas fou de joie le jour où le Montcaison nous revient pour toujours !

Les heures se traînent. Bien qu'on affecte l'indifférence, souvent les regards fouillent l'avenue. On guette l'arrivée d'une voiture. Chacun attend.

Un peu avant quatre heures, un pas lourd se fait entendre et nous voyons apparaître un vrai fantôme : M^{lle} Gillonne hagarde, le regard au loin.

D'un seul geste, les trois serpents avancent le meilleur fauteuil et, autour d'elle, le cercle se resserre. En face d'elle, Mano la regarde, et ce n'est plus du tout l'inimitié habituelle, ce n'est plus la châtelaine hautaine et la bourgeoise agressive.

Envisageant cette scène, j'aurais cru que l'une aurait dit :

— Eh bien, vous triomphez !

Et que l'autre, immédiatement, aurait riposté :

— Le Ciel nous devait cette revanche.

Mais pas du tout, dans ce choc de la vie, ironique et inattendu comme la vie elle-même, il n'y a plus que deux vieilles femmes anxieuses.

Et Mano réagit à sa façon virulente.

— Allons, ne pensez qu'à la joie de revoir la dernière des vôtres.

— Je n'ai pas un morceau de pain à lui donner. Alors !

— Alors, vous allez la rejeter ?

— Préférez-vous que je mendie auprès des vôtres ? Non, il ne sera pas dit que la dernière des la Roche devra son pain à des étrangers. Je vais écrire à des amis, remuer ciel et terre. On verra bien.

— A la bonne heure ! s'écrie Mano, défendez-vous, voyons. Défendez-la.

A cet instant, Titi ébouriffée se précipite dans le salon.

— La voilà. J'entends la voiture.

Cette fois, nul pouvoir ne nous retient. La voiture est à peine arrêtée au pied du sentier que nous l'entourons. Le malheureux jeune homme qui l'occupe descend, tout ahuri d'un pareil

accueil. Mais nous ne le regardons même pas. On s'arrache le petit paquet blanc qui gisait sur la banquette.

Et les exclamations s'entrecroisent. Mano s'es-souffle à nous dire :

— Taisez-vous donc, vous l'ahurissez, elle va hurler d'effroi, cette petite.

Elle ne hurle pas du tout, elle nous sourit; elle est délicieuse, pas du tout effarouchée; elle a un visage maigre et brun, de grands yeux confiants, des boucles courtes; elle n'est pas jolie et elle est mieux que jolie, si étrange, délicate et fine, une petite princesse déguisée. Sa robe est pauvre et mal faite, ses souliers déformés; un maigre manteau déteint l'habille de travers. Mais la grâce de son sourire emporte tout.

On se la passe de mains en mains, on l'embrasse, elle se laisse très bien faire et même, ô surprise, elle nous parle en très bon français.

— On est arrivé chez moi, dites ?

L'accent est chantant, délicieux comme toute la petite personne. Mais la question nous navre. Ainsi elle comprend, elle est au courant de la situation. Sans doute, là-bas, on lui a fait mille promesses merveilleuses; on lui a parlé du beau château, de la famille, de la fortune qui l'attendait ici, et elle tend ses mains, innocentes comme son cœur.

Et tout à l'heure on va la remballer comme un paquet inutile, la renvoyer vers l'inconnu... Nous nous regardons tous. Déjà des yeux se mouillent, Mano se détourne, mais notre benjamine, Sybille, a un cri du cœur, un appel vers le secours.

— Papa, allons voir papa !

J'ai pris la fillette dans mes bras et nous allons, nous courons plutôt vers le salon du Roy. On pousse la porte avec fracas, on entre en trombe. Papa et M^{lle} de la Roche sont là, émus, gênés.

— La voilà, disent les serpents impétueux, elle est encore plus adorable que tout ce qu'on pouvait imaginer. Maintenant, renvoyez-la, si vous osez.

M^{lle} Gillonne a mis les mains sur son visage livide.

— Non, dit-elle farouche, je ne puis la voir. C'est un remords vivant pour moi. J'ai remué ciel

et terre pour la retrouver et je n'ai rien à lui donner. J'ai fait son malheur. Sans moi...

— Sans vous, elle ne serait pas au Montcaïson, dis-je, posant la fillette sur ses genoux.

— Le Montcaïson n'est plus à moi !

Et, de nouveau, la question nous étreint, plus angoissante. Alors Mano explose :

— On ne va pas la renvoyer quand même, voyons, ce serait absurde. On essaiera, on se retournera; allons, Jacques, vous êtes un homme, toi, Catherine la savante...

Elle nous implore tous. Et le terrible combat déchire nos cœurs.

— Monsieur, dit faiblement M^{lle} de la Roche, le pain que je mange pourrait se couper en deux... Mais non, je ne mendierai pas...

Les serpents ont un cri :

— Nous mangerons moins, nous.

Charles aussi s'en mêle :

— Une mauviette comme ça, voyons, ce n'est pas une affaire. Sur dix assiettes, on peut bien rogner de quoi garnir la onzième.

— Et puis, conclut malicieusement Gervaise, on ne sera plus treize au Montcaïson !

— On la garde, on la garde.

Ce cri d'allégresse emplit le vieux salon. Papa peut enfin parler.

— On va toujours la garder provisoirement, dit-il. Nous aviserons ensuite.

Je n'oublierai jamais le regard de M^{lle} Gillonne.

Déjà mes sœurs s'empresstent autour de l'orpheline.

— Mais enfin, dit Mano, si vous me laissez la voir un peu. Viens à moi, petite.

Simone la pose à terre, elle fait quelques pas, et la vérité éclate.

Elle est boîteuse, la pauvre enfant, son mince corps débile chancelle sur des jambes inégales. C'est attendrissant et douloureux. On dirait un oiseau blessé qui volète.

— Quel malheur ! s'écrient quelques-unes.

— Elle peut guérir, assure derrière nous une voix inconnue.

On se retourne vivement et l'on s'aperçoit enfin que le pseudo Jacques-André est là. Il nous avait suivis. Il tient à prendre décharge de son « colis » encombrant.

C'est un beau garçon tout jeune, plutôt vul-

gaire. Je ne comprends pas comment Gilberte avait pu voir en lui la moindre apparence de distinction quelconque. Il paraît un peu intimidé par tant de monde, pòurtant il répond sans hésitation à nos questions.

— Oui, la petite fille peut guérir. Le médecin là-bas disait qu'elle était encore assez jeune pour la mettre dans le plâtre et la redresser.

— Pourquoi ne l'avoir pas fait? demande sévèrement Mano. Enfin, il n'est peut-être pas trop tard encore. On avisera.

A ce mot, le jeune voyageur comprend sans doute que la cause est gagnée. Il a dû passer par de pénibles perplexités depuis la veille, car son visage s'éclaire en nous disant, avec un bon sourire :

— Je vais vous donner les papiers et les bagages. Je voudrais bien repartir tout de suite.

Et, sans attendre de réponse, il dépose un portefeuille dans les mains de papa. Sans doute a-t-il mission expresse des siens de ne pas ramener l'enfant, car il n'écoute aucune de nos propositions hospitalières. Il nous remercie assez correctement et, vingt minutes après son arrivée, il repart très vite, disant à peine adieu à la fillette.

— Cela s'appelle s'éclipser, dit Mano au milieu des rires.

Car on rit maintenant. Il semble que de l'orage passé sur le Montcaïson il ne reste que la détente et cet oiselet tombé du nid.

M^{lle} Gillonne a peine à parler. Elle a voulu remercier papa, mais il lui a dit très simplement :

— Je n'ai fait que ce qu'exigeait la situation pressante. Dans quelques jours, votre ami et conseiller M. Marfont sera là et sa sagesse nous aidera. En attendant, il y a tout simplement un enfant de plus au Montcaïson.

X

Les jours qui suivirent marquèrent une ère nouvelle dans notre vie. Non seulement nous jouissions délicieusement du calme après la tempête, mais la présence de Ginette parmi nous était un élément de bonheur de plus.

— Cette petite est vraiment attachante, me dit un soir papa.

Nous nous reposions tous deux sous la tonnelle. Dans la cour les enfants s'amusaient et leurs cris joyeux montaient jusqu'à nous. Papa semblait rajeuni de dix ans.

— Elisabeth, me dit-il, je crois que nous avons enfin fait pacte avec la tranquillité. Vois comme l'avenir s'éclaircit pour nous. Charles et Gerlaise sont guéris, cet hiver ils reprendront leurs études, puisqu'ils pourront supporter l'internat. Nous garderons longtemps encore les petites, Catherine est un si bon professeur. Grâce à l'économie qu'elle me fait réaliser en s'occupant de ses sœurs, je pourrai très certainement offrir un séjour en ville cet hiver à elle et à Gilberte.

Je réponds d'une voix incertaine :

— Il est clair que Gilberte admettra difficilement un second hiver à la campagne.

Ma voix enrouée donne le change à papa.

— Et toi? me dit-il tendrement. Ton tour ne tardera guère maintenant. Puisque le Montcaïson nous reste, je vais écrire à Pierre Debas, tu veux bien, n'est-ce pas?

— Oh, non, papa, pas encore, dis-je précipitamment, comprimant mon cœur qui bat trop fort.

— Pourtant, tu ne peux faire attendre éternellement cet excellent garçon! quelle raison lui donner, puisque nous sommes acclimatés et que notre chère maison nous reste?

Vite, trouvons une raison.

— Je voudrais savoir ce qu'il adviendra de Ginette, alléguai-je.

— Cette question ne te retiendra pas longtemps, m'assure papa. Tu sais que j'avais écrit toute l'aventure à M. Marfont, et il m'a répondu qu'il hâtait sa venue aux *Aubépines* pour nous entendre au sujet de l'enfant. Je devine en lui l'intention de faire quelque chose pour cette petite afin de rassurer sa vieille amie.

— Il aura fort à faire, murmurai-je.

M^{lle} Gillonne, en effet, ne se remet pas du coup qu'elle a reçu si inopinément. Elle reste accablée, regarde à peine Ginette et ne répond plus aux taquineries de Mano. Cela commence à devenir inquiétant. La chute de la chimère tant aimée l'aurait-elle atteinte aux sources mêmes de la vie ? Il me semble qu'elle décline.

— Bah ! me dit Mano un soir que je lui fais part de mon pressentiment, c'est une vieille fille, et c'est tout dire. Elle ne vivait que par l'orgueil, elle s'est pétrifiée en lui. Quand je pense qu'elle ne regarde pas cette délicieuse petite ! C'est abominable.

— Mais non, défend Catherine, pour moi je crois qu'elle a du chagrin tout simplement. Elle sait qu'elle ne peut rien pour cette enfant et souffre durement. Peut-être M. Marfont arrangera-t-il...

Et tout le monde, maintenant, attend M. Marfont comme le sauveteur miraculeux.

Et M. Marfont ne paraît pas.

Pourtant, les vacances parlementaires sont commencées. De plus, la date à laquelle il arrive invariablement aux *Aubépines* est dépassée. Son régisseur se désole et vient apporter ses plaintes à papa.

Que se passe-t-il donc ?

— Savez-vous, nous dit un soir, en aparté, Gerlaise la perspicace, M. le sénateur est perplexe tout simplement. Il redoute le ridicule d'un âge si disproportionné avec celui de notre sœur. Et puis, je crois que ce brillant orateur, cet ex-ministre tant de fois décoré n'est qu'un timide en matière féminine. Il n'ose s'avancer, il faudrait que Catherine fasse le premier pas.

— Horreur ! m'écriai-je sincèrement.

Mes deux sœurs me rient au nez.

— Ah! sainte Elisabeth, soupire Gervaise, il est heureux que tu n'aies pas la maridole chère à Mano. Ton fiancé, si jamais tu te décidais à en prendre un, devrait ne t'adresser la parole que muni d'un certificat de toutes les autorités, et encore craindrais-tu de faire mal!

Elles rient très gaîment, très gentiment aussi, et moi je penche, sur une petite robe, une rougeur qu'elles ne comprendront pas.

Gervaise change tout à coup de sujet.

— J'ai reçu ce matin une lettre de mon charmant parrain. Et je vais lui répondre d'une bonne encre. Il n'est pas encore au courant du dénouement de notre aventure et nous croit menacés de quitter le Montcaïson. Savez-vous bien ce qu'il ose me proposer? d'aller habiter avec lui, tout simplement. Rien que cela. Me voyez-vous huit jours en tête-à-tête avec le vieux grincheux? La maison entière en volerait en éclats.

— Mais c'est une excellente proposition, disons-nous tout de suite, Gilberte et moi.

Gervaise nous regarde de travers.

— Pourquoi donc le détestes-tu tant? demandai-je. Il est très bon pour toi. Il t'accable de cadeaux, c'est presque de l'ingratitude de ta part.

— C'est sa faute, dit Gervaise, les joues en feu. Jugez-en un peu. Oh! cela remonte à très loin, j'étais bien jeune encore, mais déjà je comprenais. Or, à ce moment-là, sincèrement, je l'aimais de tout mon cœur. Mais un jour, je ne l'oublierai jamais, j'étais dans son bureau et je m'amusais avec lui comme un bébé avec son papa. Survint un ami qui lui dit : « Combien cette petite vous aime ». Il répondit par ce rire cynique qui m'entra dans le cœur pour ne plus en sortir : « M'aimer? allons donc, ce qu'elle aime ce sont les joujoux, les bonbons, les cadeaux que je lui prodigue. Ah! elle est très femme, allez, et je crois qu'elle a déjà supputé mon héritage. » Et il ricanaît, il ricanaît.

— Bah! dis-je, c'était une boutade. Tu ne peux lui vouloir d'une chose si lointaine et bien oubliée assurément.

Gervaise secoue énergiquement sa fine tête volontaire.

— Il n'a pas oublié, je lis toujours dans ses yeux moqueurs la même pensée, et cela me met hors de moi.

— Moi, je suis de l'avis d'Elisabeth, dit Gilberte, tu prends les choses trop au tragique. Ce n'est qu'un malentendu entre vous, et tu aurais tort de repousser sa proposition, si vraiment elle est sérieuse.

Tente une expérience loyale. Essaie de t'habituer à lui quelque temps. Tu t'en iras, si tu ne peux résister. Tu n'es pas mariée à lui, après tout.

— Grâce à Dieu, dit la petite, avec âme.

Un bon rire nous échappe. C'est la fin de la discussion. Gervaise conclut :

— L'expérience est inutile. Je préfère être une étudiante pauvre que l'héritière présomptive enchaînée au parrain grincheux.

Et elle jette au fond du tiroir la lettre dédaignée.

Je n'insiste pas. Gervaise n'est pas de celles qu'on peut heurter de front.

Maintenant, ce sont les vacances, le merveilleux mois d'août, tout en ardeurs dorées au dehors, en fraîcheur reposante dans les grandes salles. Le vieux Montcaïson nous paraît plus charmant que jamais, maintenant que nous le savons à nous pour toujours. Papa, lui-même, redevient presque enfant au contact de notre joie. On dirait que la venue de Ginette parmi nous nous a tous ramenés dix ans en arrière. Cette petite fille est le centre de la maison. On n'entend que rondes et chants joyeux.

Seule M^{lle} Gillonne reste lugubre, accablée. Elle se courbe tous les jours davantage, on dirait que son esprit vacille comme une lampe agitée par le vent.

Elle nous abandonne complètement Ginette, et ce n'est point là marque d'aversion, mais un détachement absolu. On dirait que la vieille demoiselle a rompu tous les liens qui la retenaient à la vie. Un soir, pourtant, un éclair de l'ancienne vivacité est revenu nous donner l'espoir. Charles se prit à dire tout à coup :

— Mais on ne sait rien, en somme, d'Arnaud-René, le cousin germain des autres. Il est peut-être vivant. On pourrait tenter des démarches.

M^{lle} Gillonne a vivement levé la main.

— Plus ce mot devant moi, je vous prie. C'est fini à tout jamais. J'accepte la volonté de Dieu. Les de la Roche mourront avec moi. Quant à cette

pauvre enfant que votre bonté a adoptée, il faut bien aussi que la Providence pourvoie à son sort, je ne puis plus rien pour elle.

Le soir même, M^{lle} Gillonne eut une syncope qui nous inquiéta fort. Cependant ce fut bref, et elle se remit. Le lendemain, elle reparut sur la terrasse. Elle montra même une certaine satisfaction en apprenant le retour de M. Marfont.

Car enfin, M. le sénateur a reparu. Il est depuis la veille aux *Aubépines*. On attend sa visite incessamment. Etant données nos relations précédentes si franchement amicales, il ne peut tarder à venir au Montcaïson.

Cependant deux jours passent sans l'amener, et je vois un certain étonnement poindre dans les yeux de mes sœurs. Seule Catherine paraît impassible.

— L'aurait-elle refusé secrètement? souffle Gervaise à Gilberte.

Ces deux-là s'amuseut comme à un film passionnant. Papa flotte dans des nuages bienheureux. Quant à Mano, elle a dû complètement abandonner toute espérance à ce sujet, car elle ne souffle mot.

Le dimanche vient, un très beau dimanche de fin d'août. La grande cour du Montcaïson est pleine de voix et de rires. Des robes roses volètent de toutes parts. Par un hasard assez rare nous sommes toutes vêtues de cette même couleur gaie, depuis cet « atome » de Ginette jusqu'à l'imposante princesse Catherine! Et l'on a découvert un jeu merveilleux. Charles et les serpents transportent la chaise à porteurs où ils ont installé Ginette qui rit aux éclats. Nous l'entourons toutes, telle une cour, et c'est dans ce gai tapage que tombe tout à coup, imposant et légèrement gourmé, M. Jean Marfont, sénateur, ex-ministre, décoré, etc., etc., etc...

Les rires s'arrêtent net; je ne sais quel vent a passé qui nous glace. Seule, Catherine, très jeune ce soir-là, un sourire éclairant son beau visage, garde toute sa liberté d'esprit et, ouvrant la porte de la chaise, elle s'empresse de présenter, en termes pompeux, la nouvelle baronne de la Roche du Montcaïson.

— Ah! dit le visiteur intéressé, c'est donc l'héritière? Vous l'avez gardée?

— La renvoyer!

Le cri de tous est vibrant. Il nous regarde avec des yeux singuliers. L'atmosphère de Paris n'est pas celle de la Roche, évidemment, et il nous comprend mal.

On lui dit gaîment :

— Bah ! une fille de plus. Cela complète le double quadrille.

Il se détourne, j'ai vu ses yeux luire singulièrement. A cet instant, papa arrive; il dit simplement :

— Eh bien, vous trouvez le petit troupeau augmenté? Quand on a déjà sept filles, on peut bien en adopter une huitième.

— Vous n'en aurez pas huit toujours, dit courtoisement M. Marfont.

On s'installe sous la tonnelle, et l'on discute le sort de la pauvre Ginette. Les serpents la serrent jalousement entre elles, Charles a l'air prêt à mordre qui voudrait nous la prendre, et M. Marfont constate, comme à regret :

— Inutile de chercher à vous l'enlever, n'est-ce pas?

Le rempart des robes roses se resserre. Nous faisons bloc devant ce riche, ce puissant, qui voudrait nous prendre plus pauvre que nous. Et subitement il paraît plus âgé, plus imposant, plus homme d'Etat, en face d'une bande de jeunes filles. Il a l'air d'avoir quarante ans de plus que Catherine.

Sa voix mesurée nous prêche la sagesse. Il parle de mesures prudentes, d'avenir incertain. Notre cri victorieux le domine.

— Nous l'aimons. Elle sera pauvre avec nous.

Alors il se tourne vers papa, vers Mano, cherchant le secours. Et c'est la débâcle complète.

Mano paraît une poule défendant son poussin, et papa déclare :

— Traitez-moi d'imprudent, de fou qui aggrave la situation difficile de sa famille. Mais je ne puis rejeter cette petite dehors.

— Alors, dit M. Marfont, il ne me reste qu'à abandonner mes démarches. Je comptais la placer dans un orphelinat...

Il s'arrête devant notre indignation, aussi sincère que mal polie. Alors il rougit ou presque, lui, le riche, devant ces pauvres qui ne calculent pas, eux, et il conclut cordialement :

— Eh bien, que la Providence vous bénisse ! Je vais seulement intervenir pour les démarches officielles, et je m'assurerai en même temps si cette petite n'a point laissé là-bas quelques intérêts, si minimes fussent-ils, qui pourraient vous être utiles.

Ce fut à ce moment seulement que M^{lle} Gillonne arriva. Elle ignorait encore la présence de M. Marfont dans la maison. Du plus loin qu'on la vit, les enfants coururent à elle, criant à tue-tête :

— Elle est à nous, elle nous reste.

M^{lle} de la Roche ne répondit rien. Sa maigre taille s'était redressée, ses yeux brillaient comme autrefois. Elle salua d'un peu haut le visiteur, et sa voix reprit la verdure de jadis.

— Eh bien, dit-elle, que pensez-vous de cela, Jean Marfont, puissance moderne ? En face de ce douloureux problème, votre âme de financier a calculé la plus minime perte possible. Mais, eux, ils ont donné tout de bon cœur. Ah ! ces vieux murs parlent encore de générosité et de grandeur d'âme, puisque...

— Puisque vous êtes là, Mademoiselle, dit-il courtoisement incliné.

Elle salua l'hommage d'un triste sourire ; puis, tout de suite, elle redevint la vieille femme cassée qui se détache de tout, et elle dit seulement :

— Épargnez-moi les détails si cruels pour moi. Ce que fera M. Tramières sera bien, cela me suffit.

Et elle s'éloigna, courbée, les yeux à terre.

— M^{lle} de la Roche est bien changée, nous dit le sénateur.

— Pensez donc, nous dit Mano avec un regret visible, elle ne me contredit même plus !

— C'est très mauvais signe évidemment, reconnut M. Marfont avec un éclair de son ancienne gaieté.

Mais tout de suite il redevient le visiteur un peu distant, dont l'aspect inaccoutumé nous a déroutés tout à l'heure. Il part assez vite d'ailleurs, annonçant qu'il va quitter les *Aubépines* pour une station thermale en renom. Il paraît fatigué, peut-être est-il souffrant encore, et son changement vient-il de cette cause ?

Comme il va s'éloigner, papa lui demande si réellement Arnaud-René a disparu, ainsi que le croit sa tante. M. Marfont paraît convaincu du fait ;

mais alors, on lui objecte la lettre où l'avocat Laurane contait que des officiers de la garnison l'avaient connu au Maroc.

— C'est une erreur, nous dit le sénateur très sûr de son fait, on a confondu avec son cousin, l'oncle de la petite Ginette qui était en effet officier dans la Légion étrangère. Arnaud-Henri-René est mort en bas âge. La famille est définitivement éteinte.

On se sépare sur ces mots. Il est tard déjà, l'ombre monte.

M. Marfont quitta les *Aubépines* deux jours après, sans nous avoir revus. Et le mois de septembre passa tout entier sans nous apporter de ses nouvelles. Il disparut tout à fait de notre horizon, lui et toutes les folles fantaisies inventées par mes sœurs.

On célébra joyeusement l'anniversaire de notre arrivée au Montcaison.

— Un nouveau bail avec le vieux château, me dit gaiement Gervaise. Sais-tu que je suis bien décidée à ne pas le quitter, puisque papa n'a pas encaissé mon refus à la proposition de parrain? Oh! non, plutôt un nouvel hiver à la Roche. Il ne m'effraie pas du tout. Nous serons aussi nombreux que l'an passé. Charles n'est pas assez costaud, a dit le médecin à papa, pour qu'on lui permette l'internat. Catherine dédaignant ses prétendants ou dédaignée par eux, Gilberte qui n'en trouve pas, toi qui n'en veux pas, nous pourrions fonder un chapitre de chanoinesses.

Malgré cet austère pronostic, notre seconde année commença bien. Octobre fut aussi doré et charmant que le précédent.

Le grand événement de cette époque si douce fut le « plâtre » de Ginette. Le médecin du village voisin ayant affirmé que son cas était guérissable, papa et M^{lle} Gillonne se décidèrent à la lui confier, et notre gentil petit oiseau fut mis en cage pour quelque temps. Ce fut d'abord un gros chagrin pour elle, mais elle avait tant de femmes de chambre, suivantes, berceuses, promeneuses, qu'elle reprit tout de suite sa gaieté. Et puis, les longs bras et les jambes non moins longues de l'Aspic étaient sans cesse à sa disposition. Tant et si bien que Ginette fut la plus heureuse enfant du monde pendant son immobilité forcée.

Elle nous aimait tous tendrement; c'est réelle-

ment la nature la plus douce, la plus aimable que l'on puisse rencontrer. Nous nous attachons à elle toujours davantage. Elle a des mots charmants pour nous remercier. Je ne puis comprendre comment son unique parente, M^{lle} de la Roche, ne s'est pas passionnément éprise d'elle.

Pauvre M^{no} Gillonne, à peine une ombre à présent. Elle semble flotter dans ses vêtements, trop larges. Je crois que sa vue baisse aussi. Elle ne parle plus guère. On la trouve toujours dans ce même recoin de terrasse où le beau soleil couchant tiédit les pierres. Mano, elle-même, la soigne comme un enfant et réclame sans cesse qu'on installe à nouveau le fameux poêle si précieux l'an passé.

Mais l'hiver semble vouloir nous fuir cette année. Novembre commence en beauté. Les jardins sont encore pleins de fleurs. Le cimetière n'est qu'un vaste bouquet.

Petite Ginette donne des signes évidents de guérison. Bientôt l'on changera son appareil pour un autre plus léger. Elle a grandi, elle s'est fortifiée.

Ce soir, Charles et les serpents, rangés autour de sa voiture d'infirmes, s'amuse à je ne sais quel jeu très drôle. On entend son doux rire parmi les autres.

— Bientôt, elle courra comme eux.

J'ai pensé tout haut. Une voix cassée me répond :

— Vous lui avez rendu ses ailes.

M^{lle} Gillonne est là, recroquevillée sous sa mante. Elle est si diminuée, si affaiblie que mon cœur se serre. A celle-là personne ne pourra rendre les ailes. Elles sont à jamais brisées. Devine-t-elle ma pensée? Elle répond sourdement :

— La vie passe et nous pousse. Grâce à vous, il y aura toujours une goutte de notre sang dans les vieux murs quand je ne serai plus là... bientôt.

J'essaie de protester. Elle riposte, farouche comme autrefois :

— Pensez-vous que je tiens tant à la vie? Tout ce que j'aime est de l'autre côté.

Puis, plus douce :

— Cependant, Elisabeth, vous et les vôtres m'avez aidée aux heures cruelles. Et Dieu vous le rendra. Pas moi, je m'en vais.

Dans son manteau noir, appuyée sur sa canne, elle ressemble à une sorcière liseuse d'avenir.

— Entendez-les, entendez-les chanter et rire. Ah ! moi aussi autrefois, sur cette même terrasse... enfin Dieu l'a voulu. Et puis, petite sainte, écoutez-moi. C'est vous qui me remplacerez ici. Tous les autres partiront, vous garderez le foyer.

Mon secret me brûle les lèvres. Je vais lui dire qu'elle se trompe, que je partirai, la première peut-être de toutes les sœurs. Mais elle continue :

— L'âme du Montcaïson, ce sera vous. Ne craignez rien. Vous connaîtrez le bonheur plus que tous les autres, parce que vous serez toute à tous. Moi, j'ai été la vieille fille égoïste et fière qui n'a pas su aimer. Je vous méprisais tous quand vous êtes arrivés, mais vous aviez le cœur que je n'ai pas.

Je me tais, bouleversée. Elle continue, très bas :

— Donnez toujours, donnez sans mesure. C'est la loi divine.

Quelqu'un nous interrompit, et jamais nous ne devions reprendre cet entretien. Quelques jours plus tard, un matin, je la trouvais immobile dans un des grands fauteuils du salon. Se sentant souffrante, elle était descendue de sa chambre, cherchant du secours peut-être. Le froid la glaça.

Elle respirait encore quand nous la transportâmes sur son lit. Le médecin, le prêtre accoururent. Elle les reconnut à peine. Pourtant, elle parut comprendre les paroles de l'absolution. Elle dura deux jours encore, puis le souffle s'éteignit sur ses lèvres. La dernière des de la Roche du Montcaïson avait rejoint dans l'au-delà tous ceux qu'elle aimait.

Nous la pleurâmes sincèrement, même Mano, le tragique détachement de ces derniers temps ayant effacé toute animosité entre nous. Nous lui fîmes des funérailles aussi solennelles que possible au village et nous suivîmes tous son cercueil, sauf sa seule parente, Ginette, inconsciente de ce départ.

Ce fut un jour lugubre. Le temps s'était mis à l'unisson des événements. Il pleuvait, un vent violent soufflait, l'église était glaciale. Au cimetière, des torrents d'eau nous empêchèrent de voir le pauvre cercueil descendre dans le vieux caveau.

Mon cœur se serrait douloureusement. Il me semblait avoir perdu une amie bien chère, presque une autre moi-même. Je dus faire effort pour secouer cette impression absurde. Je ne mourrai pas vieille fille isolée, moi, et, quand on m'entertera, d'autres que des étrangers pleureront sur ma tombe. Une maison, un mari m'attendent, la chère petite maison des remparts. Bientôt peut-être, pour la rejoindre, quitterai-je à jamais le Montcaïson.

Il nous paraît immense et désert quand nous y rentrons, le vieux château où, l'an passé, M^{lle} Gillonne nous fit un si singulier accueil. Nous devrions nous sentir mieux chez nous, maintenant que son ombre a disparu. Et, cependant, nous la cherchons partout. Nous hésitons avant d'entrer dans sa chambre déserte et souvent nos yeux se tournent vers sa place vide.

Le premier soir après l'enterrement, comme j'entrais dans le salon du Roy, je vis Mano immobile, son tricot sur les genoux. Elle leva sur moi des yeux rougis.

— Enlève cette chaise, me dit-elle d'une voix étouffée, et que personne ne prenne cette place.

Mais, à cet instant, la porte s'ouvrit toute grande. Les serpents préparaient la route à l'Aspic portant Ginette dans ses bras. Et tout s'effaça devant le soin de choisir le meilleur coin à la petite fille. Ce fut justement celui que sa tante avait adopté, et Mano qui, tout à l'heure, en détournait son regard, sourit en voyant le doux visage rosé à cette place.

Boudeuse à son habitude, chagrine et pourtant amusée, Mano nous dit :

— Le roi est mort, vive le roi.

Ce n'était qu'une petite reine bien faible et indigente, mais le royaume de nos cœurs lui appartenait tout entier.

XI

Notre nouvel hiver commença par une réclusion complète. Comme l'an passé, le vent et la pluie firent rage. Au lendemain de l'enterrement de la châtelaine nous fûmes cloîtrés. Et cette fois, Gilberte le prit tout à fait au tragique. Elle en vint à regretter tout haut la disparition des derniers la Roche avec une telle acuité que Mano retrouva sa verdeur pour lui répondre :

— Tu vas devenir plus insupportable que Toino, assure-t-elle.

Car Toino est toujours là, bien entendu, mais ce n'est rien que l'ombre de Toino. La mort de sa maîtresse l'a complètement démoralisé. Son insolence dépasse les limites de la raison. Il passe la moitié de ses jours blotti au coin du feu, terrorisant Titi. On parle de le faire admettre dans un asile. Mais comme, à part l'intempérance du langage, il n'est pas gênant, on hausse les épaules et on le supporte. Il ne désarme même pas pour Ginette, en laquelle il refuse absolument de reconnaître la dernière descendante de la noble famille, son idole. Le nom de Bernard a tout effacé.

Novembre s'achève. Gilberte a fini par attendrir papa, et il est décidé qu'elle ira passer le mois de janvier en ville, chez des amis. Catherine et Gerlaise la rejoindront les huit derniers jours. Décembre commence donc pour nous dans la palpitante question toilette, mes sœurs préparent leur rentrée dans le monde. Le salon du Roy ressemble à un magasin de modes. Robes, chapeaux, manteaux encombrant tous les sièges. Cela fait mieux passer les tristes jours de grand froid.

Un beau matin, nous nous réveillons sous la neige. L'an passé, elle ne parut guère, maintenant elle prend sa revanche. A perte de vue, tout est blanc. Et le froid qui augmente, glace ce beau

tapis. L'autobus passe encore sur les routes, grâce à un chasse-neige qu'on a promené dès le premier jour; mais, si de nouvelles couches tombent, le col qui mène à notre vallée deviendra impraticable.

En temps ordinaire, cette nouvelle aurait mis à l'envers les nerfs de mes sœurs. Mais les chiffons les absorbent au point qu'elles oublient le dehors. Un soir, pourtant, elles ont voulu boire un bol d'air pur, suivant l'expression de Gervaise, et elles sont parties sous la conduite de l'Aspic. En leur absence, je travaille seule dans le salon du Roy. Papa survient et s'assied en face de moi.

— Petite, me dit-il après un long silence, voici, je crois, le moment de songer enfin à toi. Le Montcaison nous est acquis, tes sœurs s'habituent, la pauvre M^{lle} de la Roche n'est plus là pour tourmenter grand'mère. Nous pourrions nous passer de toi. Je vais écrire à M. Debas.

Mon cœur se prend à battre bien doucement. Vous avez raison, cher papa, les difficultés se sont aplanies devant nous. Je puis, sans remords, m'envoler vers le bonheur. Je dis pourtant :

— J'aurais aimé ne pas passer avant mes sœurs. Que vont-elles dire ?

Puis plus bas encore :

— Père, je le connais si peu en somme.

— Très simple, dit papa. Je vais lui écrire et tu suivras tes sœurs en ville pendant leur séjour. Là, tu le verras un peu chez nos amis et, au retour, il viendra ici.

Je donne mon consentement à tous ces arrangements, mais, je ne sais pourquoi, je prie papa de ne pas hâter ses démarches. Mes sœurs, rentrant en coup de vent, arrêtent sa protestation étonnée et, pour ce soir, le sujet est abandonné.

Combien plus le lendemain ! ah ! jamais je n'oublierai ce jour, un des plus fameux dans les annales de notre existence. Et je crois qu'aucun de nous non plus ne l'oubliera, sauf Ginette qui ne comprit rien à cette nouvelle tempête.

Je me souviens que nous étions installées de très bonne heure dans le salon, voulant utiliser les heures de clarté de ce jour si court. La neige ne tombait pas, tout était glacé, parfois un petit vent méchant soupirait sous les portes. Papa s'emmi toufla et nous dit avant de partir :

— Je vais jusqu'à la métairie du Bois (la plus lointaine du domaine); on dit que la neige va

recommencer cette nuit, je me hâte de faire cette course tant que le chemin est encore facile.

Il s'en alla sur ces mots et chacune prit son aiguille.

Le jour si court commençait à baisser quand Titi apparut, importante, un paquet de correspondance à la main.

— C'est le facteur, Madame, je l'ai trouvé au bout de l'allée et lui ai épargné de monter au château. Il s'est ensauvé bien vite, il dit que la neige va tomber plus fort que jamais et que lui ne viendra pas de longtemps.

— Charmante perspective, murmure Mano qui inspecte le courrier.

— Rien que des journaux pour nous, dit-elle dépitée, rejetant le paquet sur la table, une seule lettre pour votre père.

Silence. Souvent, depuis, j'ai pensé à ce grand calme qui, dans la nature, précède les cataclysmes. Jamais nous n'avons été si tranquilles qu'en ces quelques minutes.

Puis Simone relève la tête et notre sort se met en marche vers nous.

— Mano, dit-elle câline, on dirait que cette lettre a un timbre étranger. Donnez-le-moi, je vous prie, papa m'a permis de les prendre pour ma collection.

— Tu peux bien attendre, commence Mano, toujours grognon au premier mouvement.

Et le second est pour atteindre l'enveloppe.

Puis, tout de suite, un cri lui échappe.

— Qu'y a-t-il ? demande Charles effaré, sortant de son dictionnaire.

— Ah ! mon Dieu, gémit Mano.

Elle est si bouleversée que nous nous levons toutes.

— Êtes-vous malade ? s'inquiète-t-on.

— Eloignez-vous, dit-elle impérieuse, vous me cachez la lumière. Peut-être ai-je mal vu. Mais non, c'est bien cela, cette lettre est adressée à M^{lle} de la Roche.

— Eh bien, dit Catherine, cela prouve que le correspondant de notre pauvre amie ignore son décès. Mais cela ne doit pas vous donner une telle émotion.

Mano brandit toujours la lettre d'une main agitée.

— Ce n'est pas cela, dit-elle d'une voix entre-

coupée, l'adresse n'est rien, voyez, on a mis :

Mademoiselle de la Roche
chez Monsieur Tramières,
Château du Montcaïson.

Mais derrière, le nom de l'expéditeur ! ah ! j'en mourrai !

Charles saisit vivement l'enveloppe, et sa voix claironnante porte la stupeur dans tous nos esprits :

— Expédié par : Lieutenant de la Roche, tirailleur marocain.

— Arnaud-René, s'écrie tout le monde. Il est retrouvé.

— Mais comment c'est-il possible ? remarque une voix enrouée. M. Marfont disait qu'il était mort en bas âge !

— Il est ressuscité, essaie de gouailler une autre.

— Courez chercher votre père, dit Mano, retombée dans son fauteuil.

Il y a un moment de confusion indescriptible.

Papa tombe dans ce tumulte et, tout d'abord, n'y comprend rien. Chacun s'est précipité vers lui et lui conte l'histoire. Il finit par saisir la vérité dans ce concert de voix furieuses ou désolées, et alors je vois son cher visage pâlir d'angoisse.

— Qu'allez-vous faire ? dit impétueusement Mano. On doit absolument savoir ce que contient cette lettre. Hésitez-vous à l'ouvrir ?

Papa s'est ressaisi.

— Non, dit-il fermement, j'ai le droit d'agir comme tuteur de Ginette.

— Lisez vite, supplie-t-on.

La fameuse lettre lui revient, froissée par tant de mains impatientes. C'est miracle qu'elle ne soit pas déjà mise en pièces. Il fait sauter le cachet, et le silence soudain tombe sur nous. Puis la voix de papa dit, frémissante :

— Je crois qu'il n'y a guère de doute possible. Écoutez ceci :

Mademoiselle,

Le hasard me fait apprendre par des camarades de garnison que vous recherchez les derniers descendants de votre nom. Je crois que je suis l'un d'eux, le dernier peut-être. Un de mes ancêtres, Jacques-Adhémar quitta la France en 1830. Depuis, ma fa-

mille a beaucoup voyagé, erré plutôt, dans la région méditerranéenne. La fortune ne nous avait guère souri au cours de ces pérégrinations. Cependant, en 1875, mon grand-père, Robert-Louis-Henri, épousait une Italienne, fille d'un riche industriel. Il eut deux fils qu'il fit élever en gentilhommes. L'aîné, mon père, embrassa la carrière militaire, se maria à son tour avec une Française. Je fus leur unique enfant et, de bonne heure, influencé par eux, je choisis aussi le métier des armes, très fier de nos origines bien que ne portant que le nom de la Roche sans le titre de baron de Montcaison que nous savions appartenir au chef de la famille, je voulus entrer dans la Légion étrangère afin de redevenir ainsi un peu français. Mes parents m'encouragèrent dans cette voie. Ils faisaient même le projet de s'installer en France à la retraite de mon père. Mais, la mort les a enlevés trop tôt; mon père désirait beaucoup se rapprocher de sa famille française et m'avait inculqué ses sentiments. Nous avons perdu toute relation avec le frère de mon père à cause d'un mariage déplaisant. Nous savions cependant que, de ce mariage, était nés deux enfants, dont l'un un garçon l'aîné, était de mon âge. Il mourut tout jeune et je n'ai jamais pu savoir ce qu'était devenue sa sœur.

Voilà bien des explications pour une première lettre, mais j'ai tant entendu, Mademoiselle, parler de votre désir ardent de nous retrouver que je n'hésite pas à vous écrire. Je vais même faire mieux, à moins qu'une défense de votre part ne m'interdise cette démarche. J'ai obtenu un congé et je compte aller vous voir très vite, très heureux de saluer le vieux logis et la gardienne de nos traditions. J'espère bien ne vous causer aucun dérangement. L'ami qui m'a fait retrouver vos traces est actuellement en garnison dans la ville qu'habitait dernièrement le propriétaire actuel du château, ou tout au moins celui qu'on m'a désigné ainsi. Car je ne puis croire que vous ayez consenti à céder à des mains étrangères le domaine ancestral. Il doit être simplement votre locataire...

— Ça, c'est trop fort, s'écrie Mano. Ah! mais je vais lui montrer, moi, à ce petit jeune homme, qui est le propriétaire véritable.

— Hélas! dit papa avec accablement, ce peut-être lui, si, au terme de notre contrat, il me rembourse la somme versée.

Je renonce à décrire la soirée qui suivit. Jusqu'à une heure avancée de la nuit, nous restâmes au coin du feu, discutant à perdre haleine l'incroyable aventure.

Ainsi l'impossible était réalisé. Jacques-Adhé-

mar revenait sous la forme d'un de ses descendants. Plus de doute possible; cette fois, à moins d'un miracle, le Montcaïson, profané par notre présence, nous rejetait loin de ses murs.

Mon cœur se serra. Je restais accablée. Non seulement le chagrin de papa et l'inquiétude pour les miens me troublaient douloureusement. Mais une autre pensée encore m'angoissait : celle de ce pauvre cercueil à peine refermé, de cette fin dans la détresse morale après une déception affreuse, alors que quelques semaines à peine séparaient d'une aurore éblouissante celle qui était morte de regrets.

Oui, quelques semaines, quelques jours encore, et, si M^{lle} Gillonne avait pu les vivre, elle aurait vu se réaliser le rêve de toute sa vie. O profondeur incompréhensible des desseins de Dieu! peut-être avait-il voulu cette épreuve suprême afin que l'âme orgueilleuse retournât à lui, dépouillée de tout bien terrestre, purifiée par les larmes. A la lueur de la foi, l'événement s'éclairait..

Mais combien, humainement, il restait cruel.

Je n'étais pas seule à penser ainsi. Plusieurs fois, au cours de la soirée, des voix s'écrièrent :

— Pauvre M^{lle} Gillonne, que n'a-t-elle vécu deux mois encore!

— Eh, mon Dieu, oui, soupira Mano, au moins il y aurait quelqu'un de joyeux ce soir!

Bien des oreillers ce soir-là furent mouillés de larmes.

Le matin fut lugubre. Dès le réveil, on ne vit que mines allongées. Le reflet blafard de la neige achevait de nous donner un air spectral.

Les commentaires vont leur train toute la matinée. Bien entendu, le tapage habituel a repris. Les Tramières en émoi peuvent-ils être silencieux? Le salon du Roy bourdonne comme une ruche. La classe est abandonnée. Les serpents ont revêtu leurs chandails rouges pour exprimer la violence de leurs sentiments. Les grandes au contraire, dès une heure, pour se consoler sans doute, essaient leurs robes de bal. Cela fait diversion. Mano critique éperdument à son habitude. Ce rose est trop vif pour Gilberte, trop pâle pour Catherine, Gervaise a l'air d'une danseuse avec ces volants ridiculeusement courts. On riposte, on discute, on bataille et l'on oublie un peu. Au dehors la neige tombe à gros flocons, nous isolant

du monde. Papa s'est réfugié dans sa chambre où il doit geler malgré le feu que j'ai allumé dans sa cheminée. Ginette, allongée dans son appareil plâtré, regarde avec des yeux ravis mes sœurs aller et venir en costumes de fées. Heureusement que le poêle ronfle à plein tirage chassant le froid du dehors. Le salon du Roy, bien clos de tous nos paravents, semble une serre tiède, sans quoi nos sœurs risqueraient de prendre au moins un rhume.

L'heure est grave. Gilberte nous a dit très sérieusement :

— Foin des ennuis. La vérité est que, si nous sommes chassés du Montcaison, le mieux est de nous conquérir à chacune un royaume. Préparons nos armes.

Voilà pourquoi on procède à la répétition générale. Quoi qu'il arrive, dans un mois, on ira en ville, on dansera, on sera dans le monde. Il faut être belle. Catherine elle-même fronce le sourcil devant un pli de sa ceinture mal drapée. Gervaise, piquée de coquetterie, prétend encore raccourcir les fameux volants, et Mano indignée proteste.

— Trop court, beaucoup trop court, décrète Mano.

— Mais non, voyons, se rebiffe Gervaise impatientée. Coupe encore, Elisabeth.

— Cette petite est folle, s'écrie Mano.

Et c'est le moment que Titi juge propice pour ouvrir la porte toute grande et basouiller je ne sais quel discours confus.

— La porte, crie Mano, veux-tu bien refermer tout de suite, tu nous glaces.

Mais Titi ne referme pas et continue de bredouiller.

Et Mano, furieuse, crie plus fort.

— Va te promener, je t'avais défendu de venir, nous n'avons pas besoin de toi.

Le paravent qui nous protège a des oscillations inquiétantes. Mano explose.

— Vas-tu te sauver, vaurienne, tu nous fais attraper le coup de la mort.

— Je crois que je tombe mal, dit une voix étrangère.

Du coup nous nous arrêtons, pétrifiées. Seul, Charles, pris d'un pressentiment, s'élance et d'une main preste écarte le paravent.

Alors la vérité éclate à nos yeux consternés.

La porte est grande ouverte. Titi s'est sauvée, mais sur le seuil un étranger attend, interdit de l'accueil. Un grand jeune homme très brun, de bonne mine, enveloppé jusqu'au cou dans un pardessus moucheté de neige. Il a gardé son casque de cuir, seule coiffure possible en ce jour de frimas, et il nous apparaît tel un chevalier, parti pour la conquête d'un royaume. Ses yeux, de très beaux yeux très francs, très noirs, nous regardent avec une surprise bien compréhensible.

La pauvre Mano se remet assez pour demander d'une voix mal assurée :

— Qui êtes-vous donc, je vous prie?

Avant qu'il ait pu répondre, Charles lance lestement :

— Eh! c'est Jacques-Adhémar, parbleu.

Un gai sourire détend les traits du chevalier. Il redevient un gentil garçon moderne et riposte cordialement :

— Plus simplement, un petit-fils de Jacques-Adhémar.

— Ah! mon Dieu, soupire Mano, c'était donc vrai.

Voyant cette vieille dame à demi-pâmée dans son fauteuil, le jeune homme n'hésite pas.

— Ma tante, n'est-ce pas, M^{lle} de la Roche?

Et il s'avance vers Mano, attendant visiblement les bras tendus, peut-être le baiser maternel. L'imminence du danger remet Mano debout, ses forces revenues.

— Monsieur, vous vous trompez, dit-elle dignement, je n'ai aucune parenté avec vous.

Devant cette répudiation publique, tout autre perdrait contenance. Il reste seulement interdit un peu, ses grands yeux nous interrogeant avec une pointe de gaieté. Il est charmant, tout à fait sympathique, très français.

Et j'ai l'impression d'un conte délicieux, le chevalier égaré dans la tempête de neige qui frappe à la porte du vieux manoir pour rencontrer la vieille fée, sa marraine, et qui trouve à la place un essaim de jeunes filles.

Mais nous ne sommes pas dans le rêve, la prose fond sur nous bien vite.

— Me serais-je trompé? demande le voyageur. Je croyais être au Montcaïson.

— Vous y êtes, répondent toutes les voix.

— Mais, alors...

Il n'achève pas. Et Mano, surexcitée maintenant, déclare sans ambages :

— Alors vous auriez mieux fait d'arriver plus tôt.

Il ne frémit pas sous cet accueil. Il dit seulement :

— Je ne comprends pas.

— C'est dur à comprendre en effet, dit Mano amère, mais pour ma part je trouve que j'ai trop compris.

— Oh ! grand'mère, s'écrie Gilberte indignée, n'avez-vous pas honte ?

Elle oublie sa tenue étrange, elle proteste de toute son âme, ses yeux brillent, ses joues sont plus roses que sa robe. Elle est délicieuse, et devant cet avocat inattendu le visiteur doit sentir un courage indomptable remonter dans son cœur.

Catherine à son tour entre dans la lice, la belle Catherine un peu froide, mais superbe, et qui explique du ton le plus mondain :

— Excusez ma grand'mère, Monsieur, votre arrivée imprévue bouleverse toute la famille. Mais veuillez vous asseoir, mon père va descendre.

Désireuses de faire oublier l'étrangeté de notre accueil, nous nous empressons, les grandes et moi. Gervaise avance un fauteuil, j'ajoute du bois au feu. En revanche, les trois serpents se groupent autour de grand'mère : l'opposition au nouveau régime.

Comprend-il ce symbole, le gentil garçon qui s'excuse dans les termes les plus courtois de nous déranger ?

— Je désirais voir ma grand'tante, dit-il, et non point troubler toute une famille. M^{lle} de la Roche n'aurait-elle point reçu ma lettre ?

— Non, si, oui, c'est-à-dire...

La pauvre Mano s'agite dans son fauteuil. Elle a conscience de son incohérence et voudrait en vain rattraper quelques bribes de convenance. Mais elle est trop bouleversée, et puis les brillants yeux noirs ont un regard si direct, si impérieux. Mano s'accroche à une branche de salut.

— Mon gendre va descendre, assure-t-elle.

Et c'est si imprévu cet appel au secours vers une autorité si généralement méprisée qu'un fou rire échappe à toutes, surtout aux petites qui gesticulent à plaisir...

C'est très peu protocolaire, et cela devrait encore ahurir notre malheureux visiteur qui doit se demander si le château ancestral n'est pas devenu une succursale de Charenton. Mais non, pas du tout : il rit, lui aussi; il a l'air très amusé et cela achève la déroute de Mano. Elle décide d'une voix pointue :

— Les serpents sont tout à fait folles!

Cette fois, le pauvre garçon reste si interloqué, les yeux grands ouverts, la bouche bée qu'on n'y tient plus. Les derniers restes du décorum s'envolent. Gervaise, prise de fou rire, enfouit sa tête dans les coussins de Ginette; Gilberte et Catherine, elles-mêmes, font chorus. Quant aux inermes, les cascades de leur gaieté vont sûrement faire vibrer les énormes murs du vieux château.

— Pardon, Monsieur, murmurai-je, quand je me reprends, un peu honteuse de m'être laissée gagner par la contagion, ne croyez pas que le Montcaïson soit un nid de vipères. Les serpents, c'est tout simplement le nom familier de mes petites sœurs.

Il me regarde, amusé. Il doit avoir un excellent caractère, il répond très vite :

— Oh! Mademoiselle, ne vous excusez pas. Cela réchauffe, une gaieté pareille, et j'avais tant redouté un accueil solennel. Ma tante doit être très vieille France, et moi, j'aime si peu les cérémonies.

Je ne sais que répondre et je le regarde, ce bel Arnaud-René, ce dernier héritier du nom et du titre, encore plus charmant que ne l'avait souhaité sa pauvre vieille tante, et, une fois de plus, le regret me poigne de cette mort trop brusque, de ce départ à la veille même de la victoire.

Quelque chose de ce sentiment doit se refléter sur mon visage, car, soudain, il demande, un peu inquiet :

— Que se passe-t-il? ne la verrai-je pas?

Notre gaieté subitement se glace net. L'essaim des robes claires se resserre autour de Mano. Les regards se détournent. Je rassemble tout mon courage.

— Non, vous ne la verrez pas, dis-je : le bon Dieu l'a rappelée à lui.

Il reste un moment, atterré. Il ne sait que murmurer :

— Combien je regrette!

Mano explose une fois de plus :

— Ah! vous pouvez regretter en effet. Car cette heure, si elle avait pu la voir, aurait été pour elle la revanche de toute une vie de souffrances.

Un silence plane. Les traits du jeune homme se sont altérés. Il paraît visiblement touché et ne cherche pas à dissimuler son émotion. Mais tout de suite il se reprend et très correctement :

— Pardonnez-moi, Madame, dit-il, je regrette vivement d'être venu vous déranger d'une façon si inopportune, mais vous serez assez bonne pour excuser mon ignorance. Il ne me reste plus qu'à repartir.

— Repartir, dit Mano, oh! impossible par un temps pareil.

— Je suis bien arrivé, dit-il avec un faible sourire.

— Ce n'est pas du tout la même chose, décide la terrible vieille dame. On peut affronter la tempête et la neige quand on va vers l'espoir; mais après une déception pareille, jamais. Je ne le supporterai pas.

Il proteste, il paraît très décidé à ne plus nous importuner. Il est très bien élevé, ce jeune homme. Mano s'entête autant que lui.

— D'ailleurs, conclut-elle, vous êtes ici chez vous et nous ne sommes que les intrus.

— Mais oui, dit Gervaise, c'est vous qui pouvez nous mettre à la porte.

Il ne comprend évidemment pas.

— Il faut que vous restiez pour déchiffrer l'énigme, dit gaîment Gilberte, et, en attendant, permettez qu'on vous présente à votre petite cousine.

Il reste stupéfait devant Ginette qui lui sourit gentiment, pauvre innocente.

— Je ne connais pas cette enfant, dit-il.

— C'est la fille de Marie-Amélie, votre cousine, annoncent les serpents très maternelles.

Arnaud-René, ou quelque soit son nom, nous regarde avec des yeux essarés.

Heureusement que papa survient sur ces entrefaites, et je crois que le pauvre garçon doit être satisfait de trouver enfin un être raisonnable qui lui parle un langage lucide et lui explique en quelques mots l'écheveau compliqué.

L'entrevue a lieu devant nous, car on gèle, pa-

rait-il, dans la chambre de papa. Bien que nous nous soyons réfugiées dans l'embrasement de la fenêtre, nous pouvons entendre l'entretien et voir de nos propres yeux comment Arnaud-René de la Roche, baron du Montcaison et autres lieux, apprend qu'il est, s'il le veut, le légitime propriétaire du vieux château et du domaine. Papa, homme minutieux, étale sous ses yeux le contrat de vente où s'inscrit la fameuse clause.

Arnaud-René y jette à peine les yeux et repousse le papier.

— Pardonnez-moi, dit-il, mais toute cette affaire est si étrange, si imprévue que mes idées tourbillonnent. J'ai besoin de réfléchir.

Puis la vue du papier timbré donne un autre cours à sa pensée. A son tour, il sort de son portefeuille quelques documents et les présente à papa. Ils établissent nettement les droits de l'étranger à porter les noms de la Roche du Montcaison.

Longtemps je me souviendrai de cette scène.

Papa reprend avec effort :

— Si j'étais seul, je vous dirais que je quitte immédiatement le château, mais je n'ai su que hier votre existence et...

Son regard s'est égaré un instant furtif vers nous. Cela suffit pour réveiller Arnaud-René de sa méditation.

— Jamais, dit-il avec force; ne continuez pas, je vous en prie. Je ne sais pas du tout ce que je ferai dans l'avenir, mais je sais bien une chose, c'est que vous ne quitterez pas le Montcaison à cause de moi.

— Pourtant, vos traditions, vos souvenirs, le désir de votre tante...

Il a un geste qui balaise.

— Laissons tout cela pour le moment, voulez-vous? J'ai devant moi quelques jours de congé, je réfléchirai. Mais je vais vous délivrer de moi, car je comprends sans peine ce que je dois représenter à vos yeux. Il doit bien y avoir une auberge au village.

— A mon tour je vous dirai : plus un mot à ce sujet, dit papa très touché du ton du visiteur. Quoi qu'il advienne, le Montcaison est votre foyer, et ce serait me faire une offense cruelle que vouloir habiter ailleurs.

— Merci, vous êtes vraiment très bon; mais,

comme vous tout à l'heure, je dois dire : je suis seul et je m'en vais.

— Jamais, s'écrie Mano, ce serait barbare, inhumain, tout ce qu'on voudra. Et puis, pourquoi tant de façons en somme. Voyez la neige qui tombe, les chemins impraticables, acceptez tout simplement ce que vous auriez accepté de votre tante. Nous sommes bien des Robinsons sur une île déserte.

— Et personne ne sait encore à qui sera l'île, remarque drôlement Gervaise.

Le mot déride tout le monde.

— Eh bien, dit papa, offrons-nous mutuellement l'hospitalité.

Arnaud-René rit à blanches dents.

— On ne peut refuser une offre si cordiale, dit-il gaîment.

Et il tend à Charles son manteau ruisselant et son casque de cuir.

Dépouillé de ses vêtements engonçants, il nous apparaît un grand garçon vigoureux, d'allures aisées et correctes, pas du tout étranger, nullement un adonis, mais avec un visage aux grands traits irréguliers et sympathiques, une voix chaude, et il paraît posséder une bonne humeur irrésistible.

Il réclame une présentation en règle et papa se hâte d'y procéder. Arnaud-René s'incline et nous présente ses hommages du ton le plus mondain.

Mais, quand cette formalité est accomplie, il ne peut s'empêcher de sourire en demandant :

— Mesdemoiselles, lesquelles de vous sont les serpents ?

Hilarité générale. Papa n'y comprend pas grand' chose. Catherine, heureusement, rectifie :

— Les serpents sont les plus jeunes, mais nous devons paraître les plus folles, en cette tenue à quatre heures du soir. La vérité est que nous essayions nos toilettes de bal.

— On donne des bals au Montcaïson ? s'étonne-t-il.

— Non, mais à la ville où nous irons sous peu.

— Vous partez ? dit-il vivement, comme à regret.

Cette franchise amuse mes sœurs. Décidément sans détours, l'héritier. Il n'a rien de la raideur cassante de sa pauvre tante. Gervaise lui explique gaîment :

— Mais comment voulez-vous qu'on quitte le Montcaïson? La neige est capable de nous y bloquer un mois entier.

Et elle disparaît dans un tourbillon, les grandes l'imitent plus sagement, mais les trois serpents, enhardis, s'approchent.

— Dites, Monsieur, si vous gardez le château, vous nous laisserez Ginette!

Elles sont bouleversées. Arnaud-René déclare très vite :

— Je ne me reconnais aucun droit sur M^{lle} Ginette, sauf celui de m'occuper d'elle, mais... d'aussi loin que vous voudrez.

On le regarde avec moins de rancune. Suzanne, même, ose :

— Peut-être nous laisserez-vous le Montcaïson aussi? Pensez donc, c'est si grand, ce serait trop triste pour un homme tout seul, et nous, nous sommes si nombreux.

— Chut, petite indiscreète, dit papa, laisse le voyageur se reposer.

Mais peut-il y avoir une heure de repos au Montcaïson? Charles et Gervaise surviennent en tourbillon. Et Gervaise n'est plus la belle demoiselle en robe de soirée qui complétait si bien le trio de jeunes fées. Elle n'est plus qu'une longue adolescente en courte robe sombre. Il me semble qu'Arnaud-René ne la reconnaît pas. Il pense peut-être que c'est une nouvelle demoiselle Tramières et qu'il va en sortir comme cela de derrière toutes les portes. Heureusement que le langage de Gervaise la différencie totalement de toutes les autres.

— Papa, s'écrie-t-elle, soyez l'arbitre. Mes sœurs veulent amener Toïno à M. de la Roche. Moi, je dis que c'est stupide.

— Voyons, Gervaise, plus de calme, je te prie.

— Oh! papa, vous souririez sur un volcan. Monsieur, vous déciderez mieux. Figurez-vous que Toïno est un être malfaisant que votre tante et mon père supportaient aux noms des grands principes, mais qui nous assomme toutes. Si on lui révèle votre identité, il est capable de mettre le feu sous nos lits pour nous faire partir tout de suite.

— Je refuse sa connaissance, décide Arnaud-René.

— Non, dit papa, n'écoutez pas plus les propos de cette jeune folle que ceux du pauvre vieux. En réalité, Toino a bien droit à cette heure.

Et il explique la mentalité du vieux fidèle. Gervaise, très vexée, a disparu. Charles propose au visiteur :

— Voulez-vous venir jusqu'à la cuisine? Toino est capable de défaillir à votre vue.

— Attendez-nous, crient les serpents.

Et les grandes, rencontrées en chemin, suivent aussi. On pénètre en trombe dans l'immense cuisine du Montcaïson. Elle paraît démesurée, ce soir, impressionnante, avec son âtre colossal où brille le feu et toute cette ombre des recoins mal dissipée par une petite lampe. Un vrai antre de sorcière. On doit craindre de voir apparaître des fantômes dangereux. Mais quels maléfices résisteraient à tant de jeunesse riieuse?

— Toino, Toino, réveillez-vous, crie-t-on sur tous les tons.

Et je ne sais quelle malicieuse :

— Le roi est revenu!

Une autre entonne le vieil air du roman de Walter Scott : *Le roi reprendra sa couronne*.

Tout ce tapage laisse Toino impassible. Il ne bouge pas de la petite chaise où, frileux, il se terre au coin de la cheminée, sous le haut manteau.

— Voyons, dit Gilberte indignée, ne faites pas la mauvaise tête. Votre maître est revenu.

Toino se décide.

— J'ai bien le regret de dire à cette demoiselle que tous mes maîtres sont morts.

Et il se retourne vers le feu.

— Ne vous en faites pas, dit Gervaise émergeant d'un recoin, il boude et voilà tout.

Et on explique au jeune homme les bizarreries de notre « jardinier-homme d'affaires ». La terrible déception et la mort de sa maîtresse ont achevé de détraquer son esprit. Ce soir, il se refuse à même regarder Arnaud-René.

— Allons-nous-en, dit celui-ci gaîment, ou bien je me croitais un imposteur.

Gervaise tente un dernier effort.

— Toino, crie-t-elle dans l'oreille du vieux, ne faites pas le sot. Jacques-Adhémar est revenu pour tout de bon cette fois.

— Ah! non, dit Toino avec une conviction abso-

lue, si c'était lui, il vous aurait tous jetés dehors à la minute.

Une salve de fous rires salue l'aimable compliment et nous nous enfuyons, emmenant le méconnu. Il paraît très bien supporter l'affront et nous confie :

— Je dois être terriblement dégénéré, car je ne me sens aucune envie d'imiter le terrible ancêtre.

A ce mot, les derniers cœurs rebelles se rendent, et Suzanne dit à Ginette d'un ton sentimental :

— Ma chérie, ton cousin est un vrai la Roche. Nous pouvons dormir en paix.

En attendant de dormir, nous passons une soirée charmante au coin du feu. Toute gêne a disparu entre le voyageur et nous. Il nous semble que nous le connaissons depuis fort longtemps, que c'est un vieil ami revenu pour notre joie. Pourtant, c'est l'ennemi, l'ennemi entré dans la place ! Oui, il peut nous rejeter au dehors, malgré le froid, la neige, l'incertitude de l'avenir. Nous devrions frémir, trembler même. Et nous sommes tranquilles. Est-ce l'idée que nous sommes bien des Robinsons isolés du monde et réduits à nous-mêmes qui crée cet étrange état d'esprit ?

Quoi qu'il en soit, Arnaud-René s'assied à table avec nous comme un convive habituel. La simplicité de ses manières est de si bon goût que Mano en oublie toutes les cérémonies dont elle songeait à « orner » cette première réception. Il y a peut-être, au début, un peu moins du fracas habituel, mais la dernière gêne disparaît bien vite et, au dessert, tout est redevenu normal. Mano déplore tout haut l'insuffisance de la confiture et des biscuits secs. Charles, pour la consoler, lui assure que son menu ressemblait tout à fait aux agapes familiales d'Harpagon, elle riposte, les serpents ricanent et Arnaud-René se met au diapason familial.

Ensuite la veillée est amusante. On fait cercle autour du jeune officier. On lui demande mille détails sur la vie coloniale. Il répond volontiers, ses récits nous amusent, et volontiers l'on s'attarderait, mais papa se montre inflexible et, à dix heures sonnantes, la tribu tout entière doit regagner ses « tentes ».

A peine les portes fermées, la horde se reforma dans la chambre aux cœurs saignants, et là ce

fut l'explosion, sans souci du sommeil de Ginette, qui, heureusement, était déjà assez habituée pour dormir à poings fermés sous le hourvari habituel.

— Eh bien, mes petites, dit Charles se jetant sur un siège, pour une fois ça y est, et sans rémission possible.

— Sans rémission, clame le cœur.

Il devrait y avoir des larmes, des grincements de dents. Il n'y a que des sourires.

Gervaise, effrontée, nous déclare :

— Il est épatant, ce garçon. Je n'ai jamais rien vu d'aussi bien.

— Tais-toi donc, dit Gilberte offusquée, s'il t'entendait.

— Il serait très flatté après tout. Et puis, dis donc qu'il n'est pas bien, si tu oses.

— Moi, je ne l'ai pas toisé des pieds à la tête, riposte l'aînée, très digne.

— Tu te contentais de boire ses paroles comme un nectar divin!

— Finissez donc, dit Catherine narquoise; se chamailler pour un homme!

— Ma chère, intervient Charles, il en vaut la peine, et toi-même tu dois entrer en lice, car je vous préviens, Mesdemoiselles, si vous laissez échapper cet oiseau-là, vous êtes au-dessous de tout, ma parole.

— Oh! oui, opinent les serpents d'un ton convaincu, il faut l'épouser.

Catherine, elle, commence à trouver que ses élèves sont de trop dans cette conversation échelée.

— Au lit, les serpents, commande-t-elle. Dans trois minutes, j'éteins la bougie.

Elle est une autorité à laquelle on ne résiste pas. Charles est jeté à la porte, trop tôt pour sa soif de commentaires. Il se venge en chantonnant derrière la porte :

— Il est trop vert, trop vert, trop vert pour... un sénateur.

Sa voix s'enfle en telles cascades sur ce dernier mot que les fous rires échappent à toutes les bouches. Catherine ne daigne même pas hausser les épaules, et cinq minutes après, toutes lumières éteintes, la horde entière dort ou fait semblant.

XII

Je me réveille de bonne heure, ce fameux lendemain, et, les yeux à peine ouverts, ma pensée est tout entière reprise par le grand événement.

Je cours à ma fenêtre. Hélas! la neige tombe plus fort que jamais. Impossible de mettre le nez dehors. Arnaud-René devra rester...

Autour de moi, la nichée s'éveille. Bien avant l'heure habituelle, il y a déjà grand conciliabule, et quand j'arrive, chargée de l'énorme plateau du déjeuner, la tribu entière, y compris Gilberte, délibère autour du lit de Ginette.

Charles s'attribue la parole et péroré à la vive admiration des serpents.

— Mes enfants, l'heure est grave; l'ennemi, sans coup férir, a pénétré dans nos murs. Mais il ne faut point perdre courage. La nature semble travailler pour nous. De huit jours au moins, la neige ne cessera de nous bloquer. Ce doit être la grande semaine d'où sortira notre salut. Il faut qu'à la fin de cette période héroïque le vainqueur soit enchaîné, aux pieds de l'une de vous.

Les serpents saluent de bravos cette péroraison magnifique. Les grandes ont un air dédaigneux qui me fait peur.

I.'Aspic, très excité, continue de plus belle :

— Cette fois, il ne s'agit pas d'un jeune ministre de cinquante printemps à peine éclos, ni d'un vague petit secrétaire dans la panne; nous avons mieux, nous avons la fleur, la crême, le dessus du panier. Mesdemoiselles, attention. Je marque les points.

— Tu nous assommes, dit crûment Catherine. Il n'a rien de si extraordinaire, ce jeune homme, à part son histoire.

Indignation générale.

— Tu es difficile, dit Gervaise piquée.

— Tu ne le trouves pas bien, dit Suzanne avec indignation, ah ! si j'étais toi !

Ce cri du cœur amène des sourires.

— Silence, les serpents, décide Charles, monarque absolu ce matin. Vous êtes trop vertes, mes petites. Seules, les grandes doivent parler. Catherine, réellement te désistes-tu ?

— Oh ! de grand cœur.

— Mais c'est impossible, s'écrie Gervaise brandissant son fer à onduler. Peut-on penser ainsi !

— On peut penser et dire, riposte la princesse. Je ne le vois pas du tout avec vos yeux. Je le trouve très bien, très gentil, mais pas du tout dans mon genre, trop jeune, pas assez sérieux.

— Un conscrit, quoi, complète Charles, et Catherine n'aime que les pères conscrits.

Elle dédaigne l'allusion et vide la théière.

— Eh bien, moi, nous dit Gervaise avec âme, je le trouve superbe.

— Comment pouvez-vous rire ainsi ! soupirai-je. Nous sommes si malheureux. Pensez que, si ce jeune homme veut reprendre son domaine, nous voilà sans abri !

— On verra, on verra, chantonnent des voix allègres. Tant de choses peuvent se passer.

— Vous êtes des folles, dis-je, emportée pour une fois. Vous allez rêver des romans absurdes, alors que la seule perspective de la réalité devrait vous calmer.

— Sainte Elisabeth qui se fâche, ô miracle.

— Il n'y a pas de sainte ni de miracle, il n'y a que le départ à bref délai et tout l'avenir à refaire. Où serons-nous dans quelques mois ? la plupart en pension, peut-être.

— Parle pour toi !

J'ai failli répondre vertement que, moi, je savais mon avenir, que ma maison était assurée, la chère petite maison sous les remparts. Comme elle doit être jolie en manteau de neige, ce matin !

Subitement, la douce vision s'effaça. Je ne sus pourquoi je la trouvais déplacée, presque absurde dans notre situation. Une détresse m'envahit. Quand pourrai-je l'habiter maintenant ? Baissant la tête, je me mis machinalement à ranger autour de moi.

— Qu'as-tu ? me dit gentiment Ginette. Tu es toute pâle.

La chère petite passait sur mon visage sa main amaigrie. Je l'embrassai tendrement.

— Ginette, dit gravement Charles, veux-tu courir, toi aussi? veux-tu épouser Arnaud-René?

— Tu es fou de parler ainsi à cette enfant, reprochent les grandes.

Mais elle sourit de son beau sourire d'ange.

— C'est toi que j'épouserai, dit-elle comme une promesse.

Cela nous amuse toutes, et Catherine conclut :

— Assez de bavardages, il est temps d'aller étudier.

A ce mot, révolte générale. Étudier quand Arnaud-René est là! cela paraît une impossibilité, une profanation même.

Mais Catherine est inflexible. Un quart d'heure plus tard, la famille tout entière est réunie dans le salon du Roy pour la prière matinale. Cette pieuse coutume est de tradition chez nous. Mano la préside, papa y assiste, et M^{lle} de la Roche manquait rarement de se joindre à nous. Un peu en retard parfois, mais, avant les dernières oraisons, on entendait toujours son pas glisser sur les dalles et sa voix se joindre aux nôtres.

Ce matin, quand nous sommes tous agenouillés, nous entendons comme alors un pas résonner, mais combien plus assuré, une voix aussi se mêle aux nôtres, mais elle n'est point cassée, celle-là, et, quand le signe de croix nous remet debout, nous n'avons pas besoin du témoignage de nos yeux pour savoir que ce n'était point un revenant, mais bien Arnaud-René qui priait avec nous.

On le regarde amicalement. Peut-il être un ennemi celui qui s'est uni ainsi si simplement dans l'adoration à Dieu?

Il nous dit, sans détours :

— Je crois bien que la neige va vous jouer le mauvais tour de vous imposer ma personne plus longtemps que je ne pensais.

On riposte allègrement. Gervaise insinue même, taquine :

— C'est à vous que la neige joue le vilain tour. Au fond, vous avez peur de mourir d'ennui, bloqué à la campagne.

Je ne sais ce qu'il répond, car Mano, inquiète, s'écrie :

— C'est vrai, cela. Ce n'est point drôle quand

on n'est pas habitué à cette vie. Qu'allons-nous faire de vous ?

Il part d'un bon rire qui achève de créer l'ambiance. Il a déjà deviné l'âme de Mano.

Et Gervaise sent sa verve croître.

— On pourra l'admettre dans la classe des serpents. Hein, Catherine, cet élève en plus ? quelques petites divisions, une dictée facile, très amusant tout ça.

— Gervaise, commence Mano suffoquée.

— Oui, grand'mère, vous avez raison, j'oubliais, il a certainement dépassé la classe enfantine. On le mettra avec Charles, à moins qu'on ne le confie à Elisabeth, section couture et raccommodage.

Heureusement pour Gervaise, papa, en arrivant, coupe court à la conversation et emmène notre jeune visiteur. Ils vont parler affaires, paraît-il.

Catherine paraît s'absorber complètement dans sa classe, tout comme si un jeune et bel étranger ne s'était pas abattu, tel un oiseau d'orage, sous notre toit. Les serpents, en revanche, sont d'une nervosité qui gagne Charles. Le salon du Roy devient houleux.

Gervaise est un vrai feu follet ce matin. Plus de traces en elle de la maladie qui l'immobilisa, l'an passé. Les ondulations de sa courte chevelure ont un air triomphant et elle a revêtu sa casaque la plus éclatante. Elle harcèle Gilberte, un peu rêveuse, celle-là.

— Comment, tu es debout avant midi ! et un jour de glace et de neige ! un jour de Sibérie ! Quelle force surprenante te tient debout ?

— C'est la neige, ma chère, riposte l'incriminée. Pouvais-je te laisser t'ennuyer seule tout le jour ?

Est-ce aussi pour moi qui tu as revêtu dès l'aurore cette robe de gala ?

— C'est pour le roi de Prusse.

— Ou le Sultan du Maroc ?

— Vous n'avez pas fini, réclame Catherine. On n'entend que vous.

— Gervaise est insupportable, soupire Gilberte.

— Quelle pie jacasse, s'écrie Catherine. On ne peut travailler auprès d'elle.

— Oui, oui, mes chéries, riposte la cadette, ne pleurez pas. Je deviens sérieuse comme un sénateur.

Et elle imite un des tics favoris de M. Marfont.

Elle se raidit, se redresse, étend la main et réussit, je ne sais comment, à lui ressembler parfaitement une minute.

C'en est trop pour nos folles têtes. Un rire général secoue tout le monde.

— Je crois, dit Charles, qu'il vaut mieux abandonner les livres.

Le repas de midi nous réunit tous autour de la grande table. Papa arrive avec M. de la Roche.

— Eh bien? dit Mano découvrant la soupière, êtes-vous décidé, Monsieur, et devons-nous commencer notre déménagement?

— De grâce, Madame, épargnez-moi ce désagréable sujet, ou bien je croirais que réellement l'un de nos partis est de trop dans ce château et que vous voulez me jeter dehors.

Il a un air si gentiment piteux qu'il déride tout le monde.

— Je crois, dit papa, que par ce temps affreux il ne peut être question pour personne de se hasarder hors du Montcaïson.

— La trêve de la neige, dit-il dans un sourire qui découvre des dents éblouissantes dans le brun visage. Madame, voulez-vous que nous passions une convention? M. Tramières m'a mis au courant de cette grave affaire, j'en connais tous les détails. D'un autre côté, je suis votre hôte forcé pendant cette période inclemente. Si nous établissons qu'on ne parlera pas du grand sujet, comme vous l'appellez, pendant tout ce temps? j'aurais l'impression, rêvée toute ma vie, que j'ai une famille, au lieu d'être un intrus. Voulez-vous m'accorder cette faveur?

— De grand cœur, dit Mano, touchée.

Il reprend :

— Il y a si longtemps que je suis sans foyer, si longtemps que je n'ai eu le bonheur de m'asseoir parmi les miens... puisque je sais si bien qu'à part cette petite Gnette inconnue, personne au monde ne m'est rien! Vous ne pouvez savoir, Madame, ce que cette pensée est amère, même pour un soldat, l'éternel vagabond. Quand j'ai appris, à-bas, qu'une vieille parente me réclamait, m'attendait, je me suis retrouvé une âme d'enfant pour accourir à elle.

— Et vous ne l'avez pas trouvée, dit Mano massacrant son gigot, mais je suis là, moi et nous

tous. Aussi, neige ou pas, le Montcaïson est chez vous, et vous y resterez autant qu'il vous plaira.

Après ce discours, le dîner est cordial. Chacun a repris son humeur journalière. On oublie tout protocole. Avec le tapage habituel, on accueille le chef-d'œuvre de Mano, un gâteau généralement délicieux et qui, ce matin, est à peu près raté. Des « compliments » féroces pleuvent dru sur la malheureuse friandise qui cependant disparaît très vite, croquée à belles dents.

— Non, vrai, dit Charles, ramassant les dernières miettes, Mano, vous n'êtes décidément plus apte qu'à jouer les douairières, oh! très bien d'ailleurs. Mais, de grâce, remontez sur votre trône, le fourneau n'est plus votre fait.

— Ton fait à toi, je vais te le dire, commence-t-elle.

Charles tend de loin une joue résignée.

— Voyons, reproche-t-il dans l'hilarité générale, les calottes ce n'était intéressant qu'au temps où j'étais baron, alors que le contact de ma noble joue ennoblissait votre main. Mais, maintenant, osez-vous martyriser un dépossédé? Quel dommage que le dernier des de la Roche n'ait plus mon âge. Je lui passerais votre main.

L'escarmouche, heureusement, ne paraît pas effrayer le dit dernier des de la Roche. Il rit sans aucune gêne et affirme galamment regretter que le nombre de ses années le prive des talents éducateurs de Mano.

Celle-ci le prend tout à fait à gré et lui témoigne une sympathie nullement voilée.

— Ce garçon est délicieux, nous confie-t-elle quand nous reprenons possession, les premières, du salon du Roy.

Les messieurs sont restés à fumer dans la salle. Charles a préféré se joindre à nous.

— Hein, Mano, il est chic, n'est-ce pas? appuie-t-il. Et puis vous ne le lui cachez pas!

— Vous y allez même un peu fort, reproche Gilberte. J'ai vu le moment où, tout à l'heure, vous alliez lui offrir de le prendre comme petit-fils adoptif! très dangereux, cette phrase, quand on a des filles de notre âge! qu'aurait-il pensé?

Mano rougit comme une jeune fille, mais un avocat imprévu s'élève pour elle.

— Ben, quoi! défend Gervaise dressée sur ses

ergots, ce n'est que très naturel après tout. Et s'il a pensé ce que tu crois, cela prouve qu'il est intelligent, et voilà tout.

Et d'un ton convaincu :

— Il pourrait faire plus mal.

Salves de rires. Mano, outrée, s'écrie :

— Et pour qui parles-tu, je te prie. Tu n'as sans doute pas la prétention de te mettre sur les rangs, gamine.

La gamine redresse sa longue taille.

— J'ai dix-sept ans...

— Toutes ses dents, chantonne Charles.

— Non, elle en a cassé une, rectifie Simone ingénue, mais ça ne fait rien sans doute.

Cette naïveté nous enchante. On rit si bien que nous entendons à peine entrer les retardataires.

— Entendez cette jeunesse, dit papa souriant lui aussi. Ah! têtes folles, quand serez-vous sérieuses?

— Voyons, papa, réclame Gervaise très bavarde aujourd'hui, pourquoi voulez-vous que nous pleurions? Il vaut toujours mieux voir le côté gai de la vie.

— C'est mon opinion, affirme Arnaud-René.

Gervaise devient cramoisie sous cette approbation. Mais Mano est déjà reprise de son inquiétude. Elle l'avoue candidement à l'objet même de cette inquiétude.

— Que pourrons-nous faire, mon Dieu, pour vous empêcher de vous ennuyer un jour pareil? Nous voilà tous enfermés dans cette salle comme rats en souricière.

— Moi, je suis très sûr de ne pas m'ennuyer, répond Arnaud-René.

Il a glissé une chaise entre les nôtres. Il semble très à son aise.

— Il faut bien que je fasse la conquête de ma petite cousine, nous dit-il. C'est un devoir urgent. Or, Ginette ne daigne pas me regarder.

Du coup, les trois serpents accablent de reproches, coupés de baisers, l'innocente incriminée.

Ginette prend le reproche au sérieux. Ses grands yeux s'assombrissent, elle tend les bras vers l'aspic.

— Je préfère Charles au monsieur, dit-elle d'un ton pénétré.

Arnaud-René réclame en riant :

— Ginette, il ne faut pas m'appeler Monsieur. Je suis ton cousin.

— Alors, comment t'appelles-tu? demande-t-elle sans cérémonie.

— Mais tu le sais bien, voyons, reprochent les serpents. Tu l'as assez entendu, ce nom, dans tant de discussions fameuses : Arnaud-Amaury-René.

— Ah! non, ah! non, proteste le propriétaire, ne m'accablez pas de cette litanie ridicule. Je m'appelle René tout court, grâce à Dieu.

— Pourtant, protestent des voix convaincues, on vous appelait toujours ainsi dans tous les papiers.

— Mais dans la vie courante je ne porte que le plus simple. J'ai même les autres en aversion.

— Oh! oh! oh! modulent sur tous les tons les serpents scandalisés.

— Ils sont très jolis pourtant, dit Mano avec âme.

René tout court fait la grimace.

— Si votre tante vous voyait, dit Gervaise divertie, elle vous trouverait fort dégénéré.

Mano suffoque et invective Gervaise, mais le jeune homme déclare :

— Je ne puis plus scandaliser cette vénérable parente, et cela vaut mieux peut-être. Elle était très vieux style, n'est-ce pas? et moi, je suis affreusement moderne. Nous ne nous serions pas entendus probablement. La mort l'a peut-être préservée de bien des déceptions.

— Qu'appellez-vous être très moderne? demande Gervaise nullement retenue par les remontrances de Mano.

— Eh bien, j'ai jeté par-dessus bord bien des idées très chères, je crois, à M^{lle} de la Roche. Ainsi, tout en tenant infiniment à mon vieux nom, j'aime beaucoup aussi celui de ma mère, lequel était fort plébéien.

— Preuve d'intelligence, lance Mano, mais M^{lle} Gillonne vous aurait regardé de travers.

— Pauvre M^{lle} Gillonne, disent des voix apitoyées.

Mais la gaieté reprend plus fort ensuite. On dirait que l'aveu de notre visiteur a achevé de démolir entre nous les barrières invisibles. On jacasse éperdument, tout en faisant semblant de tirer l'aiguille ou de crayonner. La journée coule comme un rêve. On oublie la neige, le vent qui

souffle, le froid terrible. Le soir, après le dîner, on se presse autour du piano. Le lieutenant se déclare féru de musique. On l'en régale. Jusqu'à une heure assez avancée, les unes chantent, les autres jouent. Papa interrompt le concert d'autorité, sans quoi la nuit entière y passerait. Mano souffle les lampes, sauf une, et tout simplement commence la prière comme si un étranger n'était pas là.

Puis c'est la gaie débandade, le brouhaha de tous les soirs dans les corridors. Notre hôte a réclamé l'honneur de transporter Ginette là-haut. Elle dort depuis longtemps dans sa voiture d'infirmes. Les grands bras de son cousin l'enlèvent sans qu'elle se réveille, et il me la remet à la porte du dortoir aux cœurs sanglants. Il connaît ce nom qui l'amuse, et nous lui avons promis pour le lendemain une visite détaillée du château.

Le lendemain est le jour le plus affreux que nous ayons connu de tout cet hiver. Le froid est épouvantable. Mano grelotte au coin du poêle. Papa lui-même s'avoue transi.

Bien entendu, pas de courrier depuis trois jours. On n'entend aucun bruit dans la campagne. Tout semble mort, figé. Comment ferons-nous pour aller à la messe dimanche ?

Heureusement que nous avons du bois en abondance. Notre poêle ronfle sans arrêt.

— Il faut se secouer, nous dit Charles, sans quoi nous allons geler. Je me demande comment le lieutenant supporte cette température, lui qui arrive du Maroc.

— Je ne me suis jamais si bien porté, dit-il vivement. Le Montcaïson m'apparaît un vrai paradis.

— Eh bien, visitons le paradis, répond Catherine.

On s'emmitouffe jusqu'au nez et l'on part en bande. La tribu au complet est là, et c'est très gai. Avec M^{lle} Gillonne ç'aurait été solennel, cette présentation du vieux manoir à l'héritier du vieux nom. Avec nous, cela devient d'une gaîté étourdissante. On ne passe aucun détail, mais les réflexions les plus variées jaillissent en feu roulant. M. de la Roche écoute attentivement. Je ne puis m'empêcher de l'observer. Ses yeux sombres, tour à tour gais ou sérieux, me semblent les fe-

nêtres de son âme, et je crois lire clairement en lui. J'ai l'impression qu'il donne encore plus d'attention à ceux qui lui parlent qu'à ce qu'on lui montre. Mes sœurs, dans leur tâche de cicéronnes, sont délicieuses d'ailleurs, si naturelles qu'en elles aussi on lit à livre ouvert. Catherine, toujours intéressée par le passé, narre en mots précis l'histoire du vieux château qu'elle connaît aussi bien que jadis M^{lle} Gillonne. Gilberte, effarouchée du sombre appareil moyen-âgeux, se complait aux grâces charmantes du XVIII^e siècle et nous fait l'historique des miniatures ravissantes et des pastels du salon. (Je pense qu'elle est elle-même le visage le plus exquis que crayon puisse reproduire). Gervaise, elle, nous gratifie de réflexions savoureuses sur le « confort » de jadis. Et elle nous apparaît plus figurine moderne au contact des vieux murs noircis.

— Moi, dit-elle pour la joie générale, je ne me vois pas du tout châtelaine enfermée dans sa tour avec pour toute distraction l'attente du mari au retour des croisades. Pouah! ils devaient être affreux, ces pauvres seigneurs habillés de fer et si poussiéreux, si sales. J'aime mieux notre époque. Les hommes sont plus jolis.

Heureusement que Mano n'entend pas cette dernière phrase. Charles la relève prestement :

— Mais les femmes sont plus laides. Oh! tu n'as pas besoin de hurler comme ça. C'est la simple vérité. Les seigneurs habillés de fer te trouveraient horrible avec tes cheveux de garçon et tes jupes de saltimbanque. Tu resterais sûrement vieille fille.

— Cela peut lui arriver, même de notre temps, taquine Gilberte.

— Oh! ne me portez pas malheur, s'écrie-t-elle du fond du cœur.

Cet aveu sans détour ramène l'hilarité.

— Ce malheur me paraît bien improbable, dit galamment René.

Gervaise lui jette un regard reconnaissant.

— Je n'aime pas les vieilles filles, dit-elle.

Suzanne fronce le sourcil.

— Quelle gamine, remarque Catherine. Tu es aussi enfant que les serpents.

— Dis donc, riposte l'incriminée les yeux flamboyants, je suis aussi grande que toi, et, après

tout, mon âge vaut bien celui de la coiffe de sainte Catherine.

Or, notre aînée vient justement d'épingler, cette année, le fameux bonnet. Mais elle sourit, hautaine à la remarque.

— Mon âge n'est plus celui des illusions.

— Mais celui du Sénat peut-être ?

Du coup Charles pousse Gervaise, et tous deux dégringolent les premiers degrés un peu plus vite qu'ils ne le voudraient. On les entend se chamailler sur le palier. Et Catherine répète, indulgente :

— Quels gamins !

— Ils sont délicieux, dit le jeune homme égayé.

L'importante Suzanne déclare :

— Ne descendez pas encore. Il faut voir les créneaux où nous avons tant joué au sénateur qui barbottoit.

— Ah ! mais, je vous en prie, documentez-moi donc sur ce fameux personnage dont j'entends sans cesse parler.

— Adressez-vous à Catherine, lance Gervaise du palier de la tour. C'est son rayon.

Je deviens cramoisie... pour ma sœur. Elle est impassible, et c'est Gilberte qui explique très simplement l'identité de notre haut et puissant voisin et du sujet de tant de plaisanteries. Il me semble qu'Arnaud-Amaury-René en reste un peu pensif.

Nous descendons maintenant jusque dans les fameuses caves voûtées qui nous effrayaient un peu au début et qui ont été le théâtre de tant de parties de cache-cache depuis. Elles sont glaciales, ce soir, les caves, et l'on se hâte de remonter. Gilberte, peureuse, tâte chaque marche branlante du bout du pied et naturellement René de la Roche lui offre une main secourable.

— Quel casse-cou, soupire ma sœur. Vraiment ce pauvre Montcaison est plus original que commode comme habitation.

— Vous déplaît-il tant que cela ? demande presque à voix basse le lieutenant.

— Je l'aime pour la joie qu'il donne à ma famille, mais, franchement, j'aimerais mieux quelque chose de plus moderne.

— Les *Aubépines*, par exemple.

— Oui, les *Aubépines*, mais pas leur propriétaire!

Gervaise piétine sur les marches branlantes.

— Allons, passe donc, dit Suzanne impatientée, il est loin déjà, il va t'oublier peut-être.

— Vous m'énervéz, mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Et d'un bond elle s'évade.

— Elle est folle, dit Simone d'un ton de grand-mère, elle est complètement toquée de ce jeune homme, et lui ne regarde que Gilberte.

— Vous n'avez pas fini, dis-je très indignée. C'est affreux à votre âge de s'occuper de semblables choses. Si Mano le savait!

— Oh! Mano doit y penser plus que nous, va, ricanent les petites.

Elles ont disparu. Avec un soupir, je remonte à mon tour, je me réfugie à la cuisine et j'essaie de m'absorber dans la besogne ménagère. Charles me rejoint au bout d'un instant.

— Pourquoi t'isoles-tu? me demande-t-il. C'est tout à fait amusant, le salon. Sous l'œil bienveillant de Mano, Arnaud-René fait la cour à nos sœurs sans savoir se décider encore entre elles. Tu verras que cela finira par un mariage.

— Cela finira, dis-je posément, par le fait que M. de la Roche reprendra son château et que nous partirons tous et qu'il nous oubliera bien vite.

Un grognement sourd au coin du feu me fait tressaillir.

— N'aie donc pas peur, ce n'est que Toino qui rêve, reprend Charles. Tu es trop pessimiste, ma chère. Je te dis, moi, que nous ne partirons pas, du moins pas tous. Si réellement le beau René a assez de galette pour rembourser papa, il gardera une de ses filles en indemnité, mais laquelle? Je ne sais encore. Je crois que Catherine l'effraie un peu, ce sera Gilberte ou Gervaise. Il vient de dire qu'il voudrait une femme genre camarade qui n'aurait pas peur de sa carrière aventureuse et ne l'entraverait pas... s'il décide de ne pas quitter l'armée. Au fond tu sais, ma chère, ce gentil garçon me paraît perplexe. Le Montcaïson lui plaît, mais pas assez, je crois, pour y demeurer perpétuellement. Si on le lui donnait avec une de nos sœurs par-dessus le marché il serait enchanté. Mais l'acquérir, lâcher les galons (tu sais, il

attend son troisième très bientôt), et puis planter ses choux, non, va, crois-moi, Jacques-Amaury-René filera devant la perspective. Si une de nos sœurs ne l'enchaîne, il va s'éclipser.

Nouveau grognement.

— Êtes-vous malade, Toino? dis-je inquiète.

— Laisse ce vieux hibou et viens avec moi t'amuser du spectacle.

Je le suis. Le salon du Roy est fort gai, mais rien ne me semble justifier les discours de l'aspic. René paraît très heureux au milieu de nous. Je crois qu'il pense seulement à jouir sans trouble de cette vie de famille, si agréable aux isolés. Son brun visage est détendu, il taquine fraternellement les serpents. Quant aux aînées, il est courtois pour toutes également. Allons, Charles divaguait.

Je m'endors plus tranquille ce soir. J'ose rêver un peu à la maison sous les remparts. Et le lendemain est aussi froid et ténébreux que le jour précédent. De mémoire d'homme, on n'a vu pareille période. Le jour semble à peine pouvoir se lever et, de très bonne heure, il disparaît. Mais qui s'en est aperçu au Montcaison? jamais, je le crois, les rires n'ont été si gais, l'atmosphère si doucement heureuse.

— Qui dit que la campagne est triste, l'hiver? demande René d'un ton indigné. Je ne me suis jamais tant amusé.

— Parce que nous sommes nombreux et bien portants, répond le bon sens par la bouche de Mano. Mais imaginez un peu ce que seraient la solitude et le chagrin par un temps pareil, tenez, la vie entière de votre tante Gillonne par exemple.

Involontairement nous frissonnons tous, et René conclut :

— Il faut être marié, évidemment.

Catherine rétorque :

— Encore faut-il trouver la femme qui consente à cette vie.

Le front du jeune homme se rembrunit. Mano explose :

— Quelle sottise refuserait? vraiment les jeunes filles modernes sont inqualifiables. Il leur faut un avenir construit sur leurs mesures. Leurs exigences sont...

— Pas si folles que vous le croyez, dit posément

Catherine. Elles mesurent leurs forces au lieu de s'engager aveuglément.

— Entendez-la, entendez-la, dit Mano les yeux au ciel. Ma parole, elles font les lois maintenant et se croient des Minerve pour le moins. Monsieur de la Roche, je vous souhaite de tout cœur une femme qui ne calcule pas.

— Hé, Madame, je serai trop heureux de prendre celle qui voudra bien de moi. Toutes n'auront pas votre indulgence.

— Bah! bah! et puis, en somme, cela dépendra de votre décision. Si vous devenez châtelain ou si vous restez officier. Il vous faut une femme très différente suivant le cas.

— Mais, Madame, ne vaudrait-il pas mieux qu'elle choisît elle-même?

— Comment! comment! un homme de votre taille et de votre caractère se laissera guider dans une chose si importante? C'est vous le maître.

Pauvre Mano. René lui rit au nez, oh! très gentiment, et la pauvre vieille grand'mère, emportée par le sujet, ne comprend pas tout de suite que, par-dessus sa tête, il parle à d'autres, à de très attentives dont le cœur bat peut-être!

— Madame, je tiens à ma carrière et je tiens à mon vieux nom. Mais puisque choisir entre eux me serait cruel, je laisserai celle qui voudra bien partager ma vie l'orienter à son gré. Je veux qu'elle soit heureuse, avant tout.

Mano secoue son tricot qui n'en peut mais.

— De mon temps, dit-elle très raide, les femmes ne faisaient pas leur vie, elles l'acceptaient. Quelles que fussent les conditions, la patience, la religion et un peu d'amour aidant, tout marchait droit. A présent, foin de toutes ces vieilles lunes, la patience n'existe plus; la religion, on la rogne tous les jours un peu plus; quant à l'amour, qui donc oserait aimer, aimer vraiment à présent?

— Et voilà Mano qui nous prêche l'amour, conclut l'aspic d'une voix éclatante.

Une salve de rires emplit le salon plein d'ombre grandissante.

— Ma mère, vous m'inquiétez, dit gaîment papa.

Mano, très digne, se retire dans un silence inusité. Mais la conversation continue.

— Tenez-vous si peu que cela au Montcaïson? demande Gervaise qui se découpe en silhouette sur le fond clair de la croisée.

— J'aime le vieux manoir tous les jours davantage, mais j'aime aussi la carrière librement choisie, la vie d'aventure, et ces pays de soleil où j'ai toujours vécu. Si je gardais le Montcaïson (ce qui absorberait la majeure partie de ma fortune), je voudrais être sûr de n'avoir que des regrets personnels. Mais, si ma femme devait être malheureuse de vivre sa vie entière à la campagne, ce serait intolérable.

Suzanne s'écrie d'un ton de découverte :

— Si vous aviez été marié ou fiancé avant de venir ici, cela aurait changé tout.

— En effet, dit-il en riant.

Mais sa voix est couverte par les protestations des autorités.

— Ces petites se mêlent de sujets au-dessus de leur âge, dit papa. Catherine, mon enfant, il faudrait pouvoir isoler un peu tes élèves.

Protestations éperdues des serpents. Mano s'en mêle, Charles aussi, et voilà une fois de plus le Château-Tempête réalisant son nom.

— Allume les lampes, Elisabeth, demande papa pour faire diversion.

Mais avant que j'ai pu obéir, interruption, et combien sensationnelle! Titi entre en coup de vent.

— Toïno est tout à fait fou, annonce-t-elle. Il veut parler à toute force au Monsieur, et je ne puis l'empêcher de venir ici. Entendez-le.

On entend en effet le bâton du pauvre vieux et son pas traînant. Il est déjà dans le salon, il demande de sa voix de sourd, monotone et rauque :

— Où est-il? où est-il? il faut que je lui dise.

— Que voulez-vous me dire, mon brave homme? demande René, amusé de l'incident.

Sa voix sonore parvient au vieillard. Il s'immobilise vers la grande ombre qu'il distingue mal et demande solennellement :

— Êtes-vous bien Jacques-Adhémar enfin revenu?

— Ne le contrariez pas, disent mes sœurs à voix basse. Cela va être très drôle.

Mano maugrée, mais les jeunes espèrent une scène comique, et René se prête au jeu.

— Oui, répond-il gravement, je suis lui-même à la quatrième génération.

— Eh bien, il faut vous en aller tout de suite ou rester toujours.

— Ah ! vraiment ?

— Mais tout ça dehors !

Le bâton vengeur de Toino semble balayer notre groupe.

— Chéri, va, souffle Charles, il nous adore, ce vieux.

— Dehors, dehors, continue l'orateur. C'est pas gens pour nous. J'avais bien le regret de le dire à Mademoiselle, j'ai bien le regret de le dire à Monsieur le baron. Mais tout ça, c'est pas chausure à notre pied.

— Comprends pas, réplique René qui voudrait pousser le vieux dehors. Allez vous reposer.

Mais Toino résiste et insiste.

— C'est pas pour nous. C'est petites gens de ville, sans château et sans papiers. C'est joli et ça rit, mais ce n'est pas sang bleu. Jean Marfont peut-être, et encore, tout sénateur qu'il est, une fois je lui ai dit : « Monsieur le ministre, faut pas avoir peur. Elles vous prendraient bien, allez ! » Et lui, qui répond tout de suite : « Va, mon ami, ce n'est pas viande à mon estomac. »

Inutile de vouloir décrire le tapage sensationnel qui suit ce discours. Rires, cris, protestations ; il faut que le pauvre vieux soit véritablement sourd pour y résister.

Il continue, imperturbable :

— Mais Jean Marfont, tout ministre et tant d'autres gloires qu'il espère, c'est toujours le petit-fils de Jacquot et vous êtes, vous, Monsieur le baron de la Roche du Montcaïson. Et j'ai bien le regret de dire à Monsieur le baron...

— Ça va, ça va, interrompt M. le baron, visiblement tourmenté du désir véhément de jeter à la porte son fidèle indiscret. Allez vous chauffer, mon ami.

Et d'une main solide il entraîne Toino, trébuchant et consterné. Avant que nous ayons eu le temps de comprendre, le fâcheux est enlevé, la porte refermée, et une voix gaie conclut :

— Et voilà comment on procède en campagne. Cela s'appelle nettoyer les Riffains.

Une volée de rires salue la phrase. Seule Mano reste consternée

— Cet homme est odieux, soupire-t-elle.

J'essaie d'allumer la lampe. Mes mains tremblent. Et j'ai peur de nos visages quand la lumière nous dévoilera.

Mais la bonne humeur de M. de la Roche est à la hauteur des événements.

— Bah ! dit-il, il n'y a même pas à l'oublier. Ce n'était qu'un fantôme créé par l'obscurité. Voyez, il fait clair maintenant.

Il fait clair en effet sur tous les visages. La voix si franche a dissipé toutes les ombres. Les chaises se resserrent sous les lampes, les rires sonnent à nouveau. Une douce soirée va commencer.

XIII

La neige continua de nous bloquer. Ce fut vraiment, au dehors, une période pénible. Le froid était extrême, la vie semblait arrêtée. Pendant près de deux semaines, le col qui commandait notre vallée resta impraticable. L'autobus ne passait pas, partant plus de courriers.

Le village paraissait mort. Nous l'apercevions des fenêtres de la tour, tout petit, ramassé au pied du clocher, comme un tas de cailloux, à demi couvert de neige. Des fumées pourtant sortaient des toits et nous savions ainsi que nous n'étions pas seuls vivants dans la vallée abandonnée. Les cloches sonnèrent le dimanche et nous tentâmes le voyage à l'église.

Ce fut épique. La descente du sentier à pic amena chutes et cris sans nombre. Mano resta seule debout, je crois, et osa nous affirmer que sa foi la soutenait.

— Ben, rétorqua l'aspic, et la charité alors ? Vous comptez pour rien les bras qu'on vous offre ?

Elle parut ne pas avoir entendu, engoncée dans sa fourrure, mais elle s'appuya plus fort, d'un côté

sur papa, de l'autre sur M. de la Roche. Et la marche continua.

Nous allions par petits paquets. Charles menait la caravane, tâtant la route d'un bâton prudent. Les trois serpents, le béret enfoncé jusqu'au nez, le suivaient, agiles comme des chèvres et d'ailleurs ravies quand un faux pas les envoyait mesurer le sol. Derrière, Gervaise me remorquait maternellement. Catherine et Gilberte nous faisaient suite, appuyées l'une sur l'autre et si apeurées, si chancelantes, que leurs petits cris d'effroi nous amusaient beaucoup. Très à l'arrière-garde, Mano gardait sa majesté entre ses deux soutiens.

Quand nous parvînmes sous le porche, M. le curé leva les bras au ciel d'admiration et nous félicita chaudement.

— Mais ce n'est pas tout, disons-nous très vite. Grand'mère vient aussi et papa et M. de la Roche.

M. le curé connaissait l'arrivée du jeune homme. Dès le premier jour, Titi lui avait apporté un mot de notre père lui annonçant la grande nouvelle, et le saint homme nous avoua sa hâte de connaître enfin le héros de l'aventure.

— Vous me l'amènerez à la sacristie, nous re-commande-t-il.

Il va revêtir ses vêtements sacerdotaux. L'église est presque déserte. Seuls les voisins immédiats ont osé sortir. On nous regarde avec des yeux agrandis de stupéfaction, nous qui venons de loin. Sans doute pour célébrer ce haut fait, le carillonneur se pend de nouveau à sa cloche pour une sonnerie supplémentaire. Ainsi, quand Mano passe le porche, les cloches la saluent d'un air triomphal et elle semble trouver cela tout naturel. Elle laisse le bras de papa, mais René insiste pour garder le sien et la guide jusqu'à sa chaise avec des soins presque filiaux.

— Hein? souffle Charles, c'est chic, ça. On dirait un mariage. La belle-mère conduite à l'autel!

Le chemin du retour est pire que l'aller! D'abord, il monte pour la plus grande partie. Puis un petit vent méchant s'est levé et nous cingle le visage. On n'a plus la force de rire et l'on redoute les chutes qui amusaient ce matin. Et quand on se trouve enfin au pied du fameux raidillon de la cour, cela devient une ascension véritable. Il faut hisser Mano à bout de bras. Charles et les serpents font la chaîne comme des alpinistes et ainsi

j'arrive là-haut. Mais les trois aînées restent en bas, en panne complète, avouent-elles sans vergogne. Papa fait honte à Catherine de ses cris. M. de la Roche arrive au secours, ayant ramené Mano en terre ferme, c'est-à-dire au seuil du salon. Mais Charles et les serpents veulent l'empêcher de descendre.

— Voyez ces couardes, disent-ils avec un mépris allègre. Sainte Elisabeth est montée bravement, et les trois autres crient en bas comme des chats devant l'eau froide.

L'insolente comparaison paraît amuser fort René. Il se penche et invective gaîment les peureuses. Ses taquineries ont plus d'effet que tous les encouragements. Catherine arrive en haut appuyée sur papa. Du coup, Gervaise, vexée, s'élançe et parvient seule comme une chèvre bondissante.

— Eh bien, Monsieur le moqueur, triomphante-elle, narguant à son tour René.

— Toutes mes félicitations, dit-il, vous êtes admirable.

Elle est surtout délicieuse, si rose et fine dans la sombre fourrure qui n'arrive pas à l'engoncer. Arnaud-René la regarde avec un plaisir visible.

Mais elle, fière de sa victoire, se penche sur « l'abîme ».

— Allons, viens, peureuse, on n'en meurt pas, crie-t-elle encourageante.

La voix désolée de Gilberte répond d'en bas :

— J'y renonce, je n'en puis plus.

Cette fois, René a disparu avant que rien ait pu le retenir. On entend sa voix chaude :

— Appuyez-vous, n'ayez pas peur, je suis là.

Du coup Gervaise tourne les talons et s'enfuit vers la salle.

— Moi, je veux voir ça, déclare Charles effrontément.

Je réussis à entraîner les serpents et nous nous retrouvons tous dans le salon autour de Mano, essouffée dans son fauteuil.

— Ah! mes enfants, nous dit-elle d'une voix convaincue, remercions le Ciel qui nous ramène intacts. Ce fut un vrai voyage au long cours.

Ce qu'on fit ensuite, je n'en ai pas gardé le souvenir, mais ce que je sais très bien c'est que ce fut ce soir qu'une découverte vint nous secouer un instant d'un frisson désagréable. Titi apparut

— vers cinq heures dans le salon du Roy pour annoncer, d'un ton de catastrophe, que le pain manquait totalement dans la maison. Or il était impossible d'aller en chercher au village, la nuit était complète depuis plus d'une heure. Que faire? les avis ne manquèrent pas naturellement, pas plus que les propositions aussi variées que saugrenues. Charles commençait même de mentionner le radeau de la *Méduse* avec un luxe de détails terrifiants. Les serpents sautèrent sur leurs Robinsons suisses, afin d'apprendre ce qu'auraient fait, en semblable occurrence, les héros bien-aimés. Quant à Gervaise, elle entamait le *Petit Mousse* sur le ton le plus lamentable.

— On mangera des pommes de terre bouillies, annonça Mano à court d'expédient.

— Je crois que j'ai trouvé mieux, dis-je. Il nous reste de la farine. Faisons des crêpes.

L'idée enchantait tout le monde. Cinq minutes plus tard, toute la jeunesse envahissait la cuisine et j'avais grand-peine à évoluer à l'aise au milieu de ce tourbillon. Mais, une fois la pâte préparée, nombre de cuisiniers improvisés me relevèrent de ma tâche. C'était à qui ferait sauter le plus haut la crêpe dorée. Il y eut des rires, des cris, des bousculades et, dans cette occasion, M. de la Roche se dévoila aussi gamin que Charles ou les serpents.

Rangés autour de la grande cheminée, mal éclairés par une lampe insuffisante, nous vécûmes certainement, ce soir-là, la plus amusante soirée de notre jeunesse. Je ne sais lequel d'entre nous eut l'idée d'associer un souhait à la réussite de sa crêpe, et ce fut, dès lors, un feu roulant de plaisanterie.

— Attention, décida Gervaise, ce sera très drôle. On forme son vœu en étendant la pâte (tout bas, bien entendu)!, et crac, on est exaucé.

— Ou pas, rétorque Charles, moqueur. Toi, tous tes souhaits tomberont dans la cendre.

Gervaise ne s'émeut pas du présage, mais Catherine lui enlève la poêle des mains. Notre aînée, ce soir, est aussi enfant que ses élèves.

— Je commence, dit-elle.

Et sa main, pourtant peu exercée, réussit si bien que des bravos la saluent.

— A moi, à moi, crie Gervaise impatiente qui bouscule les tours. Vous allez voir.

D'une main fébrile, elle remue la crème liquide, tout en marmottant tout bas on ne sait quoi. Un, deux, trois ! Et voilà la crêpe en l'air à une hauteur prodigieuse.

— Oh ! bravo, crient les serpents électrisés.

Hélas, retombant des cimes, la pauvre crêpe vient s'aplatir maladroitement sur le rebord de la poêle, oscille une seconde et disparaît dans la flamme.

— Ratée, complètement ratée, décide l'aspic. Ma chère, ton rêve était trop haut.

La déception de Gervaise paraît tout à fait hors de proportion avec l'incident.

— Mais qu'avais-tu donc souhaité ? s'inquiètent les serpents, indiscrettes autant que crédules.

Gervaise ne répond pas et son joli visage s'allonge.

— Une de perdue, cent de trouvées, dit joyeusement René, tendant le plat fumant. Tapez dans le tas, cela vous donnera courage... et chance pour la prochaine fois.

Et voilà Gervaise rassérénée, riieuse, confiante à nouveau.

— A moi, à moi, crient déjà des voix impatientes.

Il y a tant de concurrentes qu'assez tard seulement M. de la Roche remarque :

— Sainte Elisabeth n'a pas eu son tour.

Je souris à l'appellation vraiment fraternelle sur ses lèvres. Déjà des voix répondent :

— Sainte Elisabeth n'a pas de désirs terrestres assurément. Elle est si détachée de tout.

Je tressaille un peu. Un instant, tout ce qui m'entoure s'efface, je vois s'élever devant moi la vision tant aimée : la petite maison là-bas, toute blanche sans doute ce soir, où un ami fidèle m'attend.

— Allons vite, dit la voix affectueuse de Charlot toujours tendre avec moi, pas besoin d'hésiter, va, on sait que tu ne veux que le bonheur de tous.

Force de la parole ou bien force secrète du cœur qui s'ignore ? je ne sais, mais quand la crêpe s'envole, c'est ce vœu-là qui s'envole avec elle... et tout de suite, le large disque doré s'étale, retourné sans un pli dans la friture sifflante.

On me félicite chaudement. Gilberte me dit sans malice :

— Tu as vraiment le tour de main d'un cordon bleu. Je t'envie.

— Mais pourquoi ne tentes-tu pas à ton tour? remarquai-je. Tu n'as pas encore essayé.

— Je suis trop maladroite, avoue-t-elle sincèrement.

— Allons, un peu de nerf, commande Charles.

Et tous somment Gilberte de s'exécuter sur-le-champ. Mais elle proteste, se refuse, paraît si ennuyée qu'un vaillant défenseur s'élançe à la rescousse.

— Je vais vous montrer le chemin, décide René, au vif amusement de tous.

Lui ne se trouble pas sous les quolibets. Et c'est tout à fait amusant de le voir si comiquement se démener avec ces ustensiles inconnus. Il brandit la cuillère d'une façon si énergique qu'il menace de nous asperger. On proteste, on se recule, mais l'intrépide déjà secoue sa poêle d'une main décidée.

Rires, cris et... ô miracle! elle retombe à plat sur la poêle, bien rissolée.

Des bravos assourdissants saluent cet exploit.

— Ben, dit une des petites d'une voix convaincue, si ce vœu-là n'est pas exaucé! Vous devez être content.

René se penche vers Gilberte et murmure :

— C'est pour votre vœu que j'ai tenté la chance, votre vœu quel qu'il fût!

Gilberte devient toute rose. Heureusement que je suis seule à avoir entendu. Les autres se disputent déjà la poêle. Les plus gourmands entament la pile dorée. Il y a des cris, des protestations. Finalement, quand on se met à table, personne n'a plus faim, heureusement, car il reste tout juste la part des autorités.

Le lendemain d'assez bonne heure, nous sommes en palabre solennel, grand'mère et moi, sur la question urgente de l'approvisionnement.

— C'est effrayant, dit Mano impressionnée, cette neige n'a pas l'air de vouloir s'en aller. Il paraît que, certaines années, on l'a vue durer près de trois semaines. Nous risquons de mourir de faim, tout simplement.

Je m'évertue à la rassurer et j'essaie de faire ressortir le bon côté de l'aventure.

— Pensez donc, grand'mère, ce temps conspire pour nous. A voir le château de ses ancêtres sous

cet aspect, M. de la Roche, en bon Africain, s'en dégoûtera tout à fait et nous le laissera.

— Qui sait ? soupire Mano, perplexe.

Mais le front de papa, présent à l'entretien, paraît se déridier.

— Aurais-tu déchiffré la pensée de ce jeune homme ? me demande-t-il avec intérêt. Pour moi, je le trouve bien indécis, bien insouciant. Il ne me paraît guère songer à notre grande affaire. Cela m'inquiète.

Mano hausse les épaules sans cérémonie.

— Je crois que ce charmant garçon a d'autres soucis que de vous mécontenter.

Les serpents tombant sur nous détournent le cours de nos pensées.

— Croyez-vous ? disent-elles indignées. Mano ne veut pas nous laisser aller avec Charles au village. Ce pauvre aspic va ployer sous le poids des provisions.

— Heureusement M. de la Roche l'accompagne, complète Gilberte qui arrive très renseignée, importante. Mais même à deux, ils auront du mal à remonter ici.

En effet, rien que le pain nécessaire à une famille si nombreuse suffirait à la charge d'un homme. On regarde les deux courageux « explorateurs » s'équiper et, quand ils nous quittent, bien des frimousses osent se montrer à l'air glacial pour leur recommander la prudence.

Le temps est devenu épouvantable. Des bourrasques brusques font parfois se lever des tourbillons de neige. Il n'est que dix heures et on y voit à peine dans les salles. Toutes les mines s'allongent. Mano semble une statue de la désolation. Et pour nous consoler, Gervaise, narquoise, ose nous dire :

— Ne vous en faites pas, mes enfants, vous ne reverrez plus un hiver semblable. L'an prochain, Arnaud-René vous aura tous mis dehors.

Seules les serpents osent riposter :

— Et toi, alors ? penses-tu qu'il fera exception ?

Elle pirouette sur ses hauts talons et disparaît.

Une visite inattendue vient nous distraire. C'est Mario, notre bordière, enfouie jusqu'au nez dans un capulet rouge. Son discours nous conserte.

— Hé oui, Dames, il ne faut point se troubler pour si peu. En ce pays, à cette saison, rien que

de naturel, un petit brin de froid. Défunt mon grand-père disait souvent qu'il avait vu, lui, des mois entiers sous la neige et les loups rôdant sous les murs de la métairie. A présent c'était pain benit à côté. Gens de grande maison pouvaient s'y faire, témoin M. Marfont, le riche qui, généralement, abandonnait Paris et tous ses parlotages de ministre pour venir « voir sa neige », le brave homme. A preuve qu'il y a des traîneaux, sous la remise des *Aubépines* et que c'est rudement beau, cette chanson de sonnettes dans l'air qui pique.

Ah ! il n'y manque rien, conclut Mario, et nous le verrons bientôt, allez.

Là-dessus, elle se drape dans sa cape rouge et disparaît comme Titi annonce d'une voix éclatante :

— Les voilà, nos Messieurs !

On se précipite pour les recevoir. On les débarasse des innombrables paquets qui les chargent, le pain de deux jours et tout ce que l'épicier a bien voulu vendre.

Avec consternation d'abord, puis avec des fous rires, on voit déballer un vrai régiment de boîtes de sardines, quelques saucissons (à l'ail !), des biscuits poudreux, un quartier de fromage gigantesque, mais dont la seule odeur fait reculer les plus intrépides. Mano s'échoue dans un fauteuil et manque tomber en syncope de consternation.

Alors la gaîté se fait vraiment étourdissante. Les projets les plus extravagants, les propositions les plus saugrenues achèvent d'étourdir la pauvre grand'mère.

— *Le Radeau de la Méduse*, annonce Charles.

— Ben quoi, appuie René aussi gamin que lui, on mangera les plus jeunes, et voilà tout. Moi, à part Ginette dont le plâtre effraie mes dents, je veux bien croquer qui l'on voudra. Mesdemoiselles, qui se dévoue ?

Cette phrase, nous rappelant tout à coup la même phrase dite par Charles quelques jours plus tôt, et à quel sujet ! déchaîne la gaîté irrésistible. René comprend qu'un sous-entendu, mystérieux pour lui, est la cause des fous rires, et vexé, joyeux quand même, il s'élançe sur les serpents pour les croquer, assure-t-il. Les petites s'évadent en galopades folles. Les grandes s'en mêlent, et

c'est bientôt un tapage assourdissant dans tout le rez-de-chaussée.

Finalement ce jour-là, comme les autres, passe le mieux du monde et même le terrible fromage est dévoré de bon cœur. On a trouvé le jeu du matin amusant et des parties de cache-cache sans nombre font couler les heures comme des minutes. On y gagna des appétits dévorants et, cette semaine-là, il fallut revenir deux fois chez le boulanger. Quant à l'épicier, il fermait ses volets en voyant nos commissionnaires, de peur de voir sa boutique dévalisée jusqu'au dernier grain de sel. Mano manqua choir d'indignation en apprenant la conduite « du mercanti », et nous eûmes la joie de l'entendre célébrer à pleine voix les beautés du bled marocain où pareille iniquité eût provoqué le pillage immédiat des réserves de l'Harpagon et peut-être sa pendaison non moins immédiate!

Charles, enthousiasmé de cette éloquence, compara Mano à la *Mère du lion*, de Tartarin et cela aurait tourné mal si René n'était intervenu. Il sut calmer les esprits irrités, ramena Charles à des sentiments plus doux et tapota si bien les coussins de Mano que la chère dame, retrouvant sa bergère si moelleuse, retrouva aussi sa bonne humeur.

— Quel Cicéron! nous dit Gervaise. Ce garçon est admirable!

— Et admiré donc! riposta Charles les yeux au ciel. Je ne sais comment il résiste à tant d'encens.

— Dis donc, fait Gervaise vexée, nous ne sommes pas si sottes!

— Tu ne l'étais pas, accentue Charles, féroce, mais la pente est dangereuse. Pour peu que tu continues, je te renie, Gervaise, âme sœur de ma jeunesse.

Elle lui tourne le dos, et tout le soir, il me semble qu'elle lui tient rigueur. Je la sens d'ailleurs énervée, trop bruyante. Et par moments, j'ai cru voir des larmes dans ses yeux! Mais cela devait être le fou rire sans doute, car, l'instant d'après, une de ses réparties piquantes amuse tout le monde.

L'achat d'un sac de haricots à un fermier voisin ayant quelque peu calmé les inquiétudes de Mano, la fin de la semaine passa sans encombre. Il y avait déjà près de quinze jours que nous étions bloqués et nul symptôme de détente ne s'offrait encore.

— Il faudra se passer de messe demain, nous dit Mano le samedi matin. Cela devient trop dangereux.

Il y eut des protestations générales. Chacun prétendait bien accomplir le devoir dominical. Gervaise était la plus ardente.

— Comment? il est possible d'aller chercher la nourriture et l'on ne pourrait entendre la messe! Grand'mère, sommes-nous si dégénérées? quelques « bleus » vous font peur!

— Ta, ta, ta, tout ça c'est très beau, déclare Mano, mais les « bleus » ne comptent pas à quinze ans, tandis qu'à près de soixante-dix ils deviennent dangereux. Je crois que le bon Dieu ne m'en voudra pas si demain je garde le logis avec Ginette.

Ce soir-là, les fameux haricots paraissant pour la troisième fois sur la table du dîner manquèrent amener un orage. Un haro général les salua.

— Prétendiez-vous toujours vivre de crêpes? fulmine Mano. Enfants gâtés, savez-vous ce que la vie vous réserve? Je n'aime pas du tout ces minauderies-là.

— Moi non plus, assure Charles impertinent, mais je croyais qu'on les appelait des fayots!

— Mal élevé, grossier personnage!

Avant que Mano ait recouvré le souffle pour de nouvelles épithètes, Gervaise tend son assiette.

— Grand'mère, minauderies ou fayots, servez-moi, je vous prie. Je veux m'aguerrir pour ce que la vie me réserve.

Et impayablement comique :

— Pitances qui m'attendez, je vous défie d'avance

— Vous saurez toujours les assaisonner d'esprit et de gaieté, lance une voix chaude.

Et ce soir-là, c'est Gervaise qui est d'une gaieté folle, tandis que Gilberte, pensive, contemple la flamme.

Nous voilà tous sur la route de l'église. Il fait très froid. Nous nous hâtons, appuyées sur des bâtons. Papa conduit Catherine. Gilberte s'accroche au bras de René. Charles a eu pitié de moi. Les trois serpents enlacés remorquent Titi en groupe bruyant et souvent culbuté.

Gervaise nous nargue, fière de son isolement, paraît-il.

— Honte à vous, pauvres femmes qui ne saurez

marcher seules dans la vie, nous lance-t-elle superbe. C'est de votre faiblesse qu'est venue la superbe des hommes.

— Attention, imprudente, s'écrie papa inquiet. Tu es trop sûre de toi.

Mais Gervaise dédaigne avis ou railleries et, bien campée sur ses petits pieds agiles, parvient la première à l'église. Oh! le bon regard attendri de M. le Curé, nous voyant arriver. Son geste est plus large dans l'*Asperges* qui nous bénit. Nous nous agenouillons et la messe commence.

Tout à coup, ô surprise, au moment du *Kyrie eleison*, un bruit inattendu, un joli bruit de sonnaillles très doux fait relever toutes les têtes et que voyons-nous? Dame Mano en personne, très fière en son plus beau manteau, qui s'avance au bras de M. le sénateur. Le bon Dieu nous pardonnera, je l'espère, nos distraction de ce jour-là!

La messe est à peine finie que tout le monde se rejoint sous le porche, et là, compliments et explications s'entrecroisent. Nous apprenons que grand'mère soupirait de regret dans son fauteuil auprès de Ginette endormie, quand M. Jean Marfont, arrivant à l'improviste dans son traîneau, lui proposa de nous rejoindre.

— Ainsi j'ai fait la route en carrosse, triomphante, agitant sa capote emperlée.

— Et Ginette? m'écriai-je.

— Ne crains rien, dit Mano. Justement Mario venait me gratifier d'une de ses visites. Je l'ai installée auprès de l'enfant. D'ailleurs je rentre tout de suite.

— Qui vient avec nous? dit gaîment le sénateur.

Il paraît rajeuni, tout à fait guéri, pas du tout homme d'Etat ce matin. Catherine répond gaîment aussi :

— Moi, je veux bien.

Elle s'installe à côté de Mano. Papa refuse de la suivre. La marche lui fait du bien.

— Encore une place, répète M. Marfont.

— Une seule, lance Charles, bousculant les groupes au passage. Qu'en dis-tu, Gilberte?

Et malicieux à son habitude :

— C'est délicieux, le traîneau, tu sais.

Gilberte rougit et va repousser le bras de René. Mais, à cet instant, le regard du jeune homme

s'attache sur elle, si plein de reproche... Elle rougit à nouveau, sourit...

Et Gervaise s'écrie :

— Prenez donc Sybille qui a mal au pied.

En se serrant un peu, on prend aussi Simone, et le traîneau s'éloigne.

— Marchons, dit gaiement Gervaise.

Elle est plus jolie que jamais, ce matin, ses yeux brillent sous le petit béret crânement enfoncé. Elle nous entraîne, Charles et moi, sans s'occuper de ceux qui suivent.

L'aspic ne peut retenir un trait. Il regarde en arrière, puis fixe un moment le visage de sa sœur préférée.

— Cela pourrait s'appeler la *Fin d'un Roman*, hein? dit-il caustique, tout comme le livre cher à la jeunesse de Mano.

Le rire de Gervaise égrène des perles dans l'air vif. Il sonne très juste, un peu trop sonore pourtant, peut-être.

— Moi je n'aime pas les vieux titres, dit-elle d'un ton catégorique. Mets : le commencement d'un roman, si tu veux, et laisse-moi la paix.

Alors Charlot, heureux, lui envoie une bourrade fraternelle. Elle riposte, et tels deux gamins, ils se battent à coups de boules de neige.

— Hallo, vieux camarade.

— Hou, vieille fille.

— Ils sont stupides, me dit Suzanne mortifiée de l'aubaine échue à ses cadettes et qui lui a manqué. Cette Gervaise se conduit en enfant.

Elle n'a jamais été si femme que ce matin, mais cette vérité, je ne puis la dire à notre cadette.

Nous voici tous de retour au vieux Manoir. Il n'y a pas eu de reculades ce matin devant le fameux sentier à pic. M. le sénateur a voulu ramener Mano jusqu'à son fauteuil.

— Restez avec nous, dit la chère femme toujours hospitalière.

Je sens mes cheveux se hérissier à la pensée du menu qu'on va lui offrir, mais Gervaise s'écrie, sans détour :

— Oh! oui, Monsieur, je vous en supplie, aidez-nous à démolir les haricots.

Dans une fusée de rires on conte à l'imposant visiteur nos aventures gastronomiques et le voilà déridé tout à fait.

— Je ne me suis jamais senti tant d'appétit, annonce-t-il. Gare aux haricots, au fromage agressif, même aux oignons.

Il renvoie son équipage et l'on s'attable. Jamais dîner exécrable ne fut enlevé d'un tel élan. La jeunesse et la gaiété sont décidément les meilleurs condiments, a remarqué papa, sans malice. Et cette fois, moi-même, je n'ai point protesté tout bas contre ce qualificatif de jeunesse attribué à M. Marfont. Ce n'est plus du tout l'homme imposant et gourmé qui disparut de notre horizon d'une manière si singulière, l'automne passé.

Je crois que d'autres que moi partagent cette impression. Seule, Catherine, reste gracieusement indifférente, toujours princesse des livres, vivant en eux, pour eux uniquement.

Ce fut au dessert, je crois, que Mano demanda à M. Marfont s'il avait l'intention de passer quelques jours aux *Aubépines*, malgré la terrible température. M. le sénateur répondit catégoriquement :

— Je suis ici pour les vacances de Noël et du jour de l'an, chère Madame. Ces deux dates ne me paraissent véritablement des fêtes que si je les passe dans ma vieille maison. De plus, je suis ici pour une affaire importante qui peut me retenir un peu plus longtemps.

Rien que de très naturel dans cette phrase, et cependant je ne puis m'empêcher de la trouver grosse de sous-entendu.

On regagne le salon du Roy, chacun choisit une place de choix pour passer la longue soirée d'hiver. Il est à peine deux heures de l'après-midi. Le reflet de la neige prolongera peut-être un peu le jour blafard. Que ferons-nous jusqu'à ce soir? je songe avec un certain amusement à ce qu'aurait été un jour semblable l'hiver précédent. Mes sœurs ne l'auraient point supporté. Pourtant, aujourd'hui...

Aujourd'hui, elles sont acclimatées, un an a passé, dirait papa, cher aveugle. Et moi, je ne veux pas essayer de lui ouvrir les yeux, en ce moment. Car, pour lui, la question ne laisse subsister aucun doute. René ne peut abandonner le Montcaison et nous serons bientôt des sans foyer.

Il a déjà questionné M. Marfont tout à l'heure

sur des établissements possibles. Mais d'un geste large notre puissant ami a éloigné l'angoisse.

— Nous sommes en vacances, cher Monsieur, laissons finir l'année en paix. Qui sait ce que nous apportera l'an nouveau?

Et son rire a résonné, très jeune. Papa, un peu interloqué de ce détachement, s'est tu.

Maintenant une autre question révolutionne le salon du Roy. C'est encore une phrase du sénateur qui a provoqué cet émoi. Il vient tout crâment de proposer à René de s'installer aux *Aubépines*.

— Mais c'est insensé, a riposté Mano. Ce jeune homme est chez lui ici. C'est le mettre à la porte de sa maison. Heureusement qu'il n'acceptera pas. Monsieur de la Roche, avouez que vous aimez le Montcaïson.

— Oh! oui, dit-il dans un élan et je n'oublierai jamais l'accueil que vous m'avez fait.

— Alors, restez, s'écrie-t-on.

— N'êtes-vous pas bien ici?

— Trop bien, riposte gaiement l'auteur de la malencontreuse proposition. Je crois qu'il finirait par oublier tout à fait la décision à prendre. Un peu de recul éclairera la situation. En somme, ce sera une retraite aux *Aubépines*.

— Vous avez raison, Monsieur, dit René avec effort.

Des cris l'interrompent.

— Vous acceptez! vous nous abandonnez!

Les serpents assument ce soir le rôle des chœurs antiques traduisant naïvement les sentiments cachés de la famille. Mano, cantonnée dans sa dignité, soupire et se tait.

Un silence très court règne, apportant un peu de gêne.

C'est Gervaise qui sauve la situation, Gervaise très gamine d'apparence, très femme dans le fond et qui affecte un air railleur.

— Allons, Monsieur le déserteur, n'affectez point ces airs tragiques. Au fond, vous fuyez les haricots tout simplement!

Un rire nous détend. René n'a pas le temps de protester.

— Nullement, nullement, intervient M. Marfont. Ce n'est pas la séparation totale que je prône. Mes chevaux seront heureux de vous ramener tous les jours le couvive habituel.

— Comme cela, cela devient acceptable, opinent les jeunes.

— Acceptez-vous, Madame? prie humblement René.

Il a une mine d'enfant malheureux qu'on mène en pension. Le cœur de Mano bondit, je vois ses lèvres remuer, je crains un cri spontané autant que les naïvetés les plus crues des serpents.

Mais c'est papa qui répond gravement :

— Nous vous attendrons tous les jours... chez vous.

Encore une fois Gervaise nous sauve de l'attendrissement.

— Un bon mouvement, Monsieur, dit-elle au sénateur amusé. Accompagnez votre détenu, quand ce ne serait que pour les haricots! pensez qu'il en reste trente-six kilogs.

Cette fois, c'est le bon fou rire habituel qui nous remet d'aplomb. La soirée passe vite. M. Marfont nous donne une première preuve de bonne volonté en réclamant une portion de la « pitance » habituelle. On est très gai autour de la grande table. Mais l'heure du départ sonne, et alors si les grandes gardent la plus charmante correction, les petites naïvement font la moue. J'ai l'impression que René est très ému sous sa froideur. Il remercie papa en des termes guère brillants, mais qui vont au cœur. Il nous salue toutes sans paraître marquer de différence. L'aspic le surveille d'un œil aigu.

Gervaise hausse les épaules.

— C'est ridicule, voyons, ces adieux de Fontainebleau. Tout cela pour se retrouver demain!

— A la bonne heure, déclare M. Marfont endossant sa pelisse.

Et il ajoute :

— J'ai une bonne surprise qui, peut-être, me fera pardonner ma conduite, Madame. J'ai ordonné que mon traîneau, avant de venir nous prendre, poussât jusqu'au bureau de poste. Vous allez recevoir votre courrier.

Cri général de joie. Des nouvelles enfin après quinze jours!

— Monsieur le sénateur, dit gravement Gervaise, il vous sera beaucoup pardonné parce que vous avez beaucoup... été aimable.

On se sépare sur cette boutade. Papa, déjà, classe les nombreuses lettres remises par le co-

cher des *Aubépines*. Et, dans cette distribution disparaît le sermon que Mano entamait sur Gerlaise; chacun, ayant eu sa part, s'absorbe dans ses lettres. Je voudrais bien lire les miennes, mais je dois m'occuper de Ginette très nerveuse qui n'arrive pas à s'endormir. Même quand elle a fermé les yeux, je reste auprès d'elle, et c'est à la lueur de la lampe baissée presque en veilleuse que je déchiffre mes lettres.

J'en ai deux, une de l'avocat, une autre de Germaine Deris, fort volumineuse celle-là! J'ouvre vite la missive de M^e Lauranc.

Les premières lignes me font tressaillir.

Tu me pardonneras ce qui va te paraître, peut-être une indiscretion, ma chère amie. Mais je te porte un intérêt sincère. Je crois que de la meilleure foi du monde tu es en train de commettre une grosse bévue. Ma petite amie, ne te fâche pas, mais les hommes, même les meilleurs, ne brillent pas par la patience. Je mets les points sur les i, pardonne ma brutalité mais décide-toi enfin, oui ou non, que ce brave garçon sache sur quel pied danser. Je sais bien qu'il n'y a entre vous aucun attachement romanesque, tes qualités lui plaisent infiniment, toi tu l'estimes, vous pouvez transformer ces honorables sentiments en excellent mariage mais il ne faut plus tarder. Ce malheureux a besoin d'une femme, sa mère est de plus en plus infirme, lui-même désire un foyer. Sache enfin si tu es décidée à lui accorder ta main et ton cœur (que cette phrase plairait à Dame Mano!) Choisis entre lui et ta famille, car j'ai bien compris, va, que c'est là le nœud de la question. Et tant pis si tu me traites d'égoïste mais je t'engage à pencher vers lui. Ton père a d'autres enfants et il y a trop de temps que tu te sacrifies. Au fond, la famille, sous ses dehors charmants, est un monstre qui ne demande qu'à dévorer les victimes comme toi. Quand tu auras perdu ta jeunesse tous tes cadets s'égailleront chacun de leur côté avec un petit merci bien sec et tu verras comme c'est gai d'être seul. Ma petite sainte, attention.

J'ai laissé retomber la lettre. Comme mon cœur bat. Je ne sens pas le froid glacial, j'ai oublié ce qui m'entoure.

Une fois de plus, la douce vision passe devant moi. Chère tentation, chère maison qui m'attend, le foyer, l'amî...

Un mouvement de Ginette endormie me ramène à la réalité. Je reprends la lettre. Il y a un *post-scriptum*.

Quelque chose de ce projet a transpiré, je ne sais comment, mais en ville on parle ouvertement du désir de Pierre D. de se marier. On a prononcé assez souvent ton nom mais je t'avertis que puisque tu n'as aucun droit officiel, bien des partis sont mis en avant. Les mères embarrassées s'agitent... et les filles aussi. Attention.

Combien de temps suis-je restée dans la pénombre et le froid, luttant la lutte la plus cruelle de ma vie? je ne sais. Les serpents et Gervaise m'arrachent à ma torpeur.

Je puis enfin refermer la porte de ma chambre et seule, avec moi-même, regarder en face l'avenir.

Il a deux formes, le bonheur, le devoir... Ce dernier mot est-il bien le réel? ne devrais-je pas plutôt mettre celui qui, sous la plume de l'avocat, m'a révoltée : le sacrifice.

Non, ce n'est pas un devoir absolu pour moi de me sacrifier. Mon père a d'autres enfants, Mano peut vivre longtemps encore. Si je me marie, je ne ferai aucun mal, pas plus que Catherine ou Gilberte. Ces deux-là ne s'arrêtent pas à l'idée qui me torture si cruellement. Pourtant, la situation est la même. Elles, comme moi, sont les aînées, notre père n'est pas plus le mien que le leur. Pourtant...

Je ne sais à quel moment je retrouvai sous ma main la lettre de Germaine encore intacte. Un instinct de diversion me la fit ouvrir.

Très longue, la lettre. Nous sommes de vraies amies, Germaine et moi. Que me dit-elle ce soir? Très vite, après quelques banalités, son cœur s'ouvre.

On parle beaucoup de toi, en ville. Il paraît que tu hésites longuement devant un mariage excellent. Elisabeth, est-ce possible? tu refuserais le bonheur qui s'offre à toi? Car c'est bien le bonheur, je n'en puis douter. Je connais Pierre Debas plus même que tu ne parais le connaître. Cet hiver, dans toutes les réunions, il se rapprochait de moi. Il sait que tu es mon amie. Nous parlions de toi. J'ai pu apprécier ce cœur si bon sous l'enveloppe timide. Crois-moi, ne refuse pas le don que Dieu te fait. Je ne connais pas un homme plus digne d'affection et de respect.

La plume de Germaine a hésité sur les derniers mots. Elle en a biffé quelques-uns (plus tard,

j'essaierai de les déchiffrer) avant de finir sur cette phrase si froidement banale. Ensuite un élan l'a reprise et elle termine bravement : « Je ne connais pas un homme auquel on puisse plus sûrement confier sa vie ».

Très longtemps, cette nuit, la phrase m'a poursuivie. Je n'ai guère dormi. Au matin, mon cœur est aussi indécis.

Finalement, je m'accorde huit jours de réflexion. Dimanche prochain, je dirai oui... ou non.

Une semaine, c'est peu, et c'est beaucoup. Mes sœurs riraient de moi. Je les entends, déjà réveillées, babiller dans leurs chambres. Le Montcaïson se remet à vivre.

Mon Dieu, aidez-moi.

XIV

Huit jours, que c'est court. La moitié en est déjà passée et mon cœur continue à se torturer sans trouver la solution du cruel problème.

Et, d'ailleurs, ai-je bien le temps de penser à moi dans le tourbillon qui nous entoure ? Le Montcaïson est plus que jamais animé et joyeux. Fidèle à sa promesse, M. Marfont nous ramène René tous les jours. Et, comme il ne veut confier à personne, assure-t-il gravement, la garde du dernier des de la Roche, il reste avec lui. C'est-à-dire qu'au lieu d'un visiteur nous en avons deux. L'intimité est devenue complète entre nous. M. le sénateur redevenu très jeune homme mène la bande. Il a enlevé d'autorité le consentement de Mano à une fête de Noël suivant les traditions, nous irons tous à la messe, qui en traîneau, qui à pied éclairés par les lanternes. Ce sera merveilleux et, au retour, un réveillon nous réunira au Montcaïson. Les enfants sont folles de joie à la pensée de cette nuit sans pareille. Nous préparons un arbre de Noël superbe. Chacune en secret, chacun

aussi, confectionne de mystérieux petits paquets que l'on attachera aux branches vertes. Que de surprises! les serpents en perdent la tête. Ginette a un sourire d'ange. Papa lui-même se déride.

Nous voici à la veille du beau jour. Dès une heure, nos visiteurs sautent de traîneau à notre porte. Ils apportent une énorme branche de sapin qu'ils installent à grand'peine au beau milieu du salon. Que de rires, de cris, de bousculades. Tous les cœurs sont joyeux... sauf le mien, mais je réussis à cacher ma détresse. Personne ne remarque mon attitude. Il y a si longtemps que je suis la silencieuse, celle qui écoute, mais qu'on n'écoute pas, qu'on ne voit pas même. Et dans ce beau soir de fête, l'ardente chanson de la jeunesse et de l'amour efface tout. Mano semble rajeunie. Elle joue un grand rôle, la chère femme, elle est bien la mère-grand à laquelle chacun vient confier secrètement ses « lots », afin qu'elle les dispose sans qu'on en connaisse l'origine.

Bien entendu, ce rite ne s'accomplit pas sans tapage. Grands et petits sont un peu fous, ce soir. Jean Marfont lui-même a retrouvé son âme d'enfant. Le dîner n'est qu'une succession de plaisanteries, de gamineries même. Il faut que papa nous rappelle l'importance religieuse de cette belle nuit. Involontairement ils l'ont tous oubliée.

Heureusement que voici la plus délicieuse interprète de cette douce solennité. Ginette, étendue encore dans son plâtre, est amenée dans sa voiture jusqu'au pied du beau sapin dont j'ai allumé les bougies. Elle nous sourit, un peu intimidée d'abord, puis sa claire petite voix commence, si pure! le récit des Évangiles. Sur sa bouche enfantine, les mots nous apparaissent dans leur vrai sens de vérité sublime, d'incomparable beauté.

Une ferveur religieuse tombe sur nous. Les fronts se courbent, le grand mystère de la Nativité emplit les cœurs. Il y a des larmes dans les yeux de Mano, les mains de papa tremblent un peu en caressant l'enfant adoptive.

Trop vite passe ce moment béni. Je ne l'oublierai jamais, mais le grand souffle contient une leçon trop âpre et sublime pour les jeunes qui nous entourent. Ils se retournent déjà vers la vie, vers l'avenir.

— Dépouillons l'arbre, réclame une voix joyeuse.

Alors la fête commence. Afin de prévenir tout désordre, on a sagement distribué les rôles. C'est papa qui tire les numéros, et c'est Mano qui distribue les objets. Bien entendu, on triche un peu, ou plutôt Mano n'oublie rien des recommandations particulières. Aussi chaque paquet va droit à sa destination secrète, sans qu'on devine donateur ou donatrice. Le jeu enchante tout le monde. Les commentaires vont leur train. Il y a des cris de joie, des indignations feintes, des sourires discrets, de simples regards qui valent les meilleurs mercis.

Maintenant chacun, étant largement comblé, jette un regard sur la part des autres.

Les trois serpents et Ginette disparaissent sous une avalanche de joujoux, bonbons, livres illustrés. Charles est aussi bien pourvu dans son genre, et chacun d'entre nous, d'ailleurs, a été comblé de présents minuscules ou importants.

Mais il est certains de ces envois qui ne manquent pas de piquant. Gervaise, au milieu des rires, déballe une boîte vide portant cette étiquette flamboyante : « Image du cerveau de la destinataire. »

L'instant d'après, ladite boîte est enfoncée d'une main solide sur la tête de l'aspic, tandis que l'outragée clame :

— Renvoyé à l'envoyeur sa propre photographie.

L'aspic a lui-même reçu un manche à balai soigneusement enveloppé avec cette mention : « Ressemblance garantie du portrait. »

René balance à son poignet une minuscule poupée fétiche peinte et habillée à la dernière mode et qui porte cette étiquette : « Baronne René de la Roche du Montcaïson. » (Mano qui ignorait le contenu du paquet remis par elle avec un gracieux sourire a sursauté d'indignation en apercevant l'objet. Mais « le mari de la poupée » paraît très fier et adresse à « sa femme » des discours enflammés.)

Il n'y a point que des envois burlesques, heureusement. Beaucoup témoignent du goût et du bon cœur des donateurs. Un surtout a attendri tout le monde : une cravate tricotée par les petits doigts de Ginette pour « cher papa », disait sa

grosse écriture enfantine. Les serpents, en réunissant leurs efforts, ont réussi une paire de gros gants de laine destinée aussi au cher papa, et il sourit doucement à toutes ces bonnes volontés.

Mais il y a des sourires plus doux encore, des regards que perçoivent seuls des yeux anxieux, même des paquets qui disparaissent, adroitement escamotés dans une écharpe ou une ceinture. Gilberte me paraît plus rose que de coutume, et Gervaise est étincelante de gaieté. Quant à Catherine, elle plane comme toujours au-dessus de tout. Sa main ne tremblait pas tout à l'heure en déballant un vieux livre précieux, mais elle l'a dérobé aux doigts indiscrets qui voulaient tâter sa merveilleuse reliure.

Comme je suis étrange ce soir ! il me semble que ma personnalité se dédouble. Il y a en moi deux Elisabeth : celle qui souffre tout bas, qui se sent lasse à mourir, et l'autre bien vivante, qui voit, qui observe, qui devine tout avec une acuité singulière.

Il me semble qu'un pouvoir mystérieux me découvre l'intérieur des cœurs et des cerveaux. Je lis la pensée secrète, je perçois le geste qui se croit ignoré.

J'ai tout d'un coup le sentiment très net que cette soirée est décisive, que, sous l'aspect joyeux d'une simple réunion familiale, il y a un grand courant irrésistible qui oriente de jeunes vies.

Je n'ai pas entendu Catherine répondre à une phrase murmurée pour elle seule, mais je sais que notre aîné a vaincu ; que l'épreuve imposée par elle a été décisive et que notre belle grande sœur accepte ce soir la brillante destinée pour laquelle elle est si bien faite.

Je devine aussi que deux autres jeunes cœurs battent éperdument la douce chanson de l'amour partagé, qu'ils sont heureux sans calcul, sans soucis, qu'ils attendent de la vie, non tel ou tel décor différent, telles circonstances accessoires, mais le bonheur d'être ensemble toujours.

Et je comprends aussi qu'une autre, plus jeune encore, enterre définitivement le rêve de son adolescence enfiévrée pour s'engager résolument et à jamais sur la belle voie montante de l'étude et de l'indépendance.

Peut-être un peu de ma clairvoyance passe-t-elle, ce soir, dans l'âme du cher papa, l'éternel distrait, car parfois son regard m'interroge, un peu anxieux. J'ai la force de lui répondre par un bon sourire.

Enfin sonne l'heure de la messe. Nous partons tous, qui en traîneaux, qui à pied. Il fait doux, presque chaud, les étoiles brillent, le reflet des lanternes rosit la neige. On sent la détente dans l'air. Bientôt tombera la pluie qui amènera le dégel. Notre réclusion va finir. Nous reprendrons la vie de tout le monde.

Mais non la vie de tous les jours. Nous sommes à un tournant, à une étape décisive, le groupe familial va s'égrener comme un épi qu'on disperse au vent. C'est le sort naturel. Je devrais être heureuse : je puis, moi aussi, comme mes sœurs, m'en aller, fonder un foyer personnel. C'est mon droit absolu. Personne ne peut le contester. Il y aura trois mariées au lieu de deux, et tout le monde félicitera papa et Mano de cette chance inouïe : caser en même temps trois des numéros de la fameuse bande.

Je n'ai qu'à avoir un peu de fermeté, à ne pas me laisser attendrir par des scrupules et tout sera dit.

Sur la route blanche où mes sœurs marchent gaiement au bras de ceux que demain elles accepteront pour époux, je m'abandonne à la rêverie. Je suis seule, moi, mais une ombre marche à mes côtés et, si je le veux, un jour très prochain, mon fiancé à moi sera là aussi.

Pourquoi pas ? Mon père approuve ce projet, c'est un bonheur inespéré que j'aie rencontré un tel compagnon. Il est si bon qu'il me laissera souvent revenir parmi les miens, les aider au besoin. Je serai là au moindre appel. Mon cœur se gonfle doucement. Je sens que je saurai accomplir ma tâche, ma double tâche. Je me partagerai, c'est très simple, je me donnerai encore davantage toute à tous et je connaîtrai enfin le bonheur.

C'est fait. Je suis décidée. Demain, j'avertirai papa.

Nous sommes au seuil de l'église. Les cloches sonnent à toute volée. Mes sœurs s'arrêtent un instant sous le porche, attendant les retardataires. Moi, je vais tout droit à l'autel, à la crèche, à l'Enfant-Dieu qui m'attend.

Je n'avais jamais vu de crèche de campagne. L'an passé, nous ne sommes pas venus à la messe de minuit et je n'eus pas, plus tard, la curiosité de m'approcher du petit monument.

Cette nuit je le regarde avidement, déconcertée tout d'abord. Que c'est pauvre, humble, laid même. Des larmes montent à mes yeux. Peut-on ainsi représenter le grand mystère qui sauva l'humanité entière! est-ce que tout l'or, toutes les richesses, le meilleur de ce que possèdent les hommes ne devrait pas entourer Dieu enfant?

Dans mon esprit passe le souvenir des églises de ville, les lumières, l'encens, les fleurs, la pompe majestueuse... Ici, deux ou trois branches de verdure, une horrible mousse artificielle, quelques figurines grossières.

Ah! mon Dieu, cette pauvreté, cette mesquinerie pour symboliser le don indicible de votre cœur!

Je tombe à genoux; avec ferveur je demande pardon de l'ingratitude, de l'incompréhension des hommes, si insensibles qu'ils osent représenter ainsi basement, grossièrement, le miracle devant lequel les Anges se prosternent.

Et quand je suis ainsi recueillie, tout près de Dieu enfant, la lumière divine m'éclaire enfin. Je comprends... oui, mon Dieu, je comprends. La vérité m'éblouit. C'était moi qui étais aveugle et sourde. Le Sauveur est venu non dans la joie et les richesses mais dans la pauvreté. Il l'a voulue, il l'a choisie pour nous dire que le vrai mot de l'existence, la devise des chrétiens, c'est la souffrance, le renoncement, l'oubli de soi-même. C'était moi qui étais dans l'erreur, et non ces pauvres gens de campagne qui avaient fait de leur mieux, à leur manière rustique et naïve. Ce n'est pas l'extérieur que Jésus a demandé, ni les dons matériels, c'est le cœur, la volonté.

J'ai perdu la notion de ce qui m'entoure. Je suis vraiment à Bethléem entre Marie et Joseph, berçant l'enfant, écoutant la voix divine me disant le vrai sens de la vie.

Et quand je reçois à mon tour l'hostie, la présence réelle trouve en moi une femme nouvelle, née cette nuit à la crèche dans la pauvre église où je croyais bien entrer, un jour prochain, en robe de mariée.

C'est fini, mon cœur n'hésite plus. Il n'y a pas

de robe de mariée pour moi, je porterai toute ma vie la robe de vieille fille. Mais je ne pleure pas, la joie divine est en moi. J'entends la voix de l'Enfant-Dieu me dire tout bas : « Viens à moi, à moi seul. Le monde t'égarait. Tu as cru pouvoir concilier son service et le mien. Tu t'es attardée au rêve du bonheur humain. Mais tu n'aimais en ce jeune homme que la paix que sa maison t'eût donnée. Tu fuyais des devoirs plus immédiats et ta place est auprès des tiens plus qu'auprès de lui. Tu voulais mesurer ton effort, appuyer ton courage sur du bonheur personnel et tu te trompais. Personne ne te remplacerait ici, et lui, n'importe quelle jeune fille l'aimera mieux que toi. Oublie. Je t'ai donné une tâche. Ne la fais pas pour une plus facile, mais remplis-la de tout ton cœur, donne-toi tout entière. Je suis venu au monde pour t'apporter le renoncement et non la recherche de toi-même. »

Et moi, je réponds humblement : « Merci, mon Dieu, je ferai ce que vous voulez. Pardonnez mon erreur. Elle fut courte et j'ai toute la vie pour la réparer. »

L'apaisement tombe sur moi peu à peu. Je sais bien que je connaîtrai des heures cruelles, que le dépouillement ne s'accomplit pas sans souffrance et mon rêve avait été si doux; mais, à cette heure, près de cette pauvreté complète, de ce don sans retour, je ne veux rien mesurer et je demande à Dieu le courage nécessaire. Personne ne verra mes larmes, personne ne devinera la plaie secrète que seule la bonté divine peut panser.

Je suis si bien emportée loin de la vie réelle que je tressaille quand une main se pose sur mon bras. C'est une de mes sœurs qui m'appelle. La messe est finie, on sort.

Le gai carillon nous suit un instant sur la route blanche. Autour de moi, l'on cause et l'on rit. Je me recueille jalousement. Nul ne doit savoir encore que, cette nuit de Noël, Elisabeth Tramières s'est fiancée à la solitude, à la pauvreté, à l'oubli de soi.

Le jour de la Noël fut marqué par une véritable tempête de vent chaud. Impossible de sortir. Nous étions d'ailleurs fatigués de notre nuit presque blanche. Nos visiteurs habituels ne parurent pas pour une cause matérielle. A l'entrée de la nuit, la pluie commença à tomber, fondant la neige.

L'affreux dégel allait nous isoler encore un jour ou deux plus complètement que jamais.

— C'est insupportable, dirent mes sœurs boudeuses. Combien de temps cela va-t-il durer ?

— Jusqu'à la mort, riposte gravement Gervaise. La pluie tombera quarante jours, l'eau montera et nous serons noyés, ou nous mourrons de faim.

— A moins, continue Charles, qu'une colombe ne nous apporte le rameau vert avant que le sac de haricots ne soit achevé.

— En l'occasion, la colombe pourrait être un pigeon, hasarda Gervaise, le nez en l'air.

— Mais c'est impossible, dit Suzanne indignée, voyons, Gervaise, tu confonds, la Bible parle d'une colombe et non d'un pigeon.

— Eh bien, moi, j'ai changé tout cela, riposte lestement l'imperturbable. Je prépare une nouvelle histoire du déluge revue et corrigée par les demoiselles Tramières et je trouve qu'un pigeon, et même deux, y fout très bon effet. Et si tu n'es pas de mon avis, demande à Catherine et à Gilberte.

Elle disparaît sur ce trait et Charles conseille paternellement :

— Ne demande rien, petite, et retourne à tes *Robinsons suisses*, livre idéal à ton âge.

Les serpents, vexés, quittent la pièce.

Le dégel ne dura que peu de temps, heureusement. Vents et pluie emportèrent l'affreuse boue qu'était devenue notre belle neige. Et le troisième jour se leva presque beau.

Ce matin-là me réservait, non des surprises, mais des émotions.

Comme j'époussetais le salon du Roy, Catherine parut. Rien qu'à la façon dont elle referma la porte, je devinai ce qui allait se passer.

— Laisse ce plumeau, commanda-t-elle, j'ai à te parler.

Puis, quand je fus assise en face d'elle, elle commença sans hésitation :

— Tu es une amie si incomparable, Elisabeth, que je veux te confier, à toi la première, mon bonheur. Je vais me marier, tu devines avec qui ?

— Je te félicite, dis-je un peu émue, tu sauras être à la hauteur de la belle situation qui t'attend.

Elle a un geste comme pour écarter une vision importune, puis elle me regarde dans les yeux.

— Je veux que tu saches autre chose, Elisabeth. Ce n'est pas seulement pendant la nuit de Noël que M. Marfont m'a demandée. L'hiver dernier déjà, avant son départ, il m'avait offert son nom et j'avais bien cru accepter tout de suite.

— Alors, pourquoi ce délai ?

— Pour toi, chère sainte; sache-le, tu possèdes un pouvoir silencieux mais considérable. J'ai senti que tu me jugerais mal, que tu me croirais éblouie par une union inespérée et disproportionnée d'âge (tu vois que je ne m'aveugle pas); bref, tu te disais un peu que j'allais me vendre. Ne rougis pas et rassure-toi. J'ai demandé du temps, c'était risquer gros, n'est-ce pas ? mais, chère conscience, sois heureuse. Je sais maintenant très sûrement que je l'estime, que ses qualités et ses goûts me plaisent et que je pourrai réellement être une bonne femme pour lui. Es-tu contente ?

Je l'embrasse tendrement.

— Allons, ne pleure pas, petite sainte. Je vais encore te demander un service, le dernier sans doute. Veux-tu prévenir papa ? Fais-lui comprendre que, s'il est difficile de traiter en fils un homme de dix ans plus jeune que lui seulement, ses autres enfants trouveront en lui un frère très dévoué. Ainsi M. Marfont m'a promis de prendre Charles avec nous à Paris si on veut bien nous le confier pour ses années d'études.

Elle s'en va ensuite et j'ai peine à reprendre ma besogne.

Je ne vais pourtant pas encore vers papa. Un pressentiment me dit qu'une autre a besoin de moi. Je gagne la chambre de Gilberte.

Elle dort encore, la jolie paresseuse. Ses boucles courtes auréolent son fin visage. Les couvertures ont glissé dans son sommeil et je vois ses mains jointes sur sa poitrine. A l'une d'elles brille un anneau que je reconnais. Le soir de l'arrivée de René de la Roche au Montcaïson, papa lui remit cette vieille bague aux armoiries de sa famille. A son tour, René l'a donnée à celle qu'il aimait. J'avais bien deviné quel présent de Noël se cachait dans une petite boîte de roses apportées des *Aubépines*.

— Gilberte, Gilberte, éveille-toi. Il est tard.

Elle ouvre les yeux, et déjà elle sourit.

— Elisabeth, tu es là, quelle chance. Je voulais te parler, viens.

Elle m'attire auprès d'elle, elle se blottit dans mes bras.

— Tu as été toujours un peu ma mère, il faut que tu saches... ce que tu as bien deviné, n'est-ce pas ?

Qu'elle est donc charmante, ainsi rosée de l'aveu !

— Il m'aime et moi je l'aime de tout mon cœur. Nous serons heureux, va.

— Je l'espère bien, dis-je dans un élan, embrasant ma cadette. Mais, sais-tu, ma chérie, que tout n'est pas rose dans le mariage et qu'il te faudra peut-être parfois du courage pour les petits sacrifices. Il n'est pas bien riche, je crois.

— Non, dit-elle, il me l'a dit presque en tremblant, pauvre garçon. Mais, vois-tu, Elisabeth, maintenant que je sais ce qu'est l'amour, bien des petites choses passent au dernier plan. Nous voyagerons, car il préfère rester soldat, et moi aussi, tu le comprends. Allons, ne souris pas, je crois qu'avec lui le Montcaïson m'eût paru charmant, mais il est plus sage de ne pas démissionner. Je verrai de beaux pays, et plus tard, il rachètera le Montcaïson, si papa ou Charles voulaient un jour le revendre. Car, pour cela, il me l'a dit très fermement, il ne demande pas mieux que de nous laisser le vieux château à nous, mais pas à des étrangers, jamais.

— Il a raison, dis-je sérieusement. Tout va bien ainsi. Tu feras une excellente femme d'officier.

— Ne pars pas si vite, je te prie. Il faut que je te demande encore de prévenir papa. René redoute un peu sa surprise, c'est un timide, au fond, que ce grand soldat. Il faut donc que tu parles à papa :

— Sois tranquille, future baronne, dis-je en riant. Dès aujourd'hui, j'avertirai le cher homme que le prétendant au royaume contesté est surtout un prétendant à ta main.

Je quitte l'heureuse fiancée et je songe à rejoindre mes travaux. Mais il en est décidé autrement. Sur le seuil même de ma porte, je trouve Gervaise.

— Il faut que je te parle, dit l'impérieuse personne. Viens tout de suite.

Je ne résiste pas. Une pitié me prend pour celle-ci, la victime en somme, et qui doit durement souffrir, car ses emballements de jeunesse sont aussi violents que passagers.

Mais je connais mal Gervaise, ou plutôt je connais mal les ressources de cette nature énergique et autrement profonde que celle de la jolie Gilberte.

— Assieds-toi, nous en avons pour un moment, commande-t-elle.

Allons, je ne ferai pas mon gâteau ce matin. Cette affaire-ci est plus précieuse.

— Que me veux-tu? demandai-je patiemment.

— Voilà, il faut que tu m'aides. Je suis décidée, cela va te paraître très drôle, mais enfin admettons que tes vertus et tes prières aient eu une heureuse influence sur moi, car je suis prête à sauter le pas. Oui, ma chère, voilà une lettre toute prête, tu peux la lire et je compte que tu y ajouteras quelques mots après que tu auras parlé à papa. Bref, je cède... j'accepte de vivre avec mon parrain!

Je reste abasourdie, ne sachant dire que :

— Toi, toi, Gervaise, tu fais cela?

— Oui, ma chère, et ce n'est pas un coup de tête, je te le garantis. C'est pesé, mûri, réfléchi. Il faut te dire que le terrible homme m'a écrit dernièrement une épître qui sentait quelque peu la contrition parfaite. Et puis, je vieilliss, oui enfin, je veux dire, je suis forte, très forte, il est grand temps de reprendre mes études et lui me promet monts et merveilles. Il s'installe à Paris, je pourrai suivre tous les cours que je voudrai. Il m'assure toutes les facilités, et je pourrais venir en vacances ici toujours... mais avec lui. Il ne manque que le consentement de papa.

— Papa ne refusera pas une proposition si avantageuse, dis-je machinalement.

Gervaise secoue sa courte crinière.

— Je ne t'ai pas tout dit. Parrain veut m'adopter, me donner sa fortune, un tas de conditions qu'avec sa sécheresse bien connue il m'a étalées brutalement. Je me suis cabrée d'abord. Maintenant c'est fini, et je te donne ma parole, Elisabeth, que puisque j'ai dit oui, rien ne me fera revenir là-dessus. Oui, que Dieu m'aide! mais je l'accepte, lui, ses manies, ses idées, sa moquerie, parce que j'ai senti qu'il m'aime au fond. Et puis, cela fera

une part de moins au Montcaïson, car cela aussi c'est bien convenu, il faut que papa accepte, je renonce à tout en faveur de Charles. Parrain me guidera pour les formalités.

— Tu deviens aussi pratique que lui, remarquai-je en riant.

A cet instant, elle me jeta un regard tel que je m'arrêtai net et la pris dans mes bras. Un court moment, nous pleurâmes ensemble tout bas, puis elle se redressa et ce fut fini.

— Adieu, la vie passée, il n'y a plus de Gervaise Traumières, dit-elle fermement, mais je reste ta sœur envers et contre tout. Et sache-le bien, Elisabeth, tu m'as aidée, sans t'en douter, à sortir du mauvais pas.

Puis brusquement :

— C'est fini, nous ne parlerons plus de rien.

Je m'en vais bien émue, et ce matin, je n'eus pas le courage de parler à mon père, mon cœur était trop lourd.

Cependant le temps pressait, bientôt nos visiteurs arriveraient; le regard de mes sœurs me suivait anxieusement. Il fallait agir.

Je suivis mon père dans sa chambre au moment où, après le déjeuner, il se retirait un instant. Et ce fut à mon tour de refermer soigneusement la porte et de dire :

— Je veux vous parler sérieusement.

Il me sourit un peu anxieusement.

— Tu es enfin décidée, tu veux que j'écrive pour toi.

Mon rire est très réussi, il tromperait tous les humains.

— Père chéri, il s'agit bien de moi ! Nous avons bien mieux que cela. Ouvrez bien grands vos yeux et vos oreilles et aussi votre cœur. Je vous annonce deux gendres, deux fils même. Voyez en moi héraut d'armes de très haut et très puissant Jean Marfont, sénateur, ex-ministre, futur ambassadeur qui désire partager honneur et gloire avec notre belle Catherine.

Papa tressaille et je continue allègrement :

— Non, ne dites rien encore. Je n'ai pas fini. Je représente aussi très haut (de taille !) et très gentil seigneur René de la Roche baron du Montcaïson et autres lieux qui déclare vous abandonner tous droits ou prétentions sur son apanage à condi-

tion que vous lui donniez votre fille Gilberte en échange.

Le pauvre papa est long à se remettre de son émotion. Je dois abandonner le ton joyeux et lui parler sérieusement.

— Dieu soit loué, dit-il enfin. Ma chère Elisabeth, j'accepte tout ce que tu me dis avec une joie profonde. A la vérité, je commençais à croire un peu aux chimères de Mano, mais, puisque tu m'annonces la bonne vérité, je me réjouis sincèrement. M. Marfont est un peu âgé, mais je suivrai ton conseil. Que Catherine soit heureuse à son gré. Le mariage de Gilberte m'est plus sympathique. Il concilie tout et je ne te cache pas que l'assurance de garder Montcaïson est pour moi une vraie délivrance.

Puis il a un sourire mélancolique. Je devine le déchirement de son cœur si doux.

— Voilà la ruche qui essaime, soupire-t-il. Je suis heureux, Elisabeth, mais que ces départs laisseront la maison vide, mutilée, devrai-je dire...

— Père, prenez courage, les oisillons doivent s'envoler, Charles nous quittera aussi. M. Marfont demande à se charger de lui pendant ses études.

— J'en suis enchanté, dit papa sincère et désolé tout ensemble. Allons, tu as raison Elisabeth, courage, il me reste d'ailleurs tous les petits.

— Pas si vite, père, j'ai encore une demande à vous adresser, un départ...

Cette fois, il pâlit, ses yeux ont une détresse.

— Toi, dit-il d'une voix faible, c'est vrai, c'est juste.

Il a baissé la tête, puis dans un effort se redresse.

— Gervaise se chargera des enfants.

— Gervaise, oh! père, que dites-vous là? mais c'est Gervaise qui s'en va, qui se décide, si vous le permettez, à rejoindre son parrain. Son avenir est assuré aussi brillamment et sûrement que celui des aînés.

Il a un geste d'approbation, mais tout de suite le cri de son cœur s'échappe.

— Mais toi, toi!

— Oh! père, jamais je ne vous quitterai, jamais.

Son visage devient sévère.

— Que dis-tu ? jamais je n'accepterai ton sacrifice.

J'ai le courage de sourire.

— Vous me jetteriez dehors ? Vous ne pourriez. D'ailleurs je reviendrais par la fenêtre la seconde d'après. Père, oublions cette chimère. J'ai rayé définitivement de mon avenir la petite maison sous les remparts. Elle n'aurait pu me suffire. J'aurais toujours pensé au Montcaïson, à ma place vide, et finalement, j'aurais été une très mauvaise femme. Je suis née vieille fille.

Mais lui ne veut pas m'écouter. Sa conscience se révolte, dit-il, et je dois lutter longuement, batailler même. Alors, j'emploie le grand argument. Je mets mes bras autour de son cou.

— Laissez-moi être heureuse à mon gré, suppliai-je. Père, je m'adresse à votre cœur. Ne repoussez pas l'enfant qui vous supplie. Jamais je ne vous quitterai, j'élèverai mes sœurs et Ginette. Le foyer, les enfants, j'ai tout cela ici sans les chercher ailleurs.

Il ne veut pas céder encore. Il murmure :

— Je n'accepterai pas ce sacrifice. Je te dois trop déjà.

A cet instant heureusement, un bruit du dehors nous ramène à la réalité, un bruit très vulgaire, le son d'une corne d'auto. Vite, j'essuie mes yeux.

— Père, dis-je gaîment, voici les très modernes trompettes de Jéricho. Les prétendants nous arrivent. Cédez à leur fantaisie, que vos filles soient la rançon du château ; homme barbare, jetez ces proies aux vainqueurs. Mais, sachez-le bien, moi, je suis plus fière que cela. Je ne serai la proie d'aucun homme. L'âme de M^{lle} Gillonne passe en moi. Le Montcaïson pour toujours !

Ceci lancé aussi crânement que je le puis (Gervaise n'aurait pas mieux réussi !), je disparaïs. Je rencontre dans l'entrée les vainqueurs, un peu troublés pour le moment. Le sénateur paraît assez disposé à céder le pas au lieutenant, et celui-ci a dû laisser toute sa bravoure au Maroc. Quand ils me voient, tous deux s'écrient d'une gaîté un peu forcée.

— Sainte Elisabeth, priez pour nous !

Je leur ris au nez sans cérémonie.

— Hommes de peu de foi, sainte Elisabeth a prié pour vous. Allez et ne tremblez plus.

Je me réfugie à la cuisine. Voyons, c'est bien

le moment quand on est une vieille fille tout à fait terre à terre de matérialiser ses émotions!

— Je vais faire un gâteau, décidai-je.

Je suis seule. Toino au coin du feu ne compte pas. Je rassemble mes matériaux. Je suis très forte, me semble-t-il.

Tout à coup une voix cassée :

— La demoiselle du Montcaïson ne doit pas travailler. Ma demoiselle ne travaillait pas.

— J'ai changé tout cela, décidai-je, chapitre...

Mais je n'ai pas le courage de dire tout haut le nom de ce chapitre, mon chapitre, même à ce demi-mort. Des larmes montent à mes yeux. La détresse m'accable... un flot d'amertume m'envahit.

Oh! la petite maison sous les remparts, le jardin embaumé, la paix douce... Elisabeth, tu n'étais bien qu'une femme, le bonheur te tentait...

Allons, courage, là-bas la crèche était si pauvre, le renoncement si parfait. A l'aide, Seigneur, au secours, je succombe...

Un tourbillon impétueux, deux yeux brillants, Gervaise fond sur moi.

— Elisabeth, qu'as-tu fait? Ils sont déjà là, et tu n'as pas parlé pour moi.

Je suis redevenue l'habituelle passive.

— Mai si, j'ai fait ce que tu voulais. Papa consent, sois tranquille.

Un grand soupir de délivrance.

— Je cours brûler un cierge à la crèche, m'annonce la jolie voix un peu faussée.

— Mets-en un pour moi.

A-t-elle entendu? elle est loin déjà.

Je pèse ma farine, j'égrène mes raisins. Tout est calme autour de moi un instant.

Encore la porte qui s'ouvre, et c'est Mano impérieuse, triomphante.

— Elisabeth, où es-tu? tu fais un gâteau, à cette heure! ma pauvre petite, tu es décidément une vieille fille! cuisiner au moment qui nous bouleverse! Mais sache donc qu'à cette heure, tes sœurs sont fiancées ou presque, et quels maris!

— Tant mieux, grand'mère, je savais d'ailleurs!

— Tu savais et tu ne bous pas! Ma chère, bénis Dieu d'être si peu émotionnable. Moi, j'ai peine à tenir debout. J'ai accompagné Catherine

et Gilberte quand leur père les a fait demander. Mais quand j'ai vu les anneaux...

— Remettez-vous, dis-je doucement, le bonheur ne doit pas effrayer.

— Qui te dit que je sois effrayée? grogne-t-elle déjà. Je n'ai pas ton impassibilité, voilà tout, et mon Dieu, je n'en suis pas fâchée. Mais me comprendrais-tu, toi, la vieille fille. Vraiment, conclut-elle maternelle, tu as bien fait de ne jamais songer au mariage. Les émotions ne sont pas ton fait.

Puis, tout de suite, reprise par son sujet.

— N'empêche que notre vie va bien changer. Les aînées mariées, Charles en pension ou chez sa sœur.

— Gervaise chez son parrain, ajoutai-je sans cesser de battre mes œufs.

— Comment? et je n'en savais rien, s'écrie-t-elle indignée.

— C'est tout nouveau, assurai-je conciliante.

— Voilà bien l'ingratitude des enfants, commençait-elle, cette petite que j'ai tant aimée. Enfin, passons.

Et puis, triomphante :

— Il y a quelque chose que je puis t'apprendre en tout cas, mademoiselle la renseignée, une nouvelle que j'ai sue la première, que je suis seule encore à connaître. Tout à l'heure, en attendant son tour (dis donc, Elisabeth, tu sais, c'était un peu comique, ces prétendants successifs attendant de passer l'un après l'autre comme au confessionnal ou chez le dentiste!), bref, je tenais compagnie à ce gentil René, et, comme il était un peu énervé, pour le calmer, je lui parlais de Ginette, pauvre innocente que tout le monde oublie. Or, voilà qu'à ce nom notre grand fou sort une lettre de sa poche et me confie la merveille. M. Marfont et lui s'étant renseignés sur l'enfant, le consulat répond qu'elle n'est pas si pauvre qu'on disait, pas même pauvre du tout. Les parents possédaient un petit bien, quelques économies. On a tout vendu, et, les choses ayant augmenté, comme tu sais, plus le change très élevé, bref, notre petite a une gentille dot.

— Tant mieux, dis-je très heureuse.

— Bien entendu, René nous la laisse. Les serpens sont heureuses.

— Grand'mère, dis-je sérieusement, si vous alliez

annoncer vous-mêmes à Charles et aux petites tout ce qui se passe. Ils sont si gamins, si peu sérieux...

— Tu as raison, dit-elle majestueuse, je vais les préparer et leur dicter une conduite appropriée aux événements.

Je suis seule. Hâtons-nous. Quelque chose presse encore plus que mon gâteau. Je veux mettre papa en présence du fait accompli. Vite, vite, Elisabeth, vieille fille, cuisinière, inélégante, nullement faite pour un homme riche, un notaire, qui mérite mieux qu'une servante déguisée.

Sur la grande table, pendant que ma pâte cuit, de mes mains encore tachées de farine, j'ose, moi, vieille fille, une de ces hardiesses comme en ont seules... les vieilles filles.

Monsieur,

Pardonnez-moi ma franchise mais je trouve que vous méritez la vérité. Je vous remercie sincèrement de l'honneur que vous me faisiez et je regrette vivement le long délai que vous vous êtes imposé pour moi. Mais franchement je ne puis être votre femme. Cependant je tiens à rester votre amie, une amie très sincère, je serais désolée que vous en doutiez.

Je ne veux pas me marier. Je ne possède aucune des qualités dont votre sympathie me dotait. Vous faisiez fausse route en me choisissant. Une autre mérite mieux que moi le don de votre cœur et de votre vie. Mon amie Germaine a toute l'intelligence et l'esprit dont je suis dénuée. Cependant, je me reconnais une qualité : le bon sens. C'est pourquoi je me permets de vous dire, méprisant toutes les conventions : vous vous trompiez, je suis heureuse de vous aider à réparer votre erreur.

Je garderai de vous le meilleur des souvenirs et j'espère bien que j'aurai la joie de voir votre bonheur enfin assuré et celui de mon amie qui le mérite si bien. De tout mon cœur je vous le demande et vous prie de croire...

— Titi, tu pars pour le village ? Attends une minute, je ferme cette lettre. Cours afin qu'elle parte par l'autobus.

Quelques secondes de précipitation et j'entends les sabots de ma messagère qui claquent, précipités, dans la cour. Je m'assieds, le cœur battant.

Allons, c'en est fait. J'ai brûlé mes vaisseaux.

Mon Dieu, ayez pitié de moi si j'ai un peu de

mal, vous qui avez voulu revêtir notre chair pour connaître la misère humaine...

— Elisabeth, Elisabeth, où es-tu ?

Un autre tourbillon irrésistible, celui-là. Les trois serpents échevelées, surexcitées et Charles, plus calme, qui porte Ginette dans ses bras.

— Tu ne sais pas, claement toutes les voix.

Et Suzanne, indignée (comme Mano tout à l'heure) :

— Tu fais des gâteaux en ce moment !

— Bah ! elle en sait autant que nous, allez, déclare Charles.

— Tu sais tout ?

J'incline la tête. Oui, mes chers petits, je sais tout.

— Même l'affaire de Ginette ?

— Même celle-là.

— Et tu restes calme ! moi, j'ai les jambes coupées, dit Suzanne.

— Moi, je suis contente, dit Sibylle.

— Nous irons à la noce, aux noces plutôt, dit Simone.

Charles ne me dit rien, son regard parle pour lui. A son épaule Ginette appuie une tête confiante.

— Eh bien, dis-je gaîment, voilà donc le départ. Tous les grands nous quittent, mes amies, le Montcaïson nous reste.

— Pas pour toujours peut-être, riposte le cœur.

— Cela dépend de Charles, en somme, dis-je, puisque René ne le reprendra plus tard que si Charles y renonce.

Un silence plane. Les mines de mes cadets deviennent sérieuses.

— Mais cet avenir est encore loin pour nous, dis-je pour les rassurer. Vous avez le temps d'y penser.

— Crois-tu que nous attendrons si longtemps pour le décider, proteste Charles. C'est fait déjà.

— Oui, dit Suzanne très femme, une lueur dans ses beaux yeux. Elisabeth, pendant que Catherine laissait barbotter son sénateur et que Gilberte aidait René à la préférer au Montcaïson, nous réfléchissions, nous aussi.

Je reste suffoquée de cette mentalité subitement découverte.

— Chère sainte, dit Charles avec affection, nous t'effrayons un peu, mais ne crains rien. Ton in-

fluence suffira toujours pour nous garder de toute exagération. Cependant nous ne sommes plus au temps où l'on ne choisissait pas soi-même sa vie. Ecoute un peu. Moi, je m'en vais à Paris étudier sous le patronage de mon puissant beau-frère, et ma carrière n'est pas tout à fait choisie. Cependant je crois que je choisirai l'Institut agronomique, l'école de Grignon, à cause de papa et du Montcaïson.

— Moi, dit Suzanne, je veux faire mon droit. Il paraît qu'il y a là des carrières très intéressantes pour les femmes.

— Moi, ma médecine, dit Simone très décidée, et plus tard, j'irai dans les cliniques d'enfants.

— Moi, dit Sybille, je crois que je ferai comme Gervaise.

Je les regarde, amusée et déconcertée à la fois.

— Ainsi donc, vous abandonnez le Montcaïson, vous qui l'aimiez tant.

— Non, décident les petites, nous y reviendrons toujours avec joie. D'abord, nous ne le quittons pas de longtemps. Papa prendra une institutrice pour nous quatre, et plus tard, si Charles y revient, il nous fera toujours une place.

— Charles se mariera, dis-je.

— Avec Ginette, assurent les trois petites, très sûres de leur fait. La voilà sinon une riche héritière, du moins assez munie pour se suffire. Mais sûrement ils se marieront.

— Parfaitement, dit Charles sans rire, si Ginette m'attend, c'est elle qui sera la châtelaine du Montcaïson comme ses ancêtres.

— Et si René le reprend plus tard, vous irez acheter un beau domaine ailleurs, décide Suzanne.

— Aux colonies, par exemple, disent les autres.

— Je veux rester avec Zabeth, dit Ginette, aussi décidée que ses aînées.

— Mes amis, dis-je en souriant, vous faites beaucoup de projets. Dieu décidera et vous bénira, j'en suis sûre; mais ce pauvre Montcaïson me semble bien abandonné.

— Tu y seras, toi.

Ils ont tous crié cela d'une voix.

— Tu y seras, tu soigneras papa et Mauo et tu garderas la maison pour ceux qui y reviendront plus tard.

Ayant ainsi commenté leur décision, ils s'en vont féliciter les fiancés.

Ils s'en vont, comme ont fait tous les autres, comme ils feront tous un jour. Je m'assieds, un peu lasse, auprès du foyer.

La nuit tombe, les tisons rougeoient. En face de moi, Toino, immobile, s'estompe dans l'ombre. Et peu à peu, dans ma songerie, sa forme indistincte change, se précise. Je vois une autre ombre, de l'au-delà ! je reconnais le vieux visage douloureux, j'entends la voix cassée me prédire : « Elisabeth, vous me remplacerez, la demoiselle du Montcaïson, ce sera vous. »

La prophétie se réalise. M^{lle} Gillonne avait dit vrai. J'ai rompu toute attache à la vie. Ma barque est à jamais amarrée au Montcaïson, au sacrifice.

Mais mes yeux sont secs; l'amertume s'enfuit de mon cœur, j'entends à nouveau la pauvre vieille voix me dire : « Ne faites pas comme moi. Donnez votre cœur sans mesure. »

Seigneur, voici mon cœur tout à Vous. Sur la vieille pierre de l'âtre, nouvelle Cendrillon heureuse et dépouillée, je retire de mon doigt l'anneau des fiancées terrestres.

Le fiancé divin m'enchaîne à jamais dans sa paix souveraine au cœur du vieux château des Tempêtes.

FIN

*Le prochain roman (n° 180) à paraître
dans la collection "STELLA" :*

Le crime de M^{lle} Bouillaud

par

CHAMPOL

I

LE RASTA

Bruyamment, le nouveau curé laissa tomber sa grosse canne dans la potiche japonaise du vestibule, et ses souliers ferrés sonnèrent sur le pavage à damier tandis qu'il suivait le valet de chambre chargé de l'introduire.

Sur le seuil du salon, celui-ci s'effaça :

— Si monsieur le Curé veut bien entrer, je vais prévenir ces demoiselles.

Dans la pièce, vaste et fraîche, les persiennes closes maintenant un demi-jour reposant.

Le curé s'assit avec un soupir de satisfaction.

C'était sa première halte depuis midi, et au régiment on ne fournissait pas d'aussi rudes étapes.

Mauvais en diable à grimper, ces petits coteaux nivernais, sous ce soleil de la canicule qui semble durcir les cailloux et fondre la terre en poussière blanche ! Et, de montée en descente, on pouvait bien faire vingt kilomètres, rien que pour visiter les quatre hameaux qui, avec le bourg de Driausou, composaient la paroisse.

Encore, dans cette première tournée à travers son nouveau domaine, était-ce la fatigue qui, pour l'abbé Gardy, comptait le moins.

Ancien sous-officier aux tirailleurs sénégalais, bien près de décrocher l'épaulette quand l'ambition lui était venue de passer dans une arme supérieure, il avait apporté de la caserne au séminaire sa robuste endurance, son infatigable entrain de vrai soldat français; et ces aptitudes particulières n'avaient pas peu contribué à faire pencher en sa faveur les balances épiscopales, lorsqu'il s'était agi de pourvoir à la vacance de la cure de Driausou.

L'ancien desservant quasi nonagénaire, mort l'hiver précédent en odeur de sainteté, ne savait guère que répéter à ses ouailles les préceptes de saint Jean, et ce doux enseignement ne suffisait plus à une population pauvre, longtemps arriérée, profondément imbue, maintenant, d'idées avancées, grâce aux bienfaits de l'éducation moderne, aux mauvais journaux, aux mauvais livres et à l'écho, trop proche, des grèves du Creusot et de Montceau-les-Mines.

Il fallait une main ferme pour ramener dans le droit chemin ce troupeau en voie de perdition. Le bon pasteur devait se doubler d'un solide gendarme, et l'abbé Gardy semblait, en la circonstance, l'homme providentiel.

Il avait, du reste, le physique de l'emploi : carrure puissante, visage coloré, voix forte, sourcils terribles abritant des yeux bons et souriants, bras musclés, terminés par des mains qui eussent terrassé un bœuf, et qui n'avaient jamais donné une chiquenaude à un enfant.

Au moral, le jugement indépendant, la décision prompte, la volonté tenace, une façon nette et carrée de remettre gens et choses à leur place qui manquait rarement son effet, et ces facultés énergiques trouveraient à s'exercer ici, l'abbé Gardy avait déjà pu s'en convaincre, rien qu'en ces deux journées consacrées à ses visites paroissiales.

Il avait voulu procéder par ordre topographique, de manière à n'oublier ni ne froisser personne, entrant dans les maisons à mesure qu'elles se présentaient sur sa route, dans toutes les maisons, à ses risques et périls.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, Richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30½.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles-pages. Format 37×57½.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement, 176 modèles de broderies. 100 pages. Format 37×27½.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format 37×28½.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 179. * Collection STELLA * 15 août 1927

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger.

ABONNEZ-VOUS

TROIS MOIS (6 romans) :

France. .. 10 francs. — Etranger.. 12 fr. 50.

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 22 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 40 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste (ni chèque postal, ni mandat-carte), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (14^e).

